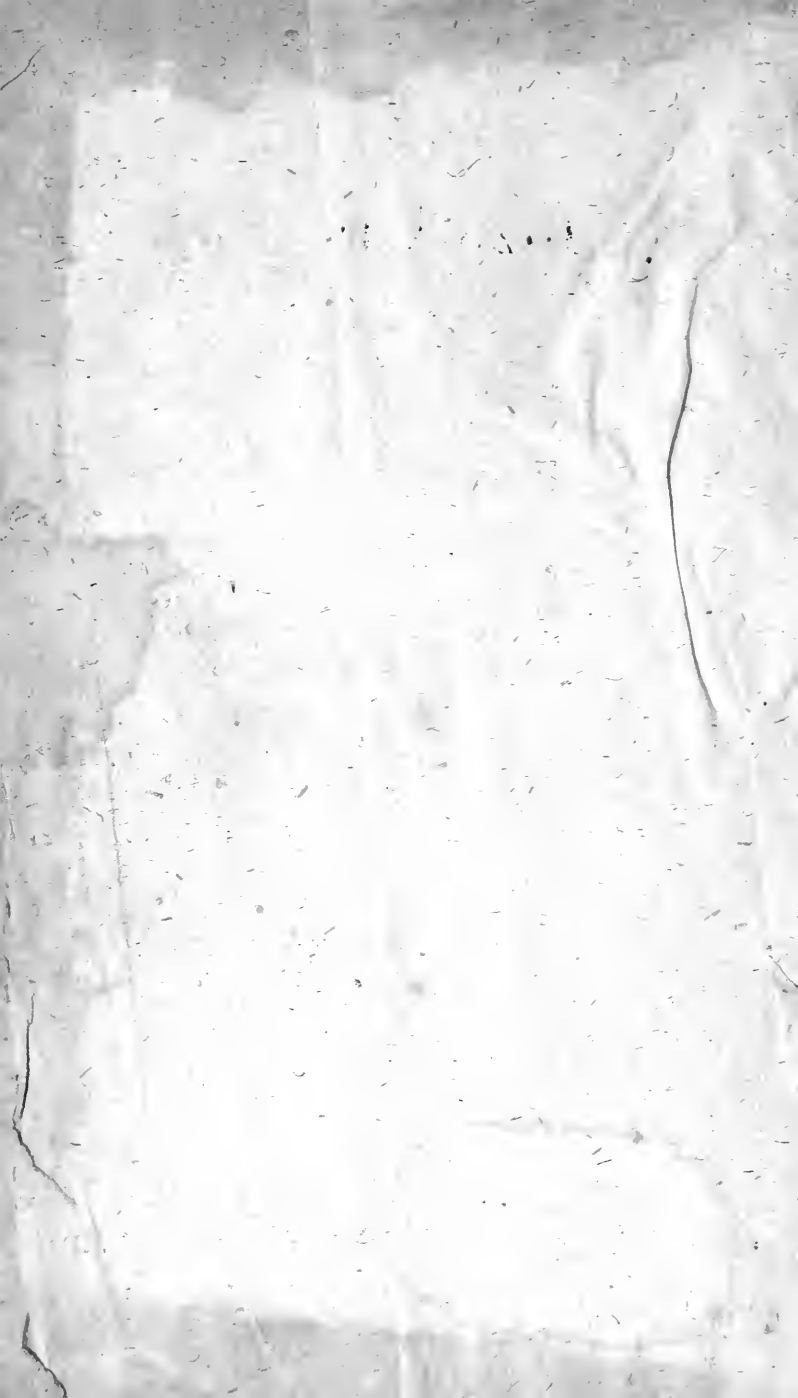




C. M. A.

BOSTON MEDICAL LIBRARY  
in the Francis A. Countway  
Library of Medicine ~ *Boston*







HISTOIRE

DES

DIABLES  
MODERNES

par le feu

Mr. *Adolphus*, Juif Anglois,

Docteur en Medecine.



*Ridendo dicere verum quid vetat?*

H O R.

---

*Troisieme Edition.*

à Cleves,

chez J. G. BAERSTECHER, Libraire,

1771.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 10

PROBLEMS

1. A particle of mass  $m$  moves in a circular path of radius  $r$  with constant speed  $v$ . Find the magnitude of the centripetal force.

2. A particle of mass  $m$  moves in a circular path of radius  $r$  with constant speed  $v$ . Find the magnitude of the centripetal force.

3. A particle of mass  $m$  moves in a circular path of radius  $r$  with constant speed  $v$ . Find the magnitude of the centripetal force.

4. A particle of mass  $m$  moves in a circular path of radius  $r$  with constant speed  $v$ . Find the magnitude of the centripetal force.

A

SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

S I R E,



*étant apperçu depuis long-  
tems que les Auteurs n'a-  
dressoient leurs épîtres dé-  
dicatoires qu'aux Rois, aux Prin-  
ces & aux Grands-Seigneurs; qu'ils  
avoient contracté la mauvaise ha-  
bitude de leur donner des éloges  
peu mérités, dans l'esper sans  
doute d'une récompense pecuniair-*

A 3

re

re ou d'un emploi ; indigné d'une conduite qui les couvroit de honte, je me disois à moi-même : Point de flatteries, point d'intérêt personnel. Rendons simplement à César, ce qui appartient à César. Dans cette idée, je descendis chez les morts, ne vous en étonnez point, SIRE, je fais d'autres merveilles dans cette Histoire : je converse avec les Diables, les Sorciers, les Jésuites & tous les Etres infernaux. Arrivé aux Champs Elisées, j'examinai de près Scipion, César, Auguste, Caton, Alexandre, Epaminondas, Frederic le Grand, Electeur de Brandebourg, Louis XIV., le Maréchal de Turenne, le Duc de Marlborough, le Prince Maurice de Saxe. Tous ces illustres Morts ne m'offroient point

point la grande ame & les traits sublimes de Votre Majesté.

Après bien des recherches inutiles, je revins aux vivans; je trouvai le Prince Ferdinand, le Prince Héritaire, le Marquis Gransby, le Comte de Bickeburg & plusieurs autres Héros; je n'en vis qu'un, SIR E, qui vous fût comparable, il étoit de Votre Sang Illustre, qui est partout le même. C'étoit S. A. R. le Prince HENRI. En réfléchissant sur ses grands exploits, j'hésitai quelque tems; mais la préférence est due au Roi. J'ai atteint le but que je m'étois proposé: quels éloges ma foible plume pourroit-elle vous donner que la vérité n'ait dictés à vos ennemis mêmes?

VIII EPITRE DEDICATOIRE.

*Que je m'estimerai heureux, SIRE, si Votre Majesté daigne jeter un coup d'œil sur cet ouvrage, & qu'une seule page ait le bonheur de lui plaire. Quoi qu'il en puisse arriver, je suis satisfait, puisqu'il me procure l'honneur de me dire avec les sentimens de la plus vive admiration & du plus profond respect,*

S I R E,

De VOTRE MAJESTÉ,

*Le très-humble, très-obéissant,  
très-respectueux serviteur, &  
très-fidèle sujet.*

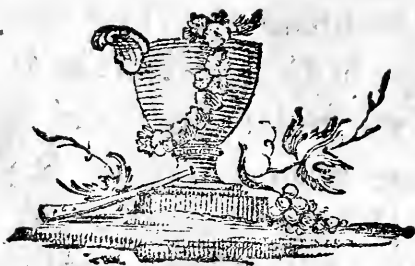
P R E-

# P R E F A C E.

**D**es hommes diabolifés, émissaires du Grand Satan, avoient corrompu les mœurs d'une petite Ville où la décence, la Vertu & la Sagesse habitoient autrefois; cela & la part qu'ils ont eue dans les événemens arrivés récemment dans l'Europe, m'ont fait naître l'idée d'écrire leur Histoire. La simplicité du style, l'exactitude des faits amuseront peut-être le Lecteur ami de la vérité. Je n'écris point pour ces agréables dont une nuance d'esprit & des grâces subalternes composent toute l'essence: ces petits êtres mignons, que le bon sens voit d'abord en souriant & remet aussitôt froidement à leur place, si toutefois ils en ont une, ne méritent pas qu'un Auteur cherche à

concilier leurs suffrages. Le plaisir d'amuser utilement mon loisir & celui des quelques personnes sensées, me suffit sans chercher à contenter tout le monde : car, dit la Fontaine,


..... est bien fou de cerveau,  
 Qui prétend contenter tout le monde & son  
 pere.





# HISTOIRE DES DIABLES MODERNES.

---

 I l'on ignoroit l'origine des Diables anciens, il seroit sans doute à propos de commencer l'Histoire des Diables modernes par les faits éclatans de leurs ancêtres, & par les noms immortels de leurs ayeux. Ces faits cités dans toutes les archives du monde dispensent un historien de ces détails superflus. La malice de ces premières Etres, les émissaires & les agens qu'ils ont constamment entretenus dans l'univers; les grands hommes dont ils se sont servis en tout tems comme des instrumens propres à leurs desseins diaboliques, sont plus dignes de l'attention du Lecteur judicieux.

La Cour de Rome où des prêtres ambitieux foulent encore la cendre respectable

table des Caton & des Marc-Aurèle, a été longtems le théâtre de leur puissance : ce fût-là que l'ennemi de la vérité orné d'une triple couronne lança de tout tems des anatêmes de feu & de sang, contre les hommes éclairés qui vouloient briser les fers de la superstition : tantôt assis fièrement sur le trône des Lis, il exerçoit par l'organe des Vifirs Richelieu & Mazarin, ce despotisme cruel, destructeur de la liberté de l'homme : on a vu même récemment ce Prince du mensonge sous la figure d'un Diable humanisé, vouloir jouer à Londres le rôle de plénipotentiaire, & muni de plusieurs instrumens infernaux, tels que des époques, des *uti possidetis*, &c. offrir la paix au Ministère Anglois. Heureusement l'émissaire tomba entre les mains d'un habile cabaliste, nommé Pitt, qui possédoit comme l'Ange Gabriël de Milton, le pouvoir secret de démasquer les Diables & de les faire paroître tels qu'il sont. Ce miracle est possible à l'intelligence supérieure d'un Ministre recommandable par les vertus & par les talens.

On publia même qu'il possédoit une perspective qui lui avoit été communiquée par un Rabin Turc, qu'on m'assura être

être un des plus grands cabalistes de Londres : il a demeuré dans *Goodmans Feilds*, on l'appelloit *the Conjuror*. Par le mécanisme de sa perspective, il ne voyoit pas seulement dans toutes les Cours de l'Europe, mais encore dans le cœur de chaque Ministre. On ajoute que cette machine mystérieuse est ornée de plusieurs Lettres cabalistiques. Sont-elles en Hébreu, ou en Arabe ? Je l'ignore ; mais un intime ami de M. Pitt, fort versé dans les Langues Orientales, m'a protesté qu'elles ne contenoient ni mystère ni sorcellerie : en voici l'interprétation, telle qu'il me l'a donnée.

*Ami de mon Roi,*

*Ami de mes compatriotes,*

*Mais plus ami de ma patrie.*

On juge bien qu'avec une semblable perspective qui fait lire dans les cœurs, il est aisé à un Ministre éclairé de démasquer la foberie, & de chasser non seulement un Diable, mais tous les Diables de l'enfer.

L'Europe n'a point méconnu au rôle que ce Prince des ténèbres a joué, celui  
qui

qui fit naître la journée de S. Barthelemi, la guerre cruelle du Brabant sous le gouvernement du Duc d'Albe, le complot des poudres de Londres, le massacre d'Irlande, & la dernière rébellion d'Ecosse que les gens caustiques ont dite avoir été secondée par les manœuvres de la France. C'est ce même Esprit infernal qui a soufflé tantôt les vents furieux de la discorde, tantôt inspiré à l'Eglise l'ardeur de régner, enfin c'est ce même auteur de mille maux, dont les détails seroient trop longs dans un ouvrage aussi simple, composé pour distraire utilement les douleurs d'une goutte qui m'accabloit.

Ce tiran de l'air autrefois la terreur du genre humain, fait sa résidence ordinaire à Vienne & à Paris. Sans parler de son origine, je me bornerai à dire que, semblable à la foule des méchans, il est d'une illustre extraction, plus grande & plus élevée que celle des Diables humains. Né dans le Ciel à côté du Très-Haut, cet Ange de lumière possédoit la Nature Séraphique, & selon le témoignage de Milton qui étoit un grand Poëte, mais un mauvais Historien, il fut le chef des Anges. Sa rébellion, ajoute cet Auteur, eut pour

pour fondement sa grandeur même dont il fut trop ébloui; près du Créateur, il fut picqué d'entendre annoncer l'avenue du Messie, & par jalousie il osa entreprendre une guerre contre Dieu même.

Non content de se soulever contre cette Puissance éternelle, il entraîna dans sa révolte des légions entières d'AnGES qui se rangèrent sous ses drapeaux; c'est l'origine de cette multitude prodigieuse de Diablotins de toutes les sortes que nous voyons aujourd'hui sur la terre.

La conduite que cet Esprit perturbateur a tenue pour faire les malheurs des hommes, est digne de notre curiosité & de nos recherches. Ses projets tramés la plûpart dans les ténèbres auroient échapé à notre sagacité, si sa maladresse n'en avoit laissé transpirer quelques-uns. On en a vu assez pour n'en être plus dupe.

Je ne vous parlerai point de cette bataille mémorable qui se donna dans le ciel, je ne vous décrirai point sa chute, comment il tomba du ciel, si ce fut sur les pieds, ou sur la tête; je n'examinerai point combien de tems il y resta, ou s'il voltigeoit dans l'atmosphère.

Peu instruit des premières époques du  
mon-

monde, je ne fixerai point le commencement de son regne sur la terre; je ne détaillerai point ce moment critique, où jaloux de voir l'homme & ses descendans destinés à remplir les vuides que lui & ses légions avoient laissés au ciel, il s'introduisit dans le jardin d'Eden, ni les ruses dont il se servit pour triompher de l'innocence d'Eve. L'aborda-t-il en flatteur? L'amour-propre est le foible du sexe. Crut-il mieux réussir en l'épouvantant par des menaces? La femme est naturellement craintive: elle cede aisément à la frayeur. Cependant je serois porté à croire qu'il se servit du premier moyen comme le plus propre à la séduction. L'expérience journaliere m'apprend que cette voie réussit mieux aux Diables ses descendans.

C'est ainsi qu'ils tentoient dans le cours de leur malheureuse guerre la foible innocence de nos C\*\*\*, & triomphoient de leurs cœurs. Ces séducteurs faisoient des femmes de vieilles coquetes, ou des libertines: plus corrupteurs des filles, ils avoient l'art de les enforcer jusqu'au point de leur faire quitter la maison paternelle, ils les envroient d'amour pour  
les

les ennemis du plus grand de Héros & du meilleur des Rois: un *je vous aime* attesté par tout ce qu'il y a de plus sacré; un *je vous adore* éperduement prononcé, une main posée sur le cœur, des yeux levés au ciel, un *Diable m'emporte* articulé d'un ton militaire, oui, une simple tabatière d'or maniée galamment a perdu trois filles des meilleures familles de C\*\*\*. Je crains encore que cette fatale boîte ne fasse plus de mal que celle de Pandore. Un petit sourire, un entrechât de ces Diables parfumés font la perte des cœurs, & comme César, ils n'ont qu'à paroître pour vaincre, ils n'ont qu'à se jeter dans les bras de leurs nymphes pour leur ravir ce qu'elles ont de plus cher & de plus précieux.

Vous serez sans doute surpris que je vous parle de la religion du Diable; ne vous en étonnez point: c'est aujourd'hui la religion dominante. Vous me direz peut-être: Comment? Le Diable avoir de la religion?... Comment? Vous voulez l'ignorer; & vous professez tous la sienne. Il est vrai que plusieurs en ont douté autrefois, comme vous: il ne l'est pas moins que les partisans nous assurent de

sa religion; que des manuscrits conservés dans les archives en font foi. Mais je n'oserois les divulger: je suis le seul à qui il soit permis de les feuilleter. Un de ces monumens semble encore nous indiquer qu'un certain Pape l'a endoctriné des mysteres de la R. C. Ce fait pourtant n'étant pas clairement démontré, je n'insisterai pas sur l'affirmative. Car je serois fâché de calomnier jusqu'au Diable même. D'autres manuscrits prétendent qu'il a été du nombre des Papes, sans néanmoins fixer le temps de son Pontificat; mais comme Platina, dans la vie des Papes, ne fait aucune mention du Pape *Diabolus*, je ne déciderai rien que je ne sois muni d'autorités plus authentiques.

Si cet Esprit tentateur n'a point été Pape, il est du moins démontré qu'il a été le créateur des Inigistes & le protecteur constant de cet Ordre meurtrier. La preuve, c'est qu'en discourant dernièrement avec le Diable, garde des archives de l'enfer, je lui demandai fort sérieusement pourquoi dans la casse R. il manquoit tant d'écrits. C'est, me répondit il, que notre grand Prince de l'air s'apercevant à la naissance de l'Ordre d'Ignace, du tour  
que



que leurs affaires prendroient, & jugeant qu'ils feroient des gens intrigans, dissimulés & prêts à tout entreprendre; qu'ils pourroient par leur sagacité & leurs menées diaboliques, lui fournir non seulement de très-bons sujets dans ses régions infernales, mais encore dans toute l'Europe où leur doctrine scandaleuse, leurs principes meurtriers peupleroient davantage son empire; il fit une alliance étroite avec eux, les incorpora parmi nous & pour les distinguer des Diables, il fut décidé qu'ils n'auroient point le pied fourchu; & que, quand il seroit question de quelques grands exploits, tel que d'assassiner un Roi ou quelques grands Princes, soit en les poignardant ou en leur tirant un coup de fusil. lui Satan prétendoit qu'on lui présentât des requêtes, & que l'affaire dépendroit du décret émané de sa puissance. Mon Prince qui craignoit leur malice prit ces sages arrangemens: il ne vouloit point que ces grands assassinats se commissent à son insçu: car vous savez, mon cher, que tous les Monarques s'aiment; au moins en font ils semblant. Combien de complimens un Roi n'a-t-il par reçu il y a quelques années, pour une

ple égratignure au côté? Si vous êtes curieux de voir les écrits qui manquent, il faut vous adresser aux Jésuites; nous n'avons ici ni pièces originales, ni copies, sans cela je me ferois un plaisir de contenter vos desirs en vous les communiquant.

Je le remerciai de sa politesse & de l'instruction qu'il venoit de me donner, & sachant que les Diables sont fertiles en expédiens, je le priai de m'indiquer les moyens de venir à bout de mon entreprise.

L'Archiviste de l'enfer ne parut point éloigné de se rendre à ma demande. Il n'y mit qu'une condition, qui étoit de lui tenir le secret en cas de malheur. Je le promis & il me remit au lendemain. Je m'en retournai chez moi fort content des espérances que mon Diable m'avoit données. Je me rejouissois d'avance de l'usage que j'allois faire de ces papiers pour me vanger d'une Société que je haïssois à cause des torts qu'elle avoit faits aux Protestans, & à la mémoire de Louis XIV. en l'engageant à révoquer l'Edit de Nantes. Leur méchanceté insigne, reconnue de tout l'Univers, remplissoit mon cœur d'une

d'une

d'une joie secrète: j'aspirois au moment où ces monstres alloient recevoir une punition proportionnée à la noirceur de leurs forfaits & à la détestable doctrine qu'ils ont osé publier aux yeux de l'Europe, & dont ils ont sù rendre la pratique aisée au plus simple sujet.

Je me couchai enchanté de ces idées, lorsque j'entendis un petit bruit sourd dans la cheminée; je vis paroître à l'instant une vieille femme montée sur un balai, monture ordinaire des forciers qui vont au Sabbath, s'il faut s'en rapporter aux visions des vieilles femmes.

Celle-ci me voyant effrayé, me dit d'un air de surprise. Quoi? au moment d'entrer dans notre Société Satanique vous tremblez? N'appréhendez rien, je viens vous dire de la part de l'Archiviste des enfers, votre ami, de vous rendre demain à huit heures, où il vous a entretenu aujourd'hui. Il a trouvé l'expédient que vous desirez. Je remerciai l'Ambassadrice qui après m'avoir fait une profonde révérence, & souhaité le bon soir, disparut à mes yeux. Cette politesse paroitra étonnante au Lecteur qui ignore peut-être qu'on est extrêmement complimenteur

dans le corps diabolique. Les complimens étant ordinairement des mensonges polis, ces charmes séduifans leur attirent beaucoup de nouveaux membres.

Dès que la vieille fut partie, je m'endormis; mais ô Ciel! quel rêve charmant remplit cette nuit! tantôt je m'imaginois voir ces maudits Jésuites nuds attachés au Carcan & le boureau leur marquant sur le front avec un fer rouge ces mots, IMPOSTEURS: sur les bras, INJUSTES PERSECUTEURS: sur l'épaule droite, ASSASSINS DES MONARQUES: sur la gauche, REGICIDES: à chaque jambe, A JAMAIS AUX GALERES.

Je m'éveille: mon cœur dilaté par les sensations agréables que ce rêve avoit faites sur mon ame, me donne pour courir au rendez-vous, toute l'activité que l'héritier fait paroître pour recueillir l'héritage qu'il a attendu longtems avec impatience, pour s'en défaire presque aussitôt qu'il le reçoit. J'arrive, huit heures sonnent, je reste une demi-heure sans voir venir personne. Enfin las d'attendre, je commençois à me reprocher d'avoir donné aveuglément ma confiance au Diable qui ne tient jamais sa parole.

Quel-

Quelques momens après je sens une petite odeur de soufre, j'entends un grand bruit comme des fers qui se brisent, des portes qui s'ouvrent ou se ferment à coups de vents dans un tems orageux. Ce bruit annonçoit l'arrivée de mon Archiviste, il paroît & me dit avec transport: Que je suis ravi de vous trouver encore ici; si j'ai tant tardé, vous n'en ferez pas surpris, quand je vous dirai que j'ai fait un trajet de quatre cens lieues: je viens de Rome, où il m'a fallu aller, pour vous satisfaire. J'allois lui marquer ma sensibilité, lorsqu'il m'arrête & me dit: Point de cérémonie, je n'en fais jamais avec des amis tels que vous. Il ôta ensuite un capuchon qui lui couvroit la tête; il étoit fait comme celui des Capucins, auquel sans-doute il a servi de modele.

L'Archiviste se mit dans un fauteuil, me fit asseoir à son côté & me harangua ainsi: L'envie de vous obliger, Monsieur, le ressentiment que j'ai contre les enfans d'Ignace, pour un tour qu'ils m'ont joué auprès de mon maître, me rendent vos intérêts précieux. La hardiesse de ces monstres ne se borne point aux hommes. Quand la terre ne leur offre point d'occa-

sion favorable pour déployer leurs talens & leur malice, crainte d'être dans l'inaction, ils viennent les exercer sur nous autres.

Avant l'attentat sur la Personne Sacrée du Roi de Portugal, les Jésuites deputerent un membre de leur maudite Société en France, pour consulter leurs confreres, habiles dans ces sortes de crimes, comme le prouve l'assassinat de Henri III., de Henri IV. & d'autres. Je ne fais pas au juste le succès de l'Ambassade; on assure pourtant que les Jésuites François parurent indifférens, soit que l'affaire leur semblât de peu de conséquence, soit qu'ils désirassent qu'elle fût retardée; d'autant que deux régicides devant se faire dans le même tems, ils devoient craindre un trop grand éclat; peut-être aussi qu'occupés alors à donner des instructions à l'abominable Damiens qui devoit porter le fer assassin de la Société sur le meilleur des Monarques; ils se soucierent peu de se mêler dans l'affaire de Portugal.

Comme j'ai emprunté les traits & les habits de ce député, je vais vous en vêtir, vous vous rendrez d'abord au monastere: si par le moyen de cette ruse vous ne pou-

viez

viez venir à bout d'être admis à la salle des archives, je vous donnerai un pied fourchu à l'aspect duquel les Jésuites vous croyant un des nôtres, loin de mettre obstacle à vos desirs, vous rendront l'hommage le plus humble; ils savent trop combien ils nous ont d'obligations.

En achevant ces mots le Diable fit quelques grimaces comme un homme qui ressent de la douleur; le moment d'après il me présenta le pied fourchu; je le pris, mais il faut avouer que ce ne fut qu'en tremblant. Quoiqu'é curieux de venir à bout de ce que j'avois commencé, je ne me souciois point d'être trop diabolisé. L'Archiviste m'ayant équipé en Jésuite, me dit que je pouvois partir en sûreté, que mon nom de Jésuite seroit désormais *Dom Lopès Gomès de Vega*, & mon nom de Diable *Beelzebub*.

Après avoir remercié mon protecteur je pris congé de lui; je me rendis d'abord au couvent, je sonnai; après avoir attendu un quart d'heure, le portier m'ouvrit & m'ayant demandé ce que je voulois: Je suis un frere étranger, lui répondis-je, qui vient de loin pour conférer avec le P. Recteur. Il m'introduisit dans un parloir où quel-

qués momens après je vis arriver le Recteur ; mais Grand Dieu ! quelle fut ma surprise & ma crainte, quand cet homme fixant les yeux sur moi, me regardant d'un air farouche, me dit : Comment, malheureux, peux-tu avoir la hardiesse de te présenter devant nous après la tache que tu viens de jeter sur notre Ordre en manquant ton coup ? Ne suffisoit-il pas que notre Grand Prince Lucifer, notre respectable Chef, & nos dignes Freres de France épuisés presque dans l'art des régicides eussent désapprouvé tes projets ? Tu devois savoir que sans nous le coup de bale, comme l'expérience te l'a montré, ne porteroit point au cœur. Sors donc, & ne parois jamais sous notre toit. Retourne à Rome, où faisant pénitence pour avoir manqué ce coup, montre-toi à l'avenir capable de plus grands exploits. Si tu es rapellé de ton exil, comme il y a de l'apparence, parce que le Grand Prince de l'air, & le Pape s'y intéressent, compte que tu ne pourras réparer cette faute que par l'extinction d'une Famille Royale entiere.

Confus des horreurs que ce monstre venoit de prononcer contre la Personne Sacrée



crée des Rois, je dissimulai, je lui fis même des excuses les plus respectueuses: Mais lui, aussi fier, aussi hautain qu'un Commissaire de guerre François, ne vouloit pas m'entendre, & s'en alloit sans m'écouter, lors qu'avec beaucoup d'adresse je fis glisser sous mon froc le pied fourchu que l'Archiviste m'avoit donné, pressant alors plus vivement le P. Recteur de m'entendre encore un instant. Il tourna heureusement la tête, & jettant les yeux sur mon pied fourchu, il se prosterna, en s'écriant: Grand Prince, que vous ai je fait, pour prendre la figure la plus odieuse à mes yeux? Je lui dis en étendant la main, de se lever, je l'assurai que je n'avois pris cette forme que pour savoir ses pensées, que j'étois charmé de le trouver si attaché à mes intérêts, & sur tout de la noble émulation qu'il avoit de sacrifier une Famille Royale pour réparer les torts de la mal-adresse d'un des leurs, d'avoir manqué le Roi de Portugal, que je voulois avoir part à la nouvelle entreprise, faire savoir à la perle de mes amis, le Pape qu'il insinuât à ces gens de hâter l'exécution de ce grand exploit, que tant de sang noble étoit nécessaire pour réparer les torts

faits

faits à notre personne damnée, à nos alliés, sur-tout à nos fideles amis les Jésuites de France; que je n'étois nullement content des sacrifices qu'il m'avoit faits déjà du Duc . . . . & des meilleures familles de Portugal.

Vous devez favoir, continuai-je, que je suis sur le point d'entrer en alliance avec quelques personnes qui sont aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne. Je me suis adressé à M. W———L, afin que nous agissions plus adroitement ensemble: il persiste à désirer un pacte avec moi, il me faudroit une formule dans le stile de celui que nous avons fait entre nous. Je me suis rendu ici pour visiter vos archives, voir ce qui conviendrait le mieux à mes desseins. Mon Prince, me dit-il, pour vous épargner une recherche trop pénible, je vous ferai copier par un de nos freres la piece la plus nécessaire à vos projets. Je le remerciai, en lui disant que je le ferois moi même, qu'il n'avoit qu'à me montrer les archives & me laisser examiner les pieces que je cherchois. Il sonna une cloche, ce signal fit accourir tous les Freres qui renversant tout-à-coup les croix, foulant aux pieds les chapelets & les livres

vres de prieres, se rangerent sur deux haies. Je passai au milieu d'eux, ils se prosternerent, & j'arrivai à la porte des archives, comme un Maréchal de France à son quartier de retraite après une bataille perdue.

Aussitôt que je fus entré dans les archives, je fis retirer le Recteur. Je cherchai d'abord à la casse de la Lettre C. comme il seroit superflus de raconter les pieces que j'ai visitées, je ne m'attacherai qu'aux principales & aux plus intéressantes. Voici la premiere qui me tomba sous la main.

„NOUS SATAN, ROI DES ENFERS, PRIN-  
 „CE DE L'AIR, GOUVERNEUR GENE-  
 „RAL DE TOUTES LES AMES DAM-  
 „NEES. &c. &c. &c.

„Etabliffons une paix perpétuelle &  
 „universelle, une vraie amitié & l'union  
 „la plus étroite entre nous S. Ignace, ses  
 „descendans, leurs monasteres, vassaux,  
 „& sujets, soit Rois, Princes, Ducs &  
 „Pairs ou le D... , même: Entendons  
 „que la dite paix, amitié, union fera  
 „sincèrement conservée, cultivée, qu'au-  
 „cune des deux parties n'entreprendra  
 „au-

„ aucune chose, sous quelque prétexte que  
„ ce soit, au préjudice ou dommage de  
„ l'autre, qu'elle ne donnera aucun secours,  
„ aucune assistance, sous quelque dénomi-  
„ nation que ce soit, à ceux qui entrepren-  
„ dront contre les intérêts des parties con-  
„ traçantes; de n'aider, protéger en aucune  
„ maniere les rebelles, particulièrement les  
„ Anglois & les Prussiens nos ennemis déclá-  
„ rés de tous tems, mais qu'au contraire les  
„ deux parties se procureront réciproquement  
„ le profit, l'honneur & les avantages; qu'el-  
„ les agiront de concert avec une égale  
„ application à souffler le feu de la discor-  
„ de, les assassinats & l'effusion du sang hu-  
„ main dans toute la chrétienté, qu'ils  
„ empêcheront de toutes leurs puissances  
„ infernales & jésuitiques, les moyens qui  
„ pourroient tendre à la tranquillité géné-  
„ rale. Le Grand SATAN se reservant  
„ préférablement par droit que dans les  
„ cas où il s'agira de quelques affaires im-  
„ portantes, comme le regicide ou le vol  
„ d'une nation entiere, soit de la part d'un  
„ intendant général d'armée, des financiers,  
„ des inspecteurs des vivres, ou quelques  
„ maitresses de Rois, ils ne décreteront  
„ rien, ne donneront aucune permission à  
„ cette

„cette fin, sans nous communiquer les  
 „suppliques & attendre nos résolutions sur  
 „de tels points intéressans. Fait à notre  
 „Palais Infernal . . . .

Comme cette pièce étoit fort ancienne  
 la date étoit déchirée, mais plus bas étoit  
 le cachet de Satan, un dragon de feu  
 portant dans une main un bonnet en for-  
 me de mitre à trois couronnes & dans l'au-  
 tre une épée. Au bas en lisoit ces signa-  
 tures.

SATAN, ROI.

S. IGNACE.

Plus bas

JACQUES ODONEL, *Jésuite & Secrétaire  
 perpétuel.*

Après une pièce aussi authentique on ne  
 doutera plus de l'alliance & de l'étroite  
 amitié des Jésuites avec les Diables. Peut-  
 être font-ils eux mêmes ces puissances de  
 ténèbres, parce qu'ils font quelquefois  
 le mal où les Diables n'en feroient point.  
 Après avoir pris une copie de ce Traité

in-

infernale, je remis la piece originale dans la cassette; j'allai à la planche R que je trouvai remplie de papiers de conséquence. Je ne les détaillerai pas tous. Qui pourroit en supporter l'ennui? Voici quelques morceaux des plus voisins de notre temps.

Un grand Volume intitulé: *Registre des Requetes présentées à notre Souverain Chef le GRAND SATAN, avec les Résolutions & Décrets de sa part.* La première étoit intitulée:

## I.

REQUETE très-humble & très-soumise de Messieurs nos Alliés les Jésuites de France, pour autoriser l'assassinat du bon Roi HENRI III.

„ SIRE,

„ Nous voions avec le dernier cha-  
 „ grin la diminution de vos sujets in-  
 „ fernaux, & celle de nos intérêts mon-  
 „ dains, pertes occasionnées par un Roi  
 „ hérétique aujourd'hui à la tête des af-  
 „ faires en France, & comme il est à  
 „ craindre que le dit Roi réussissant dans  
 „ ses entreprises, n'introduise l'hérésie dans

„ ce

„ ce royaume, & que par là enseignant  
 „ le vrai chemin du Paradis il n'y en-  
 „ voie les ames à Dieu, notre ennemi dé-  
 „ claré; ce qui diminueroit les habitans  
 „ & fideles Sujets de vos régions, nous  
 „ réduiroit à la dernière misere, en nous  
 „ démasquant. Nous supplions trèshum-  
 „ blement Votre Majesté Damnée de don-  
 „ ner plein pouvoir à notre instrument le  
 „ P. Clement, Dominiquain, de percer  
 „ le cœur du dit Roi suivant les instru-  
 „ ctions & les principes de notre doctri-  
 „ ne, &c.

„ RESOLUTION. Vu les motifs ci-  
 „ joints, nous permettons aux PP. Jésuites  
 „ nos fideles amis & alliés d'expédier au  
 „ plus vite pour l'autre monde le Roi Hen-  
 „ ri III. par la voie du P. Clement, ou, à  
 „ son défaut, par telles voies que nos Alliés  
 „ trouveront convenables; en consequence  
 „ nous promettons audit Clement, ou  
 „ autre, le gouvernement d'une bonne  
 „ province dans nos royaumes. Donne  
 „ à notre Château de l'Air . . . . . signé.  
 „ SATAN.

## II.

REQUETE présentée par les Jésuites pour  
le meurtre de HENRI IV.

Elle étoit conçue à peu près dans les mêmes termes, que la précédente, avec cette différence que le Diable y paroissoit plus discret dans la Résultion, allegant qu'il ne permettoit sa mort qu'au cas que l'on pût prouver qu'il étoit réellement attaché aux principes hérétiques. Les Supplians l'ont probablement prouvé ; je n'en trouve pas le moindre vestige dans ce volume.

## III.

REQUETE présentée par la Noblesse de  
Portugal.

Le contenu étoit, que la Noblesse par la liaison étroite & les fréquens entretiens qu'elle avoit eus avec les Jésuites Portugais les bons alliés de Sa Majesté Infernale, ayant appris l'union & l'amitié qui étoit entre eux, elle avoit formé le dessein, à la mode aujourd'hui, de faire un pacte ou une  
triple



triple alliance, avec Sa Majesté Satanique aux conditions qu'il seroit libre à la Noblesse d'assassiner son Roi.

Le décret de Satan n'étoit pas des plus favorables. Il répondit qu'il étoit trop éloigné pour veiller à leurs affaires, qu'il y employoit depuis plusieurs années ses émissaires les Jésuites, qu'ils n'avoient qu'à suivre leurs instructions, & qu'en outre les Royaumes étoient si remplis de Portugais, qu'il se verroit bientôt obligé d'élargir ses frontières.

## IV.

SUPPLIQUE de M. D. B—t A. D. P—s,  
*suppliant qu'il lui soit permis & à tous les Saints Peres employés sous sa protection, d'envoyer sous le prétexte d'un billet de confession, les pauvres pécheurs sans passe-port dans l'autre monde.*

Comme l'intérêt diabolique y étoit conservé, nous pouvons juger que cette demande fut accordée *Nemine contradicente*. Cependant le Diable en l'accordant lâcha un petit coup de plume plus humain & plus charitable que toutes les actions de M. l'Archevêque. Il lui reproche beati-

C a

coup

coup sa cruauté sainte d'empêcher les autres de se sauver en leur refusant les secours qu'il croit absolument nécessaires à leur Salut:

## V.

SUPPLIQUE des PP. Jésuites pour assassiner LOUIS XV. le bien-aimé.

Ils prioient Satan d'en donner le plein pouvoir à Robert Damiens instruit & élevé dans leurs principes destructeurs. Leurs motifs étoient l'amitié & l'amour que Sa Majesté témoignoit pour la meilleure partie de ses fideles sujets les Mrs. du Parlement: ils tâchent dans cette requête d'aigrir le Diable & de l'intéresser fortement en lui faisant remarquer le tort considérable qu'on avoit fait à ses intérêts en empêchant l'autorité de la Bulle *Unigenitus*, le refus des Sacrements: ils le prioient de remarquer combien de milliers d'ames il avoit perdues par là; que le Roi, il est vrai, étoit un très-bon Roi, mais qu'il étoit trop porté pour le Parlement dont il suivoit aveuglément les décrets; qu'ils se flattoient que son Successeur les affectionneroit davantage, qu'ils sauroient le tromper par leurs artifices,

ces, & se rendre ainsi plus utiles à Sa Majesté Satanique.

Le Diable ayant trouvé cette affaire très-délicate & très-importante avoit mis au bas de la Requête: „Vû la grandeur de ce des-  
 „sein, nous avons convoqué tous nos Con-  
 „seillers Diaboliques & ayant examiné le  
 „caractere de ce grand Monarque, l'ayant  
 „trouvé admirable, rempli d'humanité & d'af-  
 „fection pour ses fideles sujets, nous avons  
 „cru & croyons encore que Dieu nôtre  
 „ennemi déclaré ne permettra jamais qu'il  
 „devienne notre victime, qu'ainsi le pro-  
 „jet proposé échouera infailliblement,  
 „c'est pourquoi nous avons trouvé bon  
 „(toutes reflexions faites) de suspendre  
 „notre consentement, laissant pourtant  
 „à nos très-fideles alliés & amis les Sup-  
 „plians, le plein pouvoir d'agir comme  
 „bon leur semblera. Donné en plein con-  
 „seil. . . .

Ce décret n'étoit point signé.

## VI.

La Piece suivante me frappa d'étonnement; je la crois supposée, & je ne vou-

drois pas m'en faire garant. Ce ne seroit pas la premiere fois que l'on eût trompé le Diable. En voici néanmoins une copie exacte.

SUPPLIQUE de M. L. D. D. R. C. L'A.  
D. S. M. T. C. E. A.

SIRE,

„ Vous savez la vie licentieuse que j'ai  
 „ menée pendant plusieurs années; com-  
 „ bien de fois j'ai été à vous, & la misere  
 „ que j'ai soufferte pendant quelque tems;  
 „ vous n'ignorez point aussi qu'on m'a en-  
 „ voyé à Port Mahon apparemment dans  
 „ la même vue que David envoya autre-  
 „ fois Uri à l'armée de Joab. La fortune  
 „ m'a favorisé, l'Amiral Bing a été obligé  
 „ de se retirer, soit par trahison, soit par  
 „ la force supérieure de M. de la Galif-  
 „ sonniere. Enfin Minorque n'ayant pu  
 „ être secourue ni par terre ni par mer,  
 „ Mylord B——y, ou plutôt M. Jeffrey  
 „ fut obligé de se rendre. La seule chose  
 „ dont j'ai profité dans cette affaire a été  
 „ d'apprendre quelques mots Anglois & à  
 „ connoître les guinées. Après cette con-  
 „ quête

„quête je revins en France, où pour toute  
 „récompense je n'ai reçu que des guirlan-  
 „des de fleurs que les garçons villageois me  
 „présentoient en passant, & quelques vau-  
 „devilles qui chantoient mes victoires. Ce-  
 „la pouvoit-il compenser mes services & les  
 „plaisirs que j'avois sacrifiés en quittant la  
 „Venus de Versailles? Picqué de l'insensi-  
 „bilité de la Cour, je tournai vues ailleurs,  
 „La fumée de la gloire n'étoit plus assez  
 „substantielle pour moi. Les guinées que  
 „j'avois vues à Minorque me paroïssent  
 „quelque chose de plus solide.

„Le moment désiré arriva: je fus nom-  
 „mé pour aller prendre le commande-  
 „ment des troupes de Sa Majesté en Al-  
 „lemagne, j'y courus assuré d'en tirer  
 „un meilleur parti que de ma commis-  
 „sion de Minorque. J'ai fait mon possi-  
 „ble; j'ai poussé l'armée ennemie jusques  
 „dans Stade, où il leur falloit mettre bas  
 „les armes, se rendre prisonnier de  
 „guerre, ou se noyer; on me propose,  
 „Sire, deux cent mille portraits du Roi  
 „George de glorieuse mémoire, pour  
 „faire une convention. Comme ce n'est  
 „pas une bagatelle, mais une affaire

„ diabolique de vendre son Roi & son pays,  
 „ j'ai jugé à propos d'avoir recours à votre  
 „ Puissance Infernale pour vous supplier  
 „ très-humblement, comme mon ancien  
 „ ami, Protecteur & Maître, de m'aider  
 „ dans ce grand dessein, & me donner plein  
 „ pouvoir de l'exécuter.

„ Je m'en flatte d'autant plus que vos in-  
 „ térêts le requierent. Messieurs les Alliés  
 „ formeront en conséquence une armée for-  
 „ midable & enverront dans vos régions in-  
 „ fernales quantité de nouveaux sujets.  
 „ Espérant, très gracieux Souverain, d'obte-  
 „ nir cette grâce, j'ai l'honneur de vous être  
 „ dévoué en tout dans cette vie comme dans  
 „ l'autre: fait à Cloosterseeven le 30 Août  
 „ 1757.

„ De Votre Majesté Satanique.

L. D. D. R.

„ **DECRET.** Vû notre ancienne amitié  
 „ & notre liaison intime avec le Suppli-  
 „ ant, faisant attention à son état pitoya-  
 „ ble & à sa misere présente, nous don-  
 „ nons plein pouvoir à notre dit ami L.  
 „ D. D. R. de suivre son goût pour les  
 „ guinées, avec cette réserve que comme  
 „ nous

„ nous prétendons après la mort du dit Duc,  
 „ la possession de son ame à cause des dettes  
 „ énormes qu'il a contractées dans son am-  
 „ bassade à Vienne & dans d'autres lieux ; il  
 „ s'oblige, sous peine d'encourir notre déplai-  
 „ sir infernal, de ne point payer un liard de  
 „ ses dettes, soit au rabais des capitaux, ou des  
 „ intérêts ; comme aussi ne léguer absolu-  
 „ ment rien aux filles ou femmes avec qui  
 „ il a pu prendre, ou prendra à l'avenir,  
 „ quelque petite familiarité ducale, soit  
 „ en France, en Italie, en Allemagne, &c.  
 „ &c. Fait à Cloosterseeven ce 31 Août  
 „ 1757.

Signé simplement DIABLE.

La date de ce decret me parut singuliere  
 & me confirma d'abord dans l'idée ou j'é-  
 tois de la supposition. Il se pourroit néan-  
 moins que le Diable eût constamment ac-  
 compagné ce noble Duc dans sa tournée  
 d'Allemagne comme un autre Acate. Le  
 projet de faire battre des escalins & quel-  
 ques autres circonstances pourroient faire  
 preuve. Mais je ne suis ici que copiste &  
 non juge.

Il y avoit beaucoup d'autres pieces que je

passerai sous silence. La dernière du volume étoit une Requête suivie d'une Lettre. La Requête avoit pour titre,

*SUPPLIQUE très-humble & très-soumise à notre nouvel ami & allié Sa Majesté Infernale le Roi SATAN, pour le prier d'assister nous J. Baron de Warkotsch & André Schmidt, vicaire à Cassenal, dans l'assassinat du plus grand, plus puissant & plus glorieux Roi de l'Univers depuis Alexandre de Macedoine, le grand Monarque FREDERIC, Roi de Prusse, objet de l'estime & de la vénération du genre humain, pivot de la Religion Protestante.*

Cette Requête étoit datée de la Silésie, le 27 Novembre 1761, & signée Warkotsch, André Schmidt.

La piece étoit sans decret. Peut-être que le Diable même sentant de l'estime pour un si grand Monarque, ou que le projet lui paroissant trop noir, il ne voulut pas s'en mêler. La Lettre contenoit ce qui suit.

„ SIRE,

„ Il y a quelques jours que le sieur An-  
„ dré



„ dré Schmidt mon complice & moi nous  
 „ eûmes l'honneur de vous adresser une  
 „ supplique très-humble & très-soumise,  
 „ suppliant Votre Majesté Infernale de  
 „ nous aider de son pouvoir diabolique,  
 „ dans l'assassinat que nous avons prémé-  
 „ dite FREDERIC le Grand, Roi de  
 „ Prusse. Connoissant l'impossibilité de  
 „ l'exécuter sans votre assistance, nous  
 „ nous flations d'autant plus de cet espoir  
 „ heureux que les C. F — G & K — Z.  
 „ vos anciens amis nous avoient promis  
 „ de nous recommander à Votre Majesté  
 „ & vouloient même nous faire incorpo-  
 „ rer d'avance dans votre corps diaboli-  
 „ que, pour nous affermir dans une entre-  
 „ prise si monstrueuse; mais hélas! Sire,  
 „ Dieu votre ennemi de tous tems s'est  
 „ intéressé aux jours glorieux de ce Mo-  
 „ narque. Notre trahison a été décou-  
 „ verte & au lieu de la récompense qu'on  
 „ nous avoit promise, nous sommes con-  
 „ traints de chercher un azile, nous  
 „ avons jugé à propos d'avertir Votre  
 „ Majesté de ce malheur, la suppliant  
 „ très-humblement de nous continuer ses  
 „ graces, & de nous sauver des châti-  
 „ mens dus à des crimes aussi énormes  
 „ que

„ que le nôtre, & aussi dignes de votre in-  
 „ fernale puissance. Nous avons l'honneur  
 „ en attendant cette grace,

SIRE,

„ d'être à vous après la mort. „

„ P. S. Si Votre Majesté veut nous hono-  
 „ rer d'une réponse, nous la prions de nous  
 „ la faire adresser sous le couvert de M.  
 „ L. C. D. K. M. D. L. M. I. E.  
 „ R. A. V.

A peine avois-je remis le volume des  
 Requêtees en sa place, ferré mes copies,  
 que j'entendis ouvrir lentement les portes  
 des Archives; j'aperçus mon ami le  
 Recteur accompagné d'un frere qui avoit  
 parfaitement la mine & le poil de son con-  
 frere Judas. A son aspect je sentis une  
 frémissement & une défaillance par tout  
 le corps, présage de ce qui m'alloit arri-  
 ver. Ces Peres me prenant pour leur Chef  
 s'avancerent avec le respect & la véné-  
 ration avec lesquels ils sont accoutumés  
 de l'approcher. Le Recteur me demanda  
 si je voulois prendre quelque rafraichisse-  
 ment, ou un verre d'une liqueur qu'il me  
 di-

disoit excellente. Je lui répondis d'un air fier & majestueux, que je ne prenois rien de mes Sujets, que je leur ferois cependant cette grâce pour montrer la préférence que je leur donnois sur tous les Ordres de l'Eglise. Le Recteur se tournant alors vers le Frere Judas, lui prit avec empressement une soucoupe pleine de confitures de toute espece, qu'il me presenta. J'en mangai goulument & en grande quantité. Il m'offrit ensuite un verre plein de liqueur. Je la trouvai si excellente que j'en avallai d'abord la moitié du verre. Elle fit un effet si prodigieux sur moi, que je crus avoir bu du Nectar. Je demandai gravement à mon bienfaiteur d'où il la tiroit, quel étoit le nom d'une liqueur qui me causoit des effets si surprenans. Ah! mon Prince, ne vous étonnez pas des raretés que vous trouverez dans nos Cloîtres. Soyez assuré que par nos manœuvres, nos Monasteres sont des terres de Canaan, remplies de miel & de lait, des magasins fournis de toutes sortes de choses, & surtout de belles qui viennent y déposer leurs douceurs; il est vrai qu'elles en goûtent en retour. Qui, mon Prince, soyez persuadé que depuis

puis la Princesse jusques aux filles de notre Mere Abeffe la Montigny, il n'en est point qui n'en goûte chez nous. Nous avons même un contract avec cette derniere, par lequel elle s'est obligée de porter pour offrandes à nos autels, les premiers fruits de toutes les terres qu'elle fait labourer chez elle, & sur mon honneur, si un Jésuite en peut avoir, la Montigny vend souvent à un Seigneur un bijou dont une fille nous a fait présent.

Je fis mine d'agréer son discours: je sentoient qu'il m'étoit d'une grande utilité pour connoître ces Diables à fond. Il m'a conté leurs intrigues amoureuses, le détail de leurs amours & la maniere dont ils s'y prennent. La décence m'empêche de parler de ces objets, je dois des égards au beau Sexe dont il faut ménager la pudeur & la modestie, me réservant de traiter cette matiere plus amplement dans un Ouvrage Latin, en faveur surtout de ceux qui cultivent l'anatomie, persuadé que dans la suite quelques Savans nous donneront des milliers de volumes sur les nouveaux muscles érecteurs Jésuitiques & le mécanisme de leurs postures amoureuses. Pour effleurer seulement ces matieres, il faudroit

à un auteur la lasciveté d'une Julie & d'une Messaline.

Mon Jésuite enflammé de son discours me disoit d'une voix entre-coupée, que la liqueur que j'avois goûtée se nommoit *Huile de Vénus*, que Madame Paris en avoit fait la découverte, qu'elle étoit excellente dans certaines impuissances, surtout pour les personnes de soixante-dix & quatre-vingts ans qui ne pouvoient se deshabituer d'aller chez elle. On raconte qu'elle fit l'épreuve de ce breuvage merveilleux sur le fameux Richard Mead connu parmi les Savans de la faculté. On fait que l'impuissance ne lui permettant plus les doux ébats de l'amour, il entretenoit des filles pour avoir le plaisir de les peigner au gré de son ame sensuelle.

Cette liqueur est d'une force qui n'a point d'égale, me disoit le Jésuite: nous n'osons nous en servir que dans le cas d'une froideur extrême, pour fondre les glaces de la dernière vieillesse. Un Frere Irlandois nommé Moor, en est un exemple frappant: oui, à quatre-vingt cinq ans, au fort de l'agonie, on l'entendit prononcer le nom de Charlotte, & il ne le prononça pas en vain. Ah, je connois ce

Fre-

Frere, dis-je au Jésuite. C'est lui & le Colonel C. . . qui mettent le trouble aux Enfers. Quand ils y arriverent, c'étoit un vacarme épouvantable. Toutes nos filles & nos femmes prenoient la fuite devant ces Messieurs. Celles de votre monde n'en eussent peut-être pas été si effarouchées. On est plus scrupuleux chez nous. La raison en est simple, il faut peupler mon empire. Mais dès qu'on y est parvenu, j'amortis tous ces appétits: plus de passions. Les femmes y vivent dans un état d'insensibilité; aussi n'apprend-on guere qu'une fille ait été séduite. Pour les garantir de la séduction, je les fais travailler continuellement. L'occupation les distrait de la bagatelle: car en vérité on n'y pense, que quand on n'a rien de mieux à faire. Ce moyen m'a été suggéré par les Diables mes collegues: il m'a réussi.

J'avois envoyé ces Messieurs dans ce Monde pour tenter le Sexe; ils m'ont avoué à leur retour qu'ils ont triomphé, sans le moindre obstacle, des filles paresseuses & oisives, qu'ils surprennoient les bras croisés, couchées néglig-

gligemment sur un sofa; d'un air distrait; mais véritablement & constamment occupées de la même pensée, & quelle pensée! Je ne vous dirai point au reste comment l'esprit agit sur le corps. Comment la vivacité des pensées agite les fibres. Il faut le demander à Locke, Mallebranche, Wolff, & Leibnitz. Les Philosophes le savent par théorie & les Diables par pratique.

Dans ces momens d'oïveté, un Diable sous l'habit d'une vieille Duegne, ou d'une femme de chambre, n'a qu'à leur souffler à l'oreille le poison de la flatterie, appeler l'amour par tout ce jargon de maximes d'Opera que l'on aime à entendre & à suivre: que ce qui plaît est légitime; que le cœur est fait pour aimer; la beauté pour être adorée, & un amant aimable pour être favorisé; que la Nature a tout fait avec sagesse; qu'il faut suivre ses impressions; qu'elle ne peut condamner des plaisirs pour lesquels elle donne un goût si piquant. Hélas! en faut-il tant pour déterminer un jeune cœur qui ne cherche qu'à se rendre. Que le Sexe est foible, quand il faut résister à l'attrait du plaisir!

Je vais vous conter une histoire qui m'a été communiquée par un de mes émissaires Diaboliques. Il étoit à Londres, pour travailler à l'affaire dont il s'agit. Il a été instruit des moindres circonstances.

Il y avoit une fille aussi noble que riche, mais extrêmement paresseuse, & oisive, n'aimant que les plaisirs & la frivolité. Elle se trouva malheureusement éprise d'un jeune Cavalier avec qui elle avoit dansé à un bal. Sa Bonne s'aperçut de cette passion: loin d'éteindre sa flamme naissante, elle l'alluma de nouveau en lui parlant des graces de son jeune amant. Pour abréger, elle s'offrit à seconder son amour: à être confidente & messagere. Car il s'agissoit déjà d'écrire, & elle jugeoit cette avance convenable. L'amour est crédule. On écrit. La Duegne se dépêche, l'espérance d'un vil gain lui donne des ailes: elle arrive, & remet la lettre. L'amant répond comme il doit. C'est l'homme du monde le plus amoureux. Depuis cette heureuse nuit où il vit briller l'astre de son amour, il n'a pas goûté un moment de repos; n'osant déclarer son martyre, depuis quinze jours il étudioit les moyens d'y mettre fin en s'ouvrant la veine, ou en s'empoisonnant; il auroit déjà pris l'un  
ou



ou l'autre parti, s'il n'avoit pas cru qu'il fût plus galant, plus à la mode des anciens amans desesperés, de se noyer ou de se pendre à un arbre; il n'attendoit que la jarretiere de sa maîtresse pour en faire un cordon fatal; il la prioit de la lui envoyer incessamment; il ne pouvoit plus vivre éloigné de ses charmes: il étoit satisfait d'apprendre qu'elle n'étoit pas tout-à-fait insensible; & pouvoit dire desormais avec le Coton d'Adisson: *Qu'il lui étoit indifférent de dormir ou de mourir.* Enfin il termine billet en l'assurant qu'il reste son amant fidele jusqu'au tombeau. Il le ferme à la hâte & pour donner des preuves de sa discrétion il y met trois cachets, le donne à la messagere, en lui glissant une guinée dans la main, & disant qu'il attend une prompte réponse, sans quoi peut-être elle ne le retrouvera plus dans ce monde.

La Bonne revient; remet la lettre; on l'ouvre avec empressement, on la dévore. Mais ô frayeur! Il veut mourir. . . . Peut-être n'est-il plus! . . . L'amante infortunée se desesperé. Elle gémit, elle soupire, elle s'arrache les cheveux, elle se reproche améement la mort d'un homme qui n'a fait d'autre crime que de l'aimer. . . .

Revenue de sa première frayeur par les bons soins de sa confidente, elle écrit un second billet dicté par sa passion alarmée. Tout ce qu'on peut dire de plus tendre, y étoit; elle le conjuroit par leur amour mutuel de patienter quelques jours & surtout d'abandonner la cruelle résolution qu'il avoit prise de se détruire: le même coup la mettroit au tombeau. Enfin la lettre pliée & fermée est remise au Mercure femelle qui se presse de la porter pour arriver à tems.

L'amant qui l'entend, se hâte aussi de prendre sa robe de chambre, se jette sur un lit, le visage couvert d'un mouchoir blanc, la tête panchée sur une main. Dans cette attitude d'un homme affligé, il leve tant soit peu le mouchoir, & voyant la Messagere qui s'étoit approchée du lit, il lui dit d'une voix presque mourante: Je vous revois... que fait mon ange, mon cher poulet, l'ame de mon ame? Dois-je mourir? Ou veut elle que je sois heureux? Réponds: Hâte ma mort ou donne moi la vie! La Bonne fait la mine d'une personne compatissante: un moment après s'avancant d'un air plus gai, elle lui prend la main & lui dit d'un air riant: Allons, laissez vos eaux, vos arbres,

vos poignards, vos poisons : nos affaires sont en bon train : je ne vous apporte point sa Jarretiere, mais un mot de sa belle main. Graces à mes soins dans peu de jours vous ferez le plus heureux des mortels : lisez. Elle tire la lettre de son sein, la lui donne. L'amant se leve; la prend, la baise avec transport & la lit. L'espoir qui renaît dans son ame, se peint déjà sur son front : il est au comble de ses vœux : sa maîtresse trompée va se rendre à ses desseins infames. Il remercie la Bonne, lui recommande ses intérêts, la prie instamment de lui ménager un rendezvous, & après l'avoir récompensée, il la congédie. Dans l'excès de son transport, il oublia de répondre à sa maîtresse, mais il pria la ménagere de lui dire de sa part tout ce qui se dit si près de la conclusion : amour, fidélité, impatience, &c. &c.

La vieille s'en retourne au plus vite, mais non pas assez vite, au gré de notre malheureuse amante qui l'attendoit plus impatiemment encore que la Julie de Shakespear n'attendoit sa nourrice chez Romeo. Elle arrive, elle fait le récit de tout ce qu'elle a vû, l'état où étoit le pauvre

choir qui lui couvroit le visage où la paleur de la mort sembloit déjà peinte, son discours pathétique entrecoupé de sanglots, enfin sa joie & ses transports en lisant la lettre. Il sembloit renaitre! comme il baisoit cette lettre précieuse! comme il l'arrosoit de ses larmes! comme . . . ah . . . Si vous l'aviez vû! . . . En vérité, il y auroit péché à tourmenter un si brave garçon, quand on a le remède à son mal.

Ce récit séduisant ravissoit l'amante. Plus la vieille en disoit, plus le venin se glissoit dans ses veines. On ne s'occupe plus alors que de trouver les moyens de lui ménager une entre-vue. En effet cela est difficile en bonne maison, quand on est sous la garde d'une mere. La vieille dit pourtant qu'elle y songeroit, que l'occasion est capricieuse, qu'il s'agit de la saisir; qu'au reste elle viendra la rejoindre à minuit.

L'amant débarrassé de l'Ambassadrice avoit quitté son appareil de tristesse. Il saute du lit transporté de joie, capriole, fait quelques entrechats, se regarde quelque tems au miroir, applaudit à sa figure, jette la lettre sur la table, & s'écrie avec transport: Vivent les gens à bonnes fortunes

nes. Il n'y a pas mon pareil dans la ville galante de Paris. Voilà la vingtième conquête en quatre semaines. Tandis qu'il donne un libre essor à sa joie, une voiture arrête à sa porte, on monte chez lui, on entre; c'est le Chevalier . . . qui vient le chercher pour l'emmener à l'Opera Italien: l'autre s'excuse sur une indisposition de commande, le Chevalier soupçonnant le motif, lui dit: Quelque nouvelle intrigue te tracasse encore; je parierois cent guinées que quelque nymphe t'arrache le cœur? . . . M'arracher le cœur! tu plaisantes. Crois-tu, mon cher, que j'aime celles à qui j'ai affaire? Bon, bon, ce n'est point aux gens de qualité d'être sinceres, il nous suffit de triompher. Tu fais par toi-même que la constance ne se trouve plus que dans les Romans & les nids de tourterelles. Puisque tu as deviné, tiens, lis cette lettre, je la reçois au moment. Le Chevalier prend la lettre, la lit, remarque le nom, & dit en la rendant à son ami. Si la créature en vaut la peine, je t'en félicite de tout mon cœur? Mais cela, mon cher, ne t'empêchera point de venir à l'Opera, puisque tu ne feras rien ce soir chez ta Calypso. Allons, Monsieur

le Misantrope, venez au spectacle. C'est un nouvel Opera, Mingoti y chantera, tu y verras Madame la Duchesse d'Hamilton & Mylady Coventry: elles y feront. Ma foi, ces deux dernieres sont trop seduifantes pour refuser la partie. Dieu me damne! si je ne descendrois pas, comme un second Orphée, aux enfers pour les voir. Qui, répliqua le Chevalier, mais aux mêmes conditions qu'il fit le voyage, de pouvoir en revenir? Allons, mon ami, il est six heures, nous viendrons trop tard pour l'ouverture qui est le morceau qui m'affecte davantage à cause qu'il fait toujours le plus de bruit.

Ils montent en voiture, se rendent à l'Opera, le Spectacle n'étant point encore commencé leur laissa le tems de lorgner de loge en loge. Ils étoient encore occupés à parcourir les différens objets qui paroient cette salle, quand la porte d'une loge s'ouvrit tout-à-coup. L'éclat des charmes de la Duchesse d'Hamilton & de Mylady Coventry parurent, comme l'astre du jour, en jettant un trait de lumiere qui perça le cœur des Spectateurs. Ce phénomène fit un effet si surprenant sur eux qu'ils devinrent Catalepti-

taeptiques; c'est-à-dire immobiles comme des statues, les yeux toujours fixés sur les mêmes objets.

Le Chevalier C... rioit & faisoit des réflexions sur la folie des gens qui viennent à l'Opera sans yeux & sans oreilles; quand tournant la tête un peu de côté, il trouva les yeux de son ami fixés sur deux collines rondes qui au travers d'une gaze légère lui parurent couvertes de neige: leur mouvement élastique invitoit l'œil à les admirer & la main à les caresser. En même tems un chant mélodieux se fit entendre, il crût être dans l'isle enchantée des Syrenes. Ses sens resterent endormis jusqu'à la fin du Spectacle. Le Chevalier étonné de son état, le tira de sa Léthargie par le compliment ordinaire d'un *Comment vous portés vous?* Voyant qu'il ne répondoit point, il le condoya, & les enchanteresses partant dans le même instant, il reprit ses sens en lui disant qu'il avoit eu pendant tout l'Opera les rêves les plus charmans, qu'il s'étoit cru dans le Paradis de Mahomet, par les objets agréables qu'il avoit vus. Ah! ah, dit le Chevalier, puisque tu viens d'un si long voyage, tu seras assurément fatigué,

il faut te rafaîchir. Allons souper chez  
Batiste le cuisinier.

Vous savez, mes Peres, que depuis quelques années j'ai placé plusieurs de ces empoisonneurs François dans les bonnes maisons de Londres. Comme les tempéramens s'affoiblissent ou se fortifient par la nourriture, j'espérois par des patés, des soupes, des fricassées de grenouilles énerver le goût Anglois, affoiblir leur force, leur faire mépriser les viandes naturelles, solides & succulentes qui faisoient la nourriture de leurs ancêtres; mon projet étoit de leur ôter par ces poisons artistement préparés la force & le courage des anciens Bretons & les rendre efféminés. J'ai si bien réüssi chez quelqu'uns que si les Talbot, & le grand héros le Duc de Marlborough sortoient de leurs tombeaux, ils ne pourroient plus reconnoître une partie de cette nation, ils ne retrouveroient plus ces anciens Bretons, si braves, si vaillans; que diroient-ils d'un Lord George S——e à la tête d'une Cavalerie des plus braves, voyant l'ennemi en fuite, au lieu de les hacher en pieces, refuser d'avancer? Que diroient-ils d'un jeune Officier Sibarite qui, ne pouvant dormir,



mir, se leva de son lit, appella son valet & lui dit que quelque chose d'extraordinaire l'empêchoit de fermer l'œil. Le domestique sensible à l'accident de son maître, cherche partout, trouve sur l'oreiller une feuille de rose, c'étoit cette maudite feuille qui avoit occasionné une nuit si fâcheuse à l'Officier. Jugez du changement que j'ai porté dans cette nation belliqueuse: il faut vous dire cependant que la contagion n'est point générale, elle ne s'est répandue encore que sur un très-petit nombre: voici la liste de ceux que j'ai infectés.

J'ai endiabolisé Mylord George, en le rendant lâche à la bataille de Munden, & en l'empêchant surtout d'avancer ou de laisser le commandement de sa Cavalerie au vaillant Marquis Gransby. J'attends en conséquence de grandes récompenses de la Cour de France, mais je crains, comme plusieurs autres, de les attendre sans jamais les recevoir. Si suivant l'usage de cette Cour elle m'envoyoit sa croix de S. Louis, que fetois-je de ce meuble? Nous haïssons les croix, nous autres Diables: du reste quel honneur aurois-je à la porter

avec

avec tant de poltrons qu'elle décore aujourd'hui.

J'ai endiablé le Chevalier M——t, je m'y pris comme avec mon ancien ami Noah, je lui fis trop goûter du jus de la vigne des côtes de Cherbourg, & je l'ai rendu par-là si imbécile que ne sachant plus ce qu'il faisoit, il s'en retourna sans rien faire, après avoir occasionné à la nation une dépense de près de deux millions de livres sterlings.

J'ai endiabolisé Mylord B———n, en lui faisant donner sa fille naturelle V——e, en dépit d'une certaine Majesté au petit G———k, avec une pension considérable sur le pauvre Royaume d'Irlande.

J'ai endiabolisé le Sieur S—G—n\*) en lui faisant quitter le meilleur, le plus lucratif métier de l'univers, savoir sa table de Pharaon au Caffé de Garraway, où il talloit à toutes les dupes d'Angleterre, & gagnoit des sommes immenses. Je l'ai si diablement endiablé qu'il a pris le ton des Grands, acheté des châteaux, & donné à un noble Lord de beaucoup de mérite

&

\*) *Fameux Actionnaire.*

& de peu d'argent, sa fille avec une dot de cent mille livres sterlings que le gendre pourra perdre dans un jour à quelques jeux de hazard, ou dans quelques gageures à la taverne de Ryan.

J'ai endiabolisé les ennemis de l'Admiral B——q jusqu'au point de l'accuser de lâcheté & de trahison. Cet Admiral n'étoit point assurément tel qu'on l'a dépeint: il ne méritoit pas une mort ignominieuse. Si j'avois pu plaider sa cause, je l'aurois sauvé, & j'aurois fait ménager sa tête avec plus de justice que celle du Lord G——e ou du Chevalier M——t: car entre nous il méritoit aussi peu la mort que Lord B——y le ruban, encore moins l'érection d'une Statue. Mais vous savez que c'étoit rendre un service à quelqu'un de ces favoris créés pour remplir les places que nous possédions autrefois au Ciel. C'est ce que nous n'osons faire; je puis assurer que quand le coup a été porté, l'Admiral n'avoit aucune liaison avec nous; il est vrai que nous avons fait par nos émissaires plusieurs tentatives qui furent infructueuses; ce qui prouve son innocence, c'est que son ame, après la séparation de son corps, fut portée par les

Anges dans le séjour des bienheureux; mais son frere nous tomba en partage. Il mene chez nous une vie miserable; les femmes, les filles ne peuvent le voir sans lui cracher au visage; quand il paroît, tout l'enfer féminin s'éleve contre lui & je crains que, quand Mylord Paulet & le beau Showd y arriveront, je ne sois obligé d'en enchaîner plusieurs, crainte d'accident.

J'ai endiablé le Duc de K — — n le plus galant Seigneur de toute l'Angleterre, en l'enivrant d'amour pour Mlle. C — — y, lui faisant bâtir pour elle un palais dans Concubine-Row à Knightsbridge, qui lui coûta trente mille livres sterling & le double pour l'avoir meublé de vaisselle & de porcelaine. On peut appliquer à ce sujet à la fameuse Mdle. C — — y ce que disoit autrefois un Philosophe de la célèbre Laïs: *Non cuius hominum contingit adire Corinthum.*

J'ai endiablé la belle J — — L — — y, fille douée d'une grande beauté, de beaucoup d'esprit & de richesses immenses qui auroient encore augmenté par la mort d'un grand-pere, en lui faisant faire un mariage clandestin avec un cadet d'une famille  
aussi

aussi noble que pauvre, Mylord A — g — n, dans le tems qu'il étoit sans emploi & n'osoit se faire voir qu'entre chien & loup, crainte d'être attaqué par ses créanciers.

J'ai endiablé le Docteur S — — G — — le fils, en le remplissant de passions vraiment infernales, & surtout pour l'avoir induit à entamer un procès avec le College des Médecins, dans lequel il fit le faulxaire & vouloit produire de faux témoins pour prouver qu'il étoit né Anglois, tandis que tout le monde savoit qu'il étoit de Metz.

A propos de Docteur, je ne puis m'empêcher de vous raconter l'endiabolissement d'un certain Médecin, ou, comme quelques Messieurs de la Faculté le veulent, du charlatan J — — s. Je vous avouerai que pour un Anglois qui est ordinairement, comme dit Horacé, *Integer vitæ scelerisque purus*, l'endiabolissement est fort. J — — s réduit à la dernière misere, retenu en prison par ses créanciers, se mit à traduire plusieurs Ouvrages anciens & modernes, à compiler un Dictionnaire dont toute la valeur consistoit dans la Préface, qui sortoit de la plume du fameux

John:

Johnson. Ces Ouvrages lui firent honneur & lui attirèrent nombre d'amis qui, touchés de voir un homme de génie dans une si déplorable situation, arrangerent ses affaires, appaierent ses créanciers & le firent sortir du cachot aux dépens même de leur fortune: car plusieurs sacrifierent leur argenterie pour mettre M. le Docteur en état de jouer son rôle. Il le fit avec succès. Ayant fouillé dans quelques vieux bouquins, il trouva une poudre fébrifuge; il obtint une Patente pour la débiter. Cette poudre le mit un peu à l'aise. Il loua une grande maison, se monta en argenterie, & se procura, on ne sait comment, la protection d'un Grand qui le mit à même d'être ingrat envers ses bienfaiteurs qui s'étoient ruinés pour lui faire un sort heureux. Les gens qui ne sont point accoutumés aux grandeurs & aux faveurs de la fortune, font plus de bruit ordinairement que ceux que cette Déesse a favorisés dès le berceau.

La femme d'un marchand du nombre de ces généreux amis à qui il devoit sa fortune, se trouvant dans la détresse & le voyant dans un état si brillant, eut recours à lui. Le Docteur avoit éprouvé  
dans

dans les tems de sa misere les bontés de ce Négociant qui l'avoit aidé de sa bourse aux dépens de la fortune de sa femme & de sept de ses enfans. Quand sa bienfaitrice vint, le Docteur demanda au Domestique qui l'annonçoit, si cette femme étoit bien mise, si elle avoit un air d'opulence. Le Domestique répondit qu'elle étoit médiocrement ajustée, & qu'elle lui paroissoit triste. Qu'on dise que je n'y suis pas, répliqua-t-il d'un ton doctoral. La femme entendit ce dialogue, en fut indignée; & sans montrer d'altération elle ouvre la porte, entre & surprend le Docteur qui en la voyant lui dit: Je vous trouve bien insolente, d'oser vous présenter avant d'attendre mes ordres. Ne savez vous pas qu'il vient chez un Médecin des personnes qu'il n'en point nécessaire que tout le monde voie? Au reste, Madame, ne vous en formalisez point; c'est un petit avertissement pour l'avenir. Je vous prie seulement d'être laconique, mes affaires sont pressantes, il faut que je sorte. . . . Je vous félicite de votre bonheur, Monsieur, je me suis crue assez de vos amies pour entrer sans me faire annoncer, d'autant plus que vous m'avez

E

trop

trop d'obligations pour être sur le cérémonial avec moi. Ah! Madame, dit-il, avec un éclat de rire apprêté, vous n'avez que des sentimens bourgeois. Les gens à façon pensent bien autrement. Ne mettez-vous point de différence entre le petit J—s au cachot & le grand & riche J—s dans sa prospérité? On pouvoit se familiariser avec l'un, on doit respecter l'autre. Madame D— étoit pénétrée au vif de ce discours & de ses airs enflés comme le crapeau d'Horace. Mais que faire? La nécessité la forçoit à dissimuler. Elle lui fit un narré du revers que son mari venoit d'éprouver. Il affecta d'y être sensible & mettant bas tout à coup ses airs de grandeur & d'opulence, il se plaignit qu'elle venoit dans un tems où il lui étoit absolument impossible de pouvoir l'assister, qu'il étoit obligé de faire face à beaucoup de dépenses en meubles, en argenterie; qu'il devoit songer à pousser sa fortune: Croiez-moi, Madame, un brillant de prix au doigt vaut mieux que le favior d'un Hippocrate, d'un Boerhaave, ou d'un Van Swieten.

Comme le bonheur du mari de Madame D— & de ses enfans dépendoit de

cinq



vingt guinées, elle engagea le Docteur à sacrifier une piece de son argenterie pour lui trouver cette somme: en lui rappelant qu'elle avoit sacrifié jusqu'à sa bague de nocce pour le tirer de la misere effroyable où il s'étoit trouvé. L'ingrat se mit en colere & prenant son chapeau, il fit mine de sortir. Les larmes coulerent des yeux de cette femme malheureuse; son cœur sensible étoit percé de cette noire ingratitude, elle le quitta, il ne daigna pas seulement lui dire le moindre adieu.

Ce monstre logeoit sur une place. La Dame s'y arrêta, délibérant si elle retourneroit sur ses pas pour faire une seconde tentative; lorsqu'un homme portant un Magot, lui demanda la demeure du Docteur, la prenant pour une femme du voisinage, qui pourroit la lui enseigner. L'allez-vous appeller pour un malade, lui Madame D... Non, Madame, je vais lui porter ce Magot qu'il a acheté de mon maître. Fort bien; Mr. le Médecin demeure à cette grande & belle maison que vous voyez. Il entre & ressort un instant après. La Dame l'attendoit: elle étoit curieuse de savoir si le Docteur n'étoit pas réellement en argent, comme il le lui

avoit juré. Mon ami, avez-vous trouvé Monsieur? Vous a-t-il payé? Oui, Madame, voilà six guinées qu'il m'a données pour mon maître & une couronne pour boire à sa santé. La Dame frappée de cette étrange ingratitude, s'en retourna chez elle admirant jusqu'où l'homme peut porter la méchanceté. Avouez, disois-je aux Jésuites, que ce Médecin n'étoit pas mal endiabolisé. Cette histoire est véritable; je la tiens d'un de nos émissaires qui le possédoit dans le tems que cette Dame lui rendit visite. Cette affreuse noirceur sera payée apres sa mort. Je lui donnerai une telle sievre par mes feux infernaux que toutes les Poudres qu'il donne aux autres; prises en une seule dose ne la lui ôteront point.

J'ai endiablé la F — M — y, en la faisant jouer la P — — n très adroitement. Elle a miné la fortune des plus Grands Seigneurs, par les dépenses qu'elle leur a occasionnées; & non contente ruiner leurs bourses, elle a détruit leur santé. On peut voir le tableau de ses débauches, & les tristes lites de l'incontinence dans les estampes ingénieuses de l'incomparable Hogarth.

Un de nos émissaires, qui lui a servi d'esprit familier, m'a conté qu'elle avoit écrit à un de ses favoris pour avoir de l'argent. Il lui envoya un billet de banque de cent livres sterlings par son valet de chambre. Elle le fit monter dans son appartement & dans sa présence elle eut l'audace de déchirer le billet, de le mêler avec du beurre & d'en graisser son pain, en disant au valet : Dis à ton maître, que de pareilles bagatelles ne servent que pour un déjeuner.

Instruit de cette aventure j'ai résolu pour la punir de l'endiaboliser davantage en la mariant au Comédien Ross que j'espère aussi endiaboliser de façon qu'il la rossera, comme il faut, pour corriger son effronterie. Voilà, mes chers Confreres, les progrès que nous avons pu faire dans ces vastes domaines parmi tant de millions d'ames depuis Henri VIII. Quand je réfléchis sur le tort que le Pape nous a fait par son trop d'attachement pour la maison d'Arragon en refusant la dispense du divorce de Catherine, je créverois presque de chagrin. C'est cette maudite affaire qui a causé notre perte : c'est elle qui l'a commencée & la retraite,

du Chevalier de S G — — e l'a entièrement achevée. Par là nous avons perdu nos établissemens dans un Pais où nous fîmes autrefois tant de conquêtes, & une figure des plus brillantes. Ce qui nous afflige le plus c'est que nous sommes assurés que la glorieuse branche régnante qui veille avec des soins si paternels sur les biens de ses peuples & les préfere aux siens propres, ne nous permettra jamais d'y aborder: enfin nous avons employé nos gens les plus habiles, les plus diaboliques & l'affaire étant de la dernière conséquence, comme le Diable de Milton j'y suis allé moi même. J'y ai envoyé il y a quelque tems, mon aide de camp C. S. mais hélas! il n'y a rien à faire. Si nous entamions le Clergé? Mais ces Messieurs, quoique dans le fonds peu attachés à la Religion, sont trop bien payés, pour renoncer à la douceur & aux comodités qu'elle leur procure, plus heureux que des petits Rois & beaucoup plus despotiques. Entamer les Militaires? Le projet est encore moins possible, ils ont été braves de tous tems & continuent de l'être, Comment inspirer au moindre Soldat la crainte de la mort ou le porter à quelques

là.

lâchetés. Il n'y a qu'une voie pour y parvenir, c'est d'en inspirer à leur chef; mais comment gagner le Grand & le Vaillant Héros le Marquis de Gransby, l'invincible Général Conway, le victorieux Kingsly. Nous réussirions encore moins sur les forces navales. Comment gagner l'immortel Admiral Lord Anson, l'incomparable Admiral Pocock, l'invincible Hawk. Non, nous ne viendrons jamais à bout de nos desseins. Peut-être que si nous avions le bonheur d'établir dans cette Isle trois ou quatre des vôtres, il se pourroit que nos affaires par vos machinations, vos intrigues secondées par notre pouvoir infernal, y prendroient un bon tour. Que faire? Nous avons agi de notre mieux. *Ultra posse nemo obligatur.*

Revenons à l'Histoire de nos deux amis que nous avons laissé chez Batiste. Les ragoûts étoient mangés, les poulets engloutis & le vin de champagne entonné, quand une heure après minuit sonna. Il étoit trop tôt, pour que ces Messieurs s'en allassent. Les gens du bon air ne se couchent jamais avant que Vénus ne se leve. Ils sonnerent, un Domestique accourut

avec un *je viens* à la bouche. Va-t-en nous chercher quelques jolies Nymphes, surtout rien de verveux, prends-y garde. Ah! Messieurs, vous ne me connoissez pas, dit le Domestique. Soyez assurés que je n'en amène jamais à des Messieurs de votre sorte avant de leur avoir fait comme on fait aux melons.

Le Domestique rentra bientôt avec des Nymphes de ténèbres. On les aborda avec un air familier, & chacun en fit esseoir une auprès de soi. On me permettra de tirer le rideau sur ce qui se passa de plus dans cette entrevue. On se retira à six heures du matin, sans que Monsieur C... eut pensé une seule fois à la pauvre Louise: c'est le nom que nous donnerons à cette novice malheureuse. Quelle différence de la sensibilité de Louise à la dissipation de son amant!

A peine minuit avoit-il sonné que n'entendant point venir sa Bonne, elle s'étoit levée pour aller écouter sur l'escalier, si elle ne montoit point. Son cœur impatient comptoit les minutes: elle se desoloit. La vieille arriva, & la voyant en pleurs s'écria: Quoi encore des sanglots! En vérité

rité, Mademoiselle, vous vous tuerez. L'amitié seule m'attache à votre sort, ne croyez point que j'agisse par intérêt, je fais que vous n'avez rien à me donner que ce que vous pouvez dérober à vos parens, je ne vous dis point de le faire, ne me compromettez pas au moins; c'est assez pour moi de vous obliger en me mêlant de vos petites affaires. Je viens vous annoncer les meilleures nouvelles du monde. Je fors au moment de la chambre de Madame votre mere, elle m'a dit: Elliot, vous irez demain arranger toutes nos affaires à notre maison de campagne, ma fille Louise & moi nous y arriverons jeudi. Comment, s'écria Louise, vous allez partir? Ne suis-je point la plus malheureuse! C'est fait de moi? Oui, je me tuerai... Oh! que non, que vous êtes enfant? Ce voyage est justement ce qu'il nous faut pour remplir notre projet; c'est là que Monsieur C... vous verra plus à son aise & sans contrainte. Mais ma Bonne, je doute qu'il vienne si loin? Il y a plus de cinq lieues d'ici? Quelle folie, répond la vieille! il a tant d'amour pour vous qu'il iroit jusqu'au bout du monde, oui, je suis assurée qu'il iroit pour vous voir jusqu'aux *Omnipo.*

les \* ). Mais comment le verrai-je ? Oh je vais vous le dire : Vous savez que notre fermier Wood à une fenêtre qui touche au toit de notre grenier précisément contre la chambre où couche sa servante Kitty ; c'est une bonne enfant ; je l'ai tenue sur les fonds de baptême : elle a beaucoup d'attachement pour moi : je la persuaderai d'ouvrir la porte à votre amant, de le laisser passer par la fenêtre, d'où en ôtant quelques pierres du toit, il entrera dans le grenier : delà je le conduirai dans votre chambre. Ce projet est d'autant plus facile que Madame votre mere couche en bas.

La chose paroissant faisable, Louise parut se calmer ; elle pria la vieille d'avertir son amant & lui promit en récompense qu'aussitôt qu'elle auroit la clé des effets de sa mere, elle la voleroit pour lui faire un beau présent. Oh ! Mademoiselle, dit la vieille, je ne vous fers point par intérêt, vous pouvez disposer de moi ?

La Menagere devant partir le lendemain de bonne heure, on se fit de part &

\* ) C'est une femme ignorante qui parle, elle veut dire les Antipodes.



& d'autre des adieux fans nombre. Elle se retira flattée du présent qu'elle devoit avoir, & la pauvre éleve après avoir rêvé quelque tems aux plaisirs qu'elle alloit goûter avec son amant, s'endormit. Venu ou le Phosphore des Grecs ne paroïssoit point encore au ciel que la Diabliesse séductrice se leva. Après avoir endimanché son vieux visage d'une coëffure à l'antique, & orné son squelette ambulat d'une Indienne enfumée, elle vole à la chambre de Louise: la trouvant endormie, elle ne veut point l'éveiller: elle sort aussitôt, prend un Fiacre & court chez le galand pour lui faire part de ce qu'elle avoit projeté. L'amant ne parut point trop content de courir les goutieres, pour entrer par la fenêtré d'un grenier. Mais ayant appris que l'escalade n'étoit point dangereuse, qu'il ne s'agissoit que de porter un pied avant l'autre, il consentit & pria la Duegne de l'avertir de l'instant favorable, de presser le moment, qu'il mouroit d'impatience.

L'amant qui n'avoit été au lit qu'une heure se remit dans les bras de Morphée & la vieille arriva à la maison de Campagne, où toutes les bonnes femmes & les filles

filles du voisinage, instruites de son arrivée, vinrent faire leur cour à Mademoiselle la Ménagere, espece de gens à qui l'on fait ordinairement plus d'honneur qu'aux maîtres, & aux maitresses-mêmes; Ces sortes de créatures étant souvent les directrices de ce qui se fait dans les familles, elles y ont quelquefois tant d'ascendant, que je connois un homme qui a chassé son frere de chez lui, parce qu'il trouvoit à redire que la Ménagere, de concert avec le cuisinier, le volât. Il a cru sans doute qu'il étoit plus naturel & plus grand de se picquer de belle passion pour ces misérables que de répondre aux sentimens de la Nature & aux égards qu'il devoit à son sang.

Kitty, la servante du fermier, vint aussi rendre ses devoirs à la Duegne, la feliciter sur son heureuse arrivée. Celle ci qui épioit l'occasion de hâter l'exécution de son maudit projet & la perte de la pauvre Louise, retint Kitty à prendre le thé. Elles caqueterent assez longtems ensemble, battant la campagne. Enfin la vieille s'y prit avec la jeune villageoise, comme le Diable de Milton avec notre mere Eve. Elle flatta sa vanité en lui disant qu'elle étoit

étoit jolie & avoit assés d'esprit pour lui confier un secret, qu'elle pouvoit être employée dans une affaire où sa prudence & son silence étoient nécessaires pour la faire réussir. La servante baissant les yeux, lui dit comme Enée à Didon, qu'elle n'avoit qu'à ordonner, que son devoir étoit de lui obéir.

La vieille alors lui dit que sa jeune Maîtresse avoit un amant le plus joli Seigneur du monde, & le plus généreux, qu'elle étoit assurée qu'il la récompenseroit comme il faut. Les parens de Louise ne savent rien de cette intrigue, Louise ne peut voir son amant qu'en secret. Pour seconder leurs amours, tu n'as d'autre chose à faire que d'attendre le galant à la porte, le conduire dans ta chambre, & de lui montrer la fenêtre. Cette fille trop innocente ne prévint point les suites de sa coupable complaisance.

Madame R—— & sa fille arriverent. La Ménagere accourut à la descente du carosse, féliciter Madame sur son arrivée, embrassa Louise & lui pinçant le petit doigt, lui fit signe de la tête que tout alloit à merveille. Louise ne comprenant pas ce qu'elle vouloit dire, ou plutôt le

voulant savoir jusqu'à la moindre circonstance faillit le premier moment de la rejoindre & sous quelque prétexte frivole court à la cuisine, trouve sa Bonne & lui demande des nouvelles de son amant. Tout va bien, ma chere, lui dit la vieille; allez rejoindre Madame. Ce soir, dès qu'elle sera couchée, nous aurons tout le temps de jazer ensemble. Alors je vous ferai part des arrangemens que j'ai pris pour hâter votre bonheur.

Louise se contenta de cette promesse & alla rejoindre sa mere qui se promenoit sur une belle terrasse d'où l'œil découvroit au loin les vaisseaux qui montoient & descendoient la Thamise. Après s'être promené quelque tems, on soupa. A dix heures, Louise trop empressée de savoir des nouvelles de son amant sonna. Sa mere étoit retirée. La Bonne vint. A peine furent-elles ensemble, que la vieille se hâte de lui conter la conversation qu'elle avoit eue avec Kitty, la facilité avec laquelle elle l'avoit persuadée, & les arrangemens dont on étoit convenu de part & d'autre; de sorte qu'il ne s'agissoit plus que de fixer l'heure du rendez vous. Il faut écrire à votre amant, ajouta t-elle, je me charge de lui  
faire

faire rendre votre poulet sans danger & sans crainte que rien ne transpire. L'enfant, docile à l'amour encore plus qu'à la vieille, écrit sur le champ. L'amant devoit loger au Cygne, auberge d'un petit village à un quart de lieue de la maison de la Maîtresse, & se rendre le samedi à onze heures du soir sans faute à la porte du fermier Wood, où il trouveroit Kitty qui l'instruiroit du reste.

La Duègne prit la lettre & dès le lendemain de grand matin, avant que Madame fut levée, elle alla trouver le frere de Kitty, valet de Wood, lui dit de partir à l'instant pour Londres, de remettre ce billet à son adresse; que du reste il attendroit la réponse, reviendroit sans tarder chez lui où elle se trouveroit elle-même pour la recevoir. Le Payfan part aussitôt; arrive à la ville, va droit à la maison de Mr. C... Un Domestique ouvre: il demande à parler à Monsieur; il étoit au lit. On introduit le payfan par une de ces étourderies de laquais si communes aux gens de cette espece. Monsieur C... partageoit alors son lit avec une pucelle de dix-huit ans. Le Payfan voyant la tête d'une femme sortir de dessous les couvertures

tures par un mouvement de curiosité naturel au Sexe, mais alors fort à contretems; crut s'être mépris; il redemanda la lettre disant qu'elle étoit adressée à un jeune homme, appelé Mr. C... Celui ci occupé à lire la lettre, n'avoit point fait attention à ce qui se passoit autour de lui. Mais voyant la surprise du messager, il couvrit promptement la tête de sa belle, & se tournant brusquement vers le Païsan, il lui dit d'un ton de colere affecté: Voilà un plaisant drôle: tu t'enivres de bon matin, jusqu'au point de prendre des hommes pour des femmes. Attends; faquin, je vais te donner une réponse: & ton ivrognerie n'y sera pas oubliée. Celle qui t'a envoyé est-elle folle de se servir d'un pareil Messager? Tout en parlant Monsieur C... s'habilloit.

Le marant demanda mille pardons de sa méprise, protestant qu'il étoit encore à jeun, & qu'il ignoroit que les Messieurs de la ville se missent au lit en coiffes, & le suppliant à mains jointes de n'en rien écrire, de ne pas le ruiner pour une faute d'ignorance.... Mon ami, descendez, je vous ferai remettre la réponse dans un quart d'heure. Mr. C... ainsi radouci, écrivit la lettre suivante.

*Soyez*

*Soyez persuadé, Ma chere Demoiselle, que rien n'égale la joie que j'ai d'apprendre que tout aille au gré de nos desirs. Quel heureux moment! Ma félicité approche. Je me rendrai à l'uberge & plus ponctuellement chez Kitty. Que ne puis-je donner des ailes aux heures pour accélérer l'instant où je pourrai me jeter aux pieds de celle que mon cœur adore & l'assurer de bouche que je suis & serai jusqu'au tombeau.*

*l'amant le plus tendre,  
& le plus fidele.*

*Kingsstreet Covent-Garden*

*20 Janvier 1762.*

Aussitôt que la lettre fut fermée Monsieur C... fit monter le païsan, lui donna une demi-couronne, & lui ordonnant de ne point boire en chemin crainte qu'il ne prît la Ménagere pour un homme, il le congédia. Le Païsan s'en retourna très-content de sa générosité.

Kitty attendoit le retour de son frere: dès qu'elle le vit, elle fit avertir la Menagere qui sous un faux prétexte passa chez Wood, prit la lettre, la porta à Louise qui fut charmée des douces expressions,

F

dont

dont elle étoit remplie. La pauvre amante soupiroit après le moment qui devoit la combler de volupté. Hélas! cet instant si désiré alloit être pour elle le commencement de ses malheurs & d'une catastrophe si déplorable que tout Diable que je suis, je ne peux encore y penser sans verser des larmes.

Le jour assigné Monsieur C... se rendit avec son valet à l'auberge du cygne: à peine y étoit il arrivé que regardant quelques vers écrits sur une vitre, il vit passer une jeune Dame à cheval, accompagnée d'une autre plus âgée: c'étoit Louise & sa mere qui faisoient une petite promenade. Monsieur C... frappé des charmes de son amante se félicitoit de son bonheur & des plaisirs, qu'il alloit goûter avec elle. L'Héroïne étoit véritablement une beauté: un habit d'Amazone couleur de perle superbement gallonné, faisoit paroître les graces de sa taille. Ses cheveux flottoient à longues boucles sur son col plus blanc que la neige: un tein vermeil, un œil séduisant, des sourcils qui sembloient des arcs dont l'amour décochoit ses traits vainqueurs, une bouche & des lèvres de corail qui renfermoient deux rangées



gées de dents aussi blanches que l'albâtre, toute sa personne étoit un chef d'œuvre de l'Amour, fait pour captiver tous les cœurs.

L'heure du berger approchoit. Monsieur C... quitte son auberge, court chez de Wood. La Ménagere de son côté est déjà au toit: elle ôte quelques pierres et fait un trou assez grand pour que l'amant puisse passer: elle attache une échelle: & tout est disposé pour l'heureux vainqueur qui doit triompher de la belle Louise.

Il parut à onze heures; c'étoit le moment convenu. Kitty attentive aux ordres de la Duegne descendit au signal: elle trouve l'amant sur la porte, le prend par la main, lui fait signe le doigt sur la bouche, de ne point parler, & le mene le plus doucement qu'elle peut dans la chambre. La fenêtre s'ouvre aussitôt: la conductrice lui dit à l'oreille, que c'est par là qu'il doit passer. Il ne paroïsoit point trop disposé à entrer par la fenêtre. Il aimoit le plaisir, mais non pas au point de l'acheter au risque de perdre un bras ou une jambe. La Ménagere qui l'attendoit s'impatientoit & ne sachant à quoi attribuer ce délai, monte sur l'échelle & l'appelle à voix basse. A sa voix l'amans

reprenant courage, lui répondit avec & émotion: Me voici; qu'il fait noir! Prêtez-moi la main. La vieille lui donna la main & l'amant descendit heureusement, non sans quelques battemens de cœur. Sentant enfin son pied sur un terrain ferme, il reprit sa gaieté. Il fut introduit dans la chambre de Louise, par ce cantique amoureux: Allez, heureux amant, goûter les fruits d'Eden.

L'amante voyant arriver Monsieur C... s'avance vers lui, l'amant l'approche avec ardeur: mille baisers réitérés signalèrent leurs premiers transports. Ils passèrent la nuit à se dire qu'ils s'aimoient, à se témoigner mutuellement l'envie qu'ils avoient de se voir, les peines qu'ils s'étoient données pour y parvenir. On se félicita de l'heureux succès. Louise lui disoit qu'elle esperoit que son bonheur seroit de longue durée, qu'ils devoient penser aux moyens d'être tellement liés qu'ils ne pourroient plus se séparer. On se jura une constance éternelle; il étoit à ses genoux à faire mille sermens de fidélité, sans doute avec une restriction mentale de n'en observer aucun, quand la vieille qui avoit passé la nuit au bivac au haut de  
l'es-

l'escalier vint les avertir que cinq heures étoient sonnées, qu'il falloit se séparer, que dans une demi-heure Wood se leveroit pour aller à son travail, qu'il ne falloit pas s'exposer à être apperçu de ce fermier qui étoit bien avec Madame, & qui pour conserver ses bonnes graces n'auroit pas manqué de l'informer de tout. Les deux amans se dirent mille choses tendres en hâte & se promirent de se revoir la nuit suivante à la même heure.

La Bonne reconduisit Monsieur C... jusqu'à la fenêtre de Kitty, puis vint retrouver Louise qui transportée de joye, lui sauta au cou, la remercia de ses peines, & la priant de continuer ses bons services lui fit présent d'une piece d'étoffe des Indes qu'elle avoit volée à sa mere. Louise un peu fatiguée se mit au lit, bien contente d'avoir passé la nuit si agréablement. Elle s'éveilla vers les onze heures: c'est le lever ordinaire des paresseuses; elle feignit d'être un peu indisposée, elle prit son thé au lit, où auprès avoir lu la seconde scene du second acte de Romeo & de Juliette, elle se leva, se fit habiller & descendit dans la salle à manger. Ma chere enfant, lui dit sa mere d'un air

consterné, qu'avez vous? Vous sentez vous indisposée? Il ne falloit pas vous lever: je ferois venue dîner dans votre chambre: vous avez les yeux un peu troublés? Avez vous mal à la tête? Allez vous remettre au lit: vous y ferez plus commodément? Louise sensible aux attentions maternelles, répondit dans les termes les plus doux & les plus reconnoissans, qu'elle n'étoit point malade, qu'elle avoit, à la vérité, un peu de mal à la tête, mais qu'elle espéroit que cela se dissiperoit, & n'auroit pas de suites. On se mit à table & pour amuser Louise, Madame fit un tour avec elle au Parc de Greenwich, & la mena voir une Dame de sa connoissance.

Louise affectoit d'être fort gaye, elle oubliâ son mal de tête: elle craignois peut-être que sa mere ne la fit coucher dans sa chambre, ou ne voulût coucher dans la sienne: ce contretens auroit dérangé ses projets: sa gaité apprêtée para tout. Monsieur C. . . se trouva au second rendezvous à l'heure marquée. Leur entretien ne fut ni moins vif ni moins agréable que le premier: les caresses mutuelles y furent répétées avec la même ardeur. Ces visi-

visites nocturnes durèrent pendant quatre semaines. Monsieur C. . . croyant que sa constance avoit assez duré, au moins l'avoit il poussée plus loin que de coutume, pressa son amante de le rendre heureux. Il jugeoit qu'elle le pouvoit déceimment, après avoir fait pendant un mois ses preuves de vertu. Louise esclave de sa tendresse, & toute entiere à son amour ne voulut point lui sacrifier son honneur: elle se refusa à ses desirs, & lui ôta toute espérance avant qu'il eut rendu sa flamme légitime par les cérémonies du mariage.

Monsieur C. . . surpris de voir Louise résolue à ne point capituler sans ces conditions, dissimula, parut rêveur, & après un moment de silence, il poussa un profond soupir, jetant des regards languissans sur son amante, & s'écria: Vous le voulez, Mademoiselle, vous serez satisfaite. Il tire son épée pour s'en percer, ou pour en faire semblant. Louise jette un cri & s'évanouit. La vieille entre au cri qu'elle entend, trouve sa Maîtresse en foiblesse & le Chevalier la pointe de l'épée tournée vers sa poitrine. Elle saute à l'instant sur l'amant, arrache l'instrument

meurtrier, court vers Louïse qu'elle tâche de faire revenir. L'amant voyant que son prétendu suicide avoit eu l'effet qu'il avoit desiré; courut à son tour au secours de son amante, & la ferrant tendrement dans ses bras, la repelloit à la vie. Elle revint enfin & ouvrant les yeux elle dit d'une voix languissante à la vieille: Où est-il donc, mon Adonis? Cette ame si chérie vit-elle encore? L'amant lui répondit, & la pria de reprendre ses sens, l'assurant dans les termes les plus tendres qu'il avoit abandonné la résolution de se tuer, qu'il n'y penseroit jamais, & qu'il n'attendroit que d'elle la vie ou la mort. L'alouette annonçoit déjà par ses chants le retour du jour quand nos deux amans se séparèrent.

Monfieur C . . . retourna chez lui & voyant que son jeu avoit fait tant d'impression sur le cœur de Louïse, & il se flatta que par quelque nouveau stratagême, il poufferoit à bout cette beauté rebelle.

Le jour se passe, la nuit vient, nos deux amans l'attendoient, tous deux dans la même pensée, avec cette seule différence que le Chevalier vouloit fatisfaire sa  
pas-

passion à quelque prix que ce fût, au lieu que Louise s'occupoit des moyens de la rendre légitime. L'heure arriva: Heure fatale! qui doit servir à jamais d'instruction à son Sexe.

L'amant introduit comme à l'ordinaire, après avoir mille sermens d'une fidélité la plus sincère & de l'amour le plus constant, devint pressant? L'amante résista & lui répéta d'un ton ferme ces beaux vers de Boileau.

*L'honneur est un isle escarpée & sans hords.  
On n'y peut plus rentrer des qu'on en est de-  
hors.*

Elle l'assura qu'il n'avoit rien à espérer sans les conditions qu'elle lui avoit déclarées; que cependant pour lui donner des marques de son amour & se rendre à ses desirs, elle vouloit bien consentir à un mariage clandestin; qu'il n'avoit qu'à amener avec lui Monsieur Godly le Ministre du village, qui les uniroit ensemble, & qu'alors elle seroit ravie de se jeter dans ses bras; que c'étoit assez pour elle de contracter un mariage sans l'aveu de ses parens qui lui étoient si chers, & dont elle étoit si aimée.

L'amant tâchoit par des discours tendres & patétiques de la faire consentir à ses vœux coupables : il lui disoit que le mariage n'étoit qu'une ruse inventée par quelques fanatiques pour tourmenter les amans & gêner leurs flammes : il lui racontoit plusieurs historiettes de mariages malheureux : il affuroit que la véritable union étoit dans les sermens du cœur : il vouloit lui faire accroire qu'ils étoient déjà mariés par la foi des sentimens d'amour & de fidélité qu'ils s'étoient promis & jurés. Oui, mon ame, lui disoit-il ; nous sommes liés devant Dieu, c'est la seule union, quelques mots prononcés par un homme habillé de noir ne peuvent rien faire, un mariage de cœur vaut mieux que tout autre : & quand on n'est qu'amant on s'aime mille fois davantage que sous les loix de l'himen.

Ces discours n'ébranloient point Louise qui affuroit que le mariage ne pouvoit qu'affermir l'amour, adoucir les afflictions de la vie, qu'il pouvoit bien se faire que l'appetit charnel diminueoit, parce que la possession diminue le prix, au lieu que les desirs irritent la passion ; mais que ce n'étoit point au mariage qu'on devoit attribuer l'inconstance

ce



ce de notre naturel enfantin qui desire ardemment un joujou qu'il n'a pas, & qui le jette dès qu'il l'a. Le mariage tout au contraire fournit les plaisirs les plus séduifans de la vie; on se voit entourré de petites créatures qui vous charment par mille traits innocens, ce sont autant d'instrumens dont l'harmonie enchante les oreilles, ce sont des tableaux dont la beauté & la perfection vous ravissent les yeux & charment le cœur; mais que sont ces pauvres créatures produites sans mariage, elles sont, je tremble en y pensant & mon sang se glace dans mes veines, elles sont l'opprobre de leurs meres, & les meres leurs sont plus dures & plus cruelles que les loups & les lions qui soignent leurs petits, tandis que les premières sont obligées, soit par honte ou par nécessité de les abandonner aux soins de ceux qui les négligent, ou les font périr en s'enrichissant de leurs dépouilles, ou leur refusant les soins nécessaires de l'éducation.

Monsieur C... fit mine d'être frappé de ce discours. Après avoir étudié un instant son rôle, il se jeta à ses pieds & lui dit: Ah! chere Louise, votre discours  
me

me charme, votre bon sens me ravit. Vous me voyez déterminé à suivre vos conseils pour vous posséder; oui je vous amenerai la nuit prochaine Monsieur Godly; mais, mon cœur, j'ai certains intérêts qui tendent à notre bien mutuel, il faut pour les ménager que ce mariage se fasse le plus secrètement qu'il se pourra, que personne n'en soit instruit. J'ai une vieille tante du côté de ma mere qui est puissamment riche: elle a auprès d'elle une cousine qu'elle adore & que j'ai en horreur. Elle voudroit me la faire épouser & non-obstant ce qu'elle a pu faire pour me faire accepter cette union, je l'ai toujours refusée. Il y a deux mois qu'elle me demanda si j'avois envie d'entrer au service. Je l'assurai qu'il n'y avoit rien que je souhaitasse tant. Elle me promit en conséquence de m'acheter la premiere commission qui se présenteroit. Vous sentez que ces bienfaits sont des chaînes qu'elle prétend me donner, & des engagements pour accepter la main de sa cousine. Jugez quel tort je me ferois si notre mariage éclatoit. Louise lui répondit qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui occasioner le moindre tort, qu'il y avoit bon moyen de rendre le mystere impénétrable; qu'il n'avoit

n'avoit qu'à amener Mr. Godly, que Kitty, & sa Bonne serviroient de témoins, qu'on iroit au grenier sans flambeau, & que le Ministre ayant fait la cérémonie s'en retourneroit sans être vu de personne. L'amant trouva l'expédient fort bon : il insistoit particulièrement sur les ténèbres, & pour mieux parvenir à son but, il fit quelques difficultés sur les deux témoins, disant qu'une affaire connue de tant de personnes, ne pouvoit guere rester cachée, qu'il lui sembloit que Mr. Godly suffisoit, que son caractere le rendoit plus croyable que les témoins. Louise pour plus de sureté exigea la présence de Kitty & de sa Bonne. Monsieur C... entra dans ses idées, & voyant que le jour approchoit, il embrassa, & sa maitresse, & se retira.

Dès qu'il fut parti Louise raconta à la vieille forcieri ce qui s'étoit passé, & ayant obtenu son approbation, elle la pria d'instruire Kitty & sur-tout de lui deffendre de paroître à la porte avec de la lumiere, ni même d'en avoir dans sa chambre. La Ménagere applaudit à ce projet. Louise se retira, dormit jusqu'à midi & ne s'éveilla que par les transports d'un rêve agréable.

Le

Le lendemain Monsieur C... ordonna à son domestique d'aller à Londres dans la rue Monmouth acheter une robe, un chapeau & un rabbat de Ministre, en lui disant : Jean, tu feras Ministre cette nuit. Le valet lui répondit en fouriant : Monsieur, je le ferai à merveille : car élevé aux enfans trouvés, on m'a donné une si bonne éducation que je ne fais ni lire ni écrire ? N'importe, dit Monsieur C... je connois beaucoup de ces Messieurs qui vont en carosse & qui n'en savent guere plus que toi. Jean alloit partir quand son Maître lui dit de ne pas oublier son livre de prieres. Monsieur, je n'en ai point : qu'en ferois-je ne sachant pas lire ; mais j'apporterai le vôtre si vous voulez bien me dire où je le trouverai. Jean, tu plaisantes apparemment ? Moi, des livres de prieres ? Depuis quatorze ans que j'ai quitté les études je n'ai fait ni prieres ni mis le pied dans une Eglise. Il y a un Dom Quichote sur ma table, c'est tout de même, tu n'as qu'à l'apporter, ou tu en emprunteras un de mon Hôte ; si par hazard il donne dans cette sainte bibliomanie : car ces livres sont aussi rares dans nos climats que la vraie médaille de l'Empereur Otton.

Jean

Jean partit. Le Chevalier se mit à lire quelques pages de l'incomparable *Economie de l'amour*. Il s'habilla, fit une petite promenade dans les prairies qui étoient derrière son auberge. Le Valet revint de Londres, avec un paquet *Ministral*. Son Maître lui demanda s'il n'avoit rien oublié. Non, non, Monsieur : j'ai le *Ministere* entier. J'ai le Pentatheuque : le Nouveau Testament, les Prophètes & tout ce qu'il faut pour faire le Ministre.

Pendant que l'amant préparoit la batterie, la Ménagere avertissoit Kitty de se tenir prête & sur-tout de ne point avoir de chandelle. A dix heures un quart Monsieur C... ordonna à Jean de prendre le *Ministere*, car il ne donnoit point d'autre nom au paquet, & de le suivre. Quand ils furent à moitié chemin, le Maître lui dit de se vêtir de la robe & des autres piéces du harnois Ecclésiastique. Dès qu'il fut habillé, il lui conta le dessein qu'il avoit de tromper son amante, & l'engagea à faire les choses de bonnes grâces. Jean équipé ministralement répéta son rôle en se promenant à la mode des anciens Philosophes, & en peu de tems il fut stylé comme un Ministre usé dans son métier.

Pendant ces exercices Jean sentit pour la première fois de sa quelques scrupules de conscience dont l'habit l'avoit peut être infecté. Il se tourna vers son Maître, s'avançant avec un orgueil vraiment Sacerdotal; il lui dit d'un air sombre & respectable: Nous ne ressemblons pas mal, Monsieur, à Don Juan & à son domestique? Quelle sera la fin de toutes ces démarches amoureuses; quand serex-vous las de faire des malheureuses? Voilà au moins la quarantième, depuis cinq mois que j'ai l'honneur de vous servir.

A peine furent ils arrivés qu'onze heures sonnerent; Kitty plus attentive qu'à l'ordinaire, étoit à la porte; elle fit une très-profonde révérence à Monsieur le Ministre en lui disant tout bas, qu'elle le prendroit par la main, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. Jean accepta l'offre; ils monterent dans la chambre de Kitty, entrèrent dans le grenier, où la cérémonie se fit. Maître Jean y *Ministra* le mieux du monde. La pauvre Louise remercia Mr. le Ministre & pour lui marquer sa reconnoissance lui mit dans la main cinq guinées. Ce dernier, content d'un salaire si généreux, la remercia profon-

fondément, & demanda s'il y avoit encore quelques autres filles à marier. Louise ayant répondu que non, le faux Ministre se retira, conduit par Kitty qui prit tous les soins possibles du bon-homme, de crainte qu'il ne se fit mal.

Jean s'en alla à l'endroit où il avoit laissé ses habits, se dépouilla de son accoutrement ministral, & revint à son auberge, demanda du Ponch pour se remettre de ses fatigues, & célébra à grands coups les nêces de son cher Maître.

Monsieur C... conduisit sa prétendue épouse dans sa chambre, l'embrassa mille & mille fois, lui jura qu'il se croyoit le plus heureux des mortels, que la mort seule le sépareroit d'une moitié aussi chere. Louise lui promettoit de même une constance & un amour éternels. Pendant cette douce conversation la vieille leur avoit préparé une collation de ce qu'elle avoit pu trouver de plus rare & de plus exquis, les vins les plus délicieux n'y manquerent pas. Nos nouveaux mariés imaginaires se mirent à table, firent placer la Ménagere à leur côté qui goûta avidement de tout & n'oublia point d'humecter fréquemment son gosier. Elle reçut force de complimens, & de remer-

ciemens comme l'instrument qui avoit le plus contribué au succès de cet heureux événement. A la vérité elle en étoit l'auteur, ainsi que des suites qui en résulterent pour lesquelles elle est enregistrée dans nos fastes diaboliques.

Le souper fini les deux amans se mirent au lit, & l'infortunée Louise se jeta sans remords dans les bras d'un scélérat qui devoit lui causer toutes sortes de malheurs terminés par la catastrophe la plus affreuse. La vieille les voyant au lit, donna quelques instructions maternelles à Louise sur la conduite qu'elle devoit tenir avec Monsieur C... & se retira.

Mon émissaire qui avoit conduit les deux amans sur le bord du précipice n'ayant plus rien à faire chez Louise, la quitta & ne retourna plus auprès d'elle que lorsqu'elle fut dans les cachots de Londres. Ainsi je ne vous dirai point ce qui se passa entre eux. Je m'imagine que ce ne pouvoit être que quelque chose de bien agréable, puisque ce train de vie dura six semaines avec une égale satisfaction de part & d'autre. Alors Monsieur C... commença à se lasser: une constance aussi longue étoit un siecle pour



pour lui. Il crut avoir suffisamment dédomagé Louise de la situation malheureuse où il l'avoit mise, feignit des affaires à Londres pour prétexter un départ. A cette nouvelle Louise glacée d'effroi fondit en larmes, & se jeta à son cou, l'embrassa tendrement lui disant : Quoi ! cher époux, tu veux donc partir ! Dieu sait dans quel trouble me jette la pensée seule de vivre sans toi ! Monsieur C... tâchoit d'un air enjoué de lui persuader que ce voyage étoit des plus nécessaires, qu'il devoit aller voir sa tante, & pour la consoler il l'assura que son absence ne seroit que de huit jours. Ce fut sous cette seule condition qu'elle consentit à ce triste départ. Après les adieux les plus tendres & les promesses réitérées d'un amour le plus durable, il quitta son amante éplorée, alla à son auberge, fit seller ses chevaux, & se mit en chemin pour Londres.

Louise inconsolable baignoit de ses larmes l'oreiller où son prétendu époux lui avoit fait goûter quelques momens de plaisirs dont le souvenir alloit faire désormais son tourment. Le chant des oiseaux ne paroïssoit plus pour elle que des plaintes funebres ; elle étoit dans cette situation,

lorsque Madame sa mere apprenant qu'elle ne se portoit pas bien, monta dans sa chambre & la trouvant dans ce triste état tâcha par les voyes les plus tendres de dissiper sa douleur. Louise s'efforça d'affecter un peu de gayeté, mais les yeux d'une mere sont clairvoyans. Elle pénétra bientôt au travers de cette joye apparente le désespoir & la mélancolie de sa fille. Elle ne put néanmoins en deviner le sujet: elle l'engagea à le lui dire, l'en conjurant par l'amour & la tendresse qu'elle avoit pour elle, & lui disant quelle n'avoit qu'à parler, qu'elle tâcheroit de lui procurer tout ce qu'elle désireroit. Mais Louise l'assura que son mal n'auroit pas de suite, qu'il n'étoit causé que par la mauvaise nuit qu'elle avoit passée, qu'elle se sentoit mieux, quelle croyoit qu'elle dormiroit si on la laissoit tranquille dans sa chambre. Madame lui envoya sa Bonne, & la quitta.

La vieille, voyant Louise accablée de douleur, s'écria: Comment, mon petit cœur, êtes vous folle! Qu'avez-vous à désirer? le succès de vos affaires a répondu à vos souhaits; vous possédez l'homme du monde le plus charmant, je le crois du meilleur

meilleur naturel ; que craignez vous ? Vous n'avez rien qui puisse vous causer le moindre chagrin, vous êtes mariée ? c'est à celles qui n'ont point pris vos précautions à se désespérer. Allons donc, ma chere, bannissez ce maudit *Spleen*, ces vapeurs noires. O ! ma Bonne, répondit Louise, comment puis je me consoler ? Il est parti, il est absent, & je suis privée du seul objet pour qui je souhaiterois de vivre. Beau sujet de larmes, reprit la vieille ! croyez-vous qu'un mari doit toujours être enchaîné aux pieds de sa femme. Ah ! ma chere, son départ vous fait mourir ; & je connois mille femmes qui ne vivent que dans l'absence de leurs maris. Prenez courage, je vous apporterai quelque rafraîchissement. Louise suivit les conseils de son Mentor, prit quelque nourriture, se coucha & s'endormit.

Le lendemain on étoit mieux, au moins on feignit de l'être. La mere charmée de cette nouvelle marqua à sa chere fille par de tendres baisers la joye qu'elle en ressentoit, & pour distraire sa mélancolie, lui proposa une partie de promenade. Louise empressée de plaire à sa mere fit

sa toilette ; mais quelle négligence dans sa parure ! ses cheveux autrefois si bien ajustés, étoient simplement attachés avec un ruban, son habit étoit des plus simples, point de pompons, ni bijoux, ni fleurs. La vieille qui s'en apperçut l'en reprit. Eh pour qui me parer, lui répondit Louise d'un ton triste & languissant ? que me serviroit-il de m'embellir ? Le seul à qui je veux plaire est absent.

Huit jours se passèrent, Louise espéroit de revoir Monsieur C... selon sa promesse, cet espoir lui rendit la joye & la santé. Sa mere en étoit ravie & toute la maison prit part à sa convalescence. Si ce jour fut agréable pour eux, la nuit fut bien triste pour la pauvre Louise. Kitty étoit à la porte à l'heure marquée, Louise & sa Bonne étoient montées au toit & y resterent en vain. Le perfide Chevalier ne parut point. Louise rentra dans sa chambre, se jeta sur son lit & fut long-tems dans un profond silence. La douleur lui avoit ôté la parole, & l'excès avoit suspendu toutes les fonctions de ses sens ; tantôt presque revenue de cet état douloureux, elle fixoit ses yeux à terre,

tan-

tantôt elle les élevoit vers le ciel. Dans cet état accablant elle vouloit parler, les sanglots, les soupirs entrecoupoient ses paroles; enfin après avoir longtems resté dans cette espece d'anéantissement, elle s'écria les yeux baignés de larmes: Juste Ciel! Qu'ai-je fait pour mériter ainsi ton courroux? Faut-il pour me punir commencer par m'arracher ce qui m'est le plus cher? Oui, ma Bonne, il est mort, ou quelque accident lui est arrivé: sans cela, en m'aimant comme il fait, eût-il manqué à sa parole? La vieille tâchoit de la consoler de son mieux, l'assurant que si elle vouloit seulement patienter jusqu'à l'après-midi, elle trouveroit un prétexte pour aller elle-même chez Monsieur C... s'éclaircir de ce qui avoit pu le retenir contre sa promesse.

Lonise parut agréer ce projet, & la pria de l'exécuter au plutôt, elle le promettoit dans le moment qu'elles entendirent quelqu'un frapper lentement à la porte de la chambre: elles tressaillirent de joye croyant que c'étoit Monsieur C. . . C'étoit Kitty qui avoit veillé à la porte du fermier toute la nuit, dans l'espérance d'ap-

porter l'agréable nouvelle de son arrivée. Elle leur dit que vers les quatre heures un homme à cheval se détournant du grand chemin étoit venu au galop par une allée qui aboutissoit à sa maison: c'étoit le Ministre Jean qui voyant Kitty à la porte, lui avoit demandé où demeuroit le fermier Wood, voulant parler à une fille nommée Kitty à qui il devoit remettre une lettre de la part d'un cousin qu'elle avoit dans la Province d'York. C'est ici que demeure Wood, avoit elle répondu, & je suis sa servante Kitty. Elle avoit reçu la Lettre & venoit l'apporter.

Elle la remit à la Duegne qui la donna à Louise en lui disant: Voilà comment font les jeunes gens, ils se font toujours des chimères des moindres bagatelles. Voilà enfin l'interprète de ces événemens fâcheux, voilà la mort de cet époux si chéri & si adoré. Louise ne l'écoutoit guere; impatiente de lire, elle prend brusquement la Lettre, & l'ouvre d'une main tremblante.

MA CHÈRE,

SI j'ai jamais senti les revers de la fortune, c'est dans ce malheureux instant où l'accident le plus fâcheux m'empêche de vous rejoindre ; Et de jouir des plaisirs Et des momens ravissans qui font les délices de ma vie : Momens heureux avec vous, mais malheureux quand j'en suis éloigné ! Je n'étois pas plutôt monté à cheval pour aller me jeter dans vos bras, qu'un courrier m'apporta une lettre de notre receveur d'Aberdeen pour m'apprendre qu'un frere unique, le Marquis L... étoit attaqué d'une fièvre maligne, Et que les Médecins l'avoient abandonné. Il m'ajoutoit qu'il craignoit que je ne le trouvasse plus en vie, qu'il étoit absolument nécessaire que je me rendisse au plutôt pour prendre possession de ses biens. Jugez quel coup de foudre de me voir privé d'un frere que j'adorois : ce qui me touche d'avantage c'est d'être obligé de m'éloigner de celle qui m'est plus chère que le jour. Je pars dans l'instant, je n'attends que le retour de mon valet ; j'accellererai mes affaires autant qu'il sera possible pour avoir le bonheur de vous revoir au plutôt. Cet événement me met fort à l'aise, je n'ai plus de ménagement par rapport à ma tante, je vous prierai peut-être de

*venir me rejoindre en Ecosse aussitôt que mes affaires seront réglées. En attendant je vous supplie, ma chere amie, de vous consoler & de me croire avec l'amour le plus constant*

Votre sincere amant

C. . .

*Kingsstreet Covent-Garden*

*ce 25 d'Avril 1762.*

Louise lut & relut cette lettre, baisant tendrement la signature, & quoiqu'elle fut presqu'inconsolable de l'éloignement de Monsieur C... elle fut charmée de l'accroissement de sa fortune, qui le mettoit en état de rendre public leur mariage supposé. La flatteuse espérance de le rejoindre en Ecosse lui faisoit supporter plus patiemment les chagrins de son absence. Deux mois qui furent pour elle autant de siècles s'écoulerent sans qu'elle entendit la moindre nouvelle. Ce qui rendoit son état plus insupportable étoit la situation où elle se trouvoit, qui ne pouvoit guere se cacher longtems aux yeux de ses parens. La *Peripherie* de certaines parties, s'éloignant davantage de jour en jour de son centre, formoit



moit une éminence qui, sans le soin qu'elle avoit de se ferrer étroitement, auroit enfin paru.

Louise révéla le mystère à sa Bonne. La vieille justement allarmée de l'éclat que les marques de sa grossesse pouvoient occasionner & sentant combien elle étoit coupable d'avoir été l'instrument des malheurs de sa maîtresse, eut recours à des secrets infames & diaboliques dans lesquels elle étoit depuis longtems exercée. Elle alla trouver un apoticaire, se munit de quantité d'herbes où les feuilles de Romarin, de Sabine & de Safran n'étoient point ménagées: elle en prépara des infusions: c'étoit par ces remèdes *antiscantiles* si estimés des vieilles femmes, qu'elle comptoit réparer ses torts. Elle voulut faire prendre cette potion à Louise. Mais l'amante qui n'avoit connu que les foiblesses de l'amour étoit trop sage pour les expier par un crime aussi detestable. Effrayée d'une action aussi noire elle marqua l'horreur qu'elle en avoit; on eut beau lui en exagérer la nécessité, Louise se croyant toujours véritablement mariée, n'avoit garde de faire une pareille injure à la tendresse de son mari. Cependant pour

ne pas contrister la Bonne, elle fit semblant de se rendre à ses conseils: eile lui dit d'apporter la potion & promit de la prendre; elle en jetta la moitié & cacha l'autre sous son lit.

On ne fait trop par quel hazard la mere trouva le breuvage: elle le goûta, & y reconnut sans peine un goût fort de Saffran. Etonnée, agitée d'une pareille découverte qui lui annonçoit au moins quelque indisposition de sa fille, elle lui dit dès qu'elle la trouva seule: Depuis quand, Mademoiselle, vous servez-vous de médecines à mon insçu? Qui vous les a données? La fille pâlit & parut surprise, mais reprenant courage & jugeant qu'il feroit inutile de nier elle se détermina à avouer que depuis quelque tems elle avoit des vapeurs, que dans la crainte de l'allarmer elle s'étoit confiée à la Ménagere, que sa Bonne lui ayant dit que la servante de Wood avoit été dans pareil cas, elle lui avoit conseillé de se servir de l'infusion, qu'on avoit donnée à Kitty, et qu'elle en avoit reçu beaucoup de soulagement. Madame irritée contre la Ménagere lui en fit des reproches assez durs, & lui défendit sous peine d'encourir son indignation

d'a.

d'avoir désormais la hardiesse & la folie de se mêler de Médecine. Elle ordonna aussitôt à un domestique d'aller chercher le Docteur N... La Ménagere s'en alla aussi peu contente de la fémonce, que Louise l'étoit de la venue du Docteur : elle craignit qu'il ne découvrit la véritable cause de sa maladie; elle ne savoit point sans doute que ce Médecin avoit plus de perruque que de tête.

Le Docteur arriva: comme c'étoit la première fois, qu'il venoit dans cette maison, il leur dit d'un air grave & sérieux qu'il étoit ravi de leur connoissance, mais fâché de la faire dans une pareille occasion, qu'il étoit cependant flatté que la trompette de sa renommée eût frappé le timpan de leurs oreilles délicates. Madame & sa fille le remercièrent de sa politesse, & lui dirent qu'elles étoient également flattées de la sienne. Elles prièrent Mr. le Docteur de vouloir se placer dans un fauteuil. Il obéit & posant alors un des nœuds de sa perruque sur une de ses épaules, le menton sur un jonc à pomme d'or, il demanda laquelle des deux étoit malade. Madame répondit que c'étoit sa fille. Il se tourna vers elle, lui toucha le pouls;

lui

lui fit plusieurs demandes, auxquelles elle répondit, alors il lui dit: Tout ce dont vous vous plaignez, Mademoiselle, me confirme de plus en plus sur votre maladie que j'ai connue au moment que j'ai eu l'honneur de vous toucher le pouls; puis se tournant alors du côté de Madame, il l'assura d'un air de suffisance, que la maladie de Mademoiselle ne seroit que de courte durée, qu'elle n'étoit nullement dangereuse, qu'il avoit heureusement trouvé un spécifique pour ces sortes de maladies, & qui lui chasseroit bientôt Monsieur le solitaire qui s'étoit logé chez elle; qu'il ne pouvoit lui donner une ordonnance, parce que le remède dont il se servoit dans ce cas étoit un *arcane* qu'il conservoit pour lui & pour sa famille si jamais il en avoit: car vous savez, Madame, que pour réussir aujourd'hui dans notre art, il faut des secrets, c'est le seul moyen d'amasser des richesses? je suis persuadé que les charlatans W ——— d & J ——— s gagnent plus dans un mois que les plus savans Esculapes de Londres & de Paris dans une année.

Monsieur le Docteur regardant à sa montre, Mon dieu, s'écria-t-il, est-il si tard? Vous  
me

me pardonneriez, Mesdames, j'ai plus de vingt visites à faire. Comme il faisoit mine de partir, Madame mit une guinée dans son chapeau. Cette femme avoit une grande opinion de ce Médecin à cause de ses jolis complimens.

Cette visite tranquillisa la mere & fut un nouveau sujet d'agitation & d'inquietude pour la fille qui ne douta pas que le Docteur n'eût reconnu son état. Le solitaire dont il avoit parlé étoit si équivoque: ce mot l'allarmoit. Le Docteur envoya quelques tems après l'*arcane* avec la façon de s'en servir, que Louise fit semblant de prendre pendant quatre semaines.

Madame voyant enfin que ce remède étoit sans effet, remercia le Docteur N... & fit venir le Docteur L... Médecin réellement habile, qui honore sa profession. Dès qu'il eût fait quelques questions à Louise, il pria Madame de faire sortir Mademoiselle pour un moment. La mere consternée de ce que le Médecin faisoit retirer sa fille n'en augura rien de bon. Dès qu'elle fut sortie, le Docteur demanda à Madame quel âge avoit sa fille, depuis combien de tems elle étoit in-

indisposée, & plusieurs autres questions auxquelles Madame satisfit. Le Docteur lui dit alors: Je suis au desespoir Madame, d'être obligé de vous annoncer une nouvelle qui vous causera bien du chagrin; mais vous pouvez être parfaitement persuadée que Mlle. votre fille est enceinte, & même assez avancée dans la grossesse. Madame R.... s'évanouit, mais revenant peu à peu, elle s'écria le visage baigné de larmes: Cher Docteur, que me dites-vous? Cette fille si chérie seroit-elle coupable d'une action si basse, d'une action si infame? Ne se peut-il point que vous vous trompiez, Monsieur? Elle est trop vertueuse, elle a toujours été sous la garde de sa Bonne, qui ne l'a jamais quittée un moment. Prenez garde, Monsieur, à ce que vous dites. Pensez que la réputation & l'honneur d'une Famille en dépendent & peut-être la vie de la plus tendre des mères. Le Docteur tâchoit de calmer sa tristesse, & restant sur l'affirmative, il la pria de se consoler, de penser qu'elle n'étoit point la première mère à qui pareil malheur fût arrivé, qu'il seroit à souhaiter même qu'elle fût la dernière; que la connoissant pour une femme remplie

plie de piété & de religion, il ne doutoit point qu'elle ne se soumit à la volonté du Créateur; qu'il la prioit aussi de ne point traiter durement Mlle. sa fille; que sa jeunesse la rendoit plus excusable; qu'alors sans expérience on suivoit aisément la pente de son cœur, qu'on courroit aveuglément à sa perte; il la supplioit de traiter cette affaire secrètement; que de son côté elle ne devoit appréhender aucune indiscretion, que jamais il n'en transpireroit un mot de sa part.

Madame parut un peu moins chagrine & dit au Docteur, qu'elle espéroit que cela n'étoit pas, & qu'en cas que la chose fût, il falloit savoir se consoler dans ses malheurs. Le Médecin la voyant un peu calmée se retira. Après son départ Madame R. . . se jetta dans un fauteuil, resta long-tems pensive, roulant dans son esprit ce qu'il y avoit de mieux à faire dans cette circonstance. Elle résolut d'abord de pénétrer le mystère, elle sonna, fit appeller Louise, qui vint avec un visage pâle, des yeux égarés & une démarche tremblante. La mere lui dit en la voyant dans cet état: Il ne faut que vous voir, Mademoiselle, pour deviner un secret qui fait ma honte: les

prognostiques du Docteur ne sont que trop vrais. Hélas! Louise, est-ce parce que je vous ai toujours plus chérie que mes autres enfans, que vous avez fait une playe si sensible à mon cœur? Soyez sûre que plus je vous ai aimée plus je saurai me vanger si ce que je crains se trouve vrai. Fille ingrate, vous avez une mere remplie de tendresse & d'affection pour vous; mais au lieu d'elle, vous n'aurez plus aujourd'hui qu'un tyran. Oui, dit elle en colere, un tyran des plus cruels qui n'étudiera que les moyens de vous rendre la vie dure & amere. De tous les crimes que vous pouviez commettre, rien ne pouvoit plus exciter mon indignation, que celui où mes pauvres enfans sont enveloppés. Tout innocens qu'ils sont, la honte & l'opprobre de leur infame sœur, réjaillira sur eux & sur toute ma Famille. . .

Les larmes qu'elle versoit à grands flots l'empêcherent de poursuivre. Louise la voyant dans cet état, se jetta à ses pieds & tâchoit de la persuader que le Docteur étoit un ignorant; lui donna mille assurances qu'elle étoit aussi innocente qu'un nouveau né, elle la prioit de suspendre  
son



son jugement, d'attendre que le tems lui découvrit la vérité, que si elle se trouvoit coupable elle la conjuroit de lui faire éprouver les châtimens les plus sévères; que son devoir, sa religion, son Dieu, & ses parens lui étoient trop chers pour les offenser si grièvement.

Ces mots accompagnés de larmes & de sanglots, la priere qu'elle faisoit à sa mere de ne point déclarer ses soupçons à son pere, n'attirèrent que cette réponse. Je souhaite, ma fille, que vous soyiez innocente. Louise la voyant un peu radoucie, lui dit d'une voix plus ferme: Oui Madame, je le suis, & le tems vous le fera voir, ayez seulement patience. Consolez-vous, ma chere Madame, ne dites rien à mon pere. Madame R. . . lui dit de monter à sa chambre, qu'elle alloit prendre les informations les plus prudentes, que si les preuves de son innocence n'étoient point claires & incontestables, elle pouvoit s'attendre à toute son indignation.

Dès que Louise fut partie, Madame R. . . fit monter la Ménagere espérant d'en tirer quelques éclaircissements. Malgré la politique & les ruses dont elle se servit, elle ne put d'abord en venir à bout; la

faisant alors placer à son côté & prenant un ton amical elle lui dit: Chere Ménagere, que dites-vous du malheureux événement qui vient de nous arriver? A ces mots, la vieille, jouant la tristesse s'écria: Comment, Madame est-il arrivé quelque malheur en ville à Monsieur ou aux enfans? Dites-moi au nom de.... A ces paroles elle affecta de se trouver mal. Madame R... croyant quelle étoit réellement tombée en foiblesse lui parloit très-haut à l'oreille & voyant quelle ne revenoit point, elle l'appella. La Ménagere croyant que sa défaillance avoit assez duré fit semblant de revenir à elle, en priant Madame de l'excuser & l'assurant d'une voix languissante & basse que c'étoit lui faire avaller du poison que de lui parler d'un malheur arrivé dans sa famille; qu'elle avoit eu souvent de ces sortes de Paroxysmes Hystériques, qu'elle avoit consulté plusieurs Médecins, qu'ils étoient tous d'accord sur sa maladie, ce qui arrive rarement. Puis gagnant à petit pas la porte elle vouloit s'en aller. Madame jugea qu'elle cherchoit à éluder ses questions. Elle lui dit de rester, qu'elle ne savoit point en-

core

core le malheur qui lui étoit arrivé ; Hé ! oui, Madame, répliqua la vieille, mais mon Dieu ! je crains de retomber, permettez-moi d'aller chercher une bouteille d'eau de Lucé, que j'ai là-haut. Elle feignoit que son mal augmentoit. Madame lui dit d'aller vite prendre ses gouttes, & de revenir au plutôt. Elle monta précipitamment à la chambre de Louise. Sa foiblesse prétextée n'avoit pas d'autre but. En entendant parler de malheur, ne voyant point Louise auprès de sa mere, & trouvant celle-ci dans la consternation, elle craignoit que tout ne fût découvert, elle vouloit s'informer de Louise, si elle avoit avoué quelque chose.

Louise accablée d'inquiétude pouvoit à peine lever la tête, elle la regarda & lui dit qu'elle n'avoit rien déclaré, que mille tortures ne lui arracheroient point son secret. Oui, j'aime mieux mourir ! Tenez-vous ferme, mon enfant, répondit la Ménagere, je trouverai bientôt les moyens de nous tirer de cet embarras. Elle quitta Louise bien contente, alla rejoindre Madame qui lui demanda tendrement & avec un air de bonté, comment elle se trouvoit. Elle vouloit dans cette conjoncture

critique captiver les bonnes graces de la vieille, espérant d'apprendre d'elle ce qu'il lui importoit tant de savoir.

La Ménagere la remercia de la part qu'elle prenoit à sa fanté & l'assura qu'elle ne désiroit rien tant que la continuation de ses bontés. Tu pourras t'assurer de les posséder, lui dit Madame : tu les mérites, mon enfant, il faut te rendre justice, depuis que tu me fers, ce n'est que dans ce moment que j'ai des reproches à te faire. Il y a vingt ans que tu demeures chez nous, depuis ce tems tu as été respectée tant de mon mari que de moi : nous avons eu pour toi des égards, plus même que tu ne pouvois l'espérer. La Ménagere l'interrompit & lui dit d'un air surpris, qu'elle étoit sensible aux attentions qu'on avoit eues pour elle ; que ces égards l'avoient toujours portée à remplir exactement ses devoirs, qu'elle prioit Madame de s'expliquer & de la tirer de l'inquiétude où elle l'avoit plongée. Juste ciel ! s'écria-t-elle, en faisant semblant de pleurer, n'est-il point assez triste pour moi que je sois destinée à servir, & faut-il encore que mes services & mes soins soient si mal récompensés ? Non, non, Madame, vous n'avez

n'avez pas besoin de vous servir de détours pour me congédier. Si Madame est lasse de mes services, elle n'a qu'à me le dire. Madame R. . . lui répliqua d'un ton un peu fâché: Oui, en vérité! il te sied bien de vanter tes services & tes soins. Nous en avons, hélas! des preuves éclatantes dans notre malheureuse fille que je t'ai confiée, comme à une autre moi même, te priant de veiller attentivement à sa conduite. Comment l'as-tu fait? Notre infortunée Louise s'est laissée tromper par quelque perfide... . Grand Dieu! je rougis à te le dire, oui, notre infortunée Louise! Quoi donc, dit la Ménagere, vous me faites mourir, dites-moi donc, Madame, qu'a-t-elle fait? Ah, Elliot, ma fille est enceinte.

La Ménagere sans dire le moindre mot, faisant semblant de tomber à terre, se renversa tenant ses membres aussi roides & aussi tendus qu'elle pouvoit. Madame la croyant morte, appelle un domestique, pour courir à la hâte chez le Médecin. La Ménagere appréhendant qu'il ne découvrit sa fourberie, ouvrit les yeux & reprit ses sens. Madame R. . . lui demanda alors avec bonté comment elle se trouvoit. El-

liot répondit qu'à l'exception d'une oppression de poitrine qui l'empêchoit de respirer, elle se sentoît mieux, que cela se passeroit, que ce n'étoit qu'un accident passager occasionné par l'impression que faisoit sur elle la triste nouvelle quelle venoit de lui annoncer. On se passera donc du Médecin, ajouta Madame R. . . . On dépêcha un domestique pour le contremander.

La Ménagere faisant mine de rêver quelque tems, dit à Madame qu'elle la prioit très-instamment de lui dire de quelle source elle avoit tiré ce secret; si Louise l'avoit avoué. Madame répondit que sa fille avoit fait au contraire mille protestations qu'il n'en étoit rien; mais que le Docteur L. . . infallible dans ses prognostiques, le lui avoit assuré.

Elliot commença à rire à pleine gorge. O chere Dame! n'est ce que cela qui vous allarme? croyez moi, ces Messieurs à longues perruques ne sont ni Prophetes ni Sorciers. Ya-t-il gens au monde qui se trompent plus souvent qu'eux? Pour moi je croirois plutôt l'Alcoran qu'un Médecin; si ce n'est que cela, Madame, foyez tranquille: j'ose presque vous assurer qu'il n'en

n'en est rien. Est-il possible que la chose fut arrivée à mon insçu? Et je ne pense pas que vous me croyiez assez infame, l'ame assez basse pour avoir favorisé les amours déreglés de Mlle. votre fille. Non, Madame: soyez sûre que je l'ai veillée comme un Argus. On fait, il est vrai, continua-t-elle en poussant un profond soupir, que dans le siècle où nous sommes, les filles cherchent assez d'elles-mêmes les occasions malheureuses de se perdre & de tromper la vigilance de leurs surveillantes. Mais, Madame, supposé qu'elle eût eu ces mauvais desseins, dont j'espère que Dieu & mes bonnes leçons l'auront préservée, comment pouvoit-elle les exécuter? Les portes sont bien barricadées: par où seroit-on entré? Sa chambre tient à la mienne; une souris ne peut remuer sans que je l'entende; toutes les nuits je vais chez elle, pour voir si elle n'a besoin de rien. Quand la défiance m'y ameneroit, je ne pourrois la veiller de plus près. Soyez donc tranquille, Madame, je vous en conjure. Comptez plus sur la sagesse de votre fille, & sur mes bons soins que sur les propos indiscrets d'un Médecin ignorant.

Elliot eut beau dire. Son éloquence & ses ruses furent en pure perte. Madame R. . . ne prit point le change. Elle parut satisfaite, pour mettre fin à des discours auxquels elle n'avoit pas de foi. Les prognostiques du Docteur & la bouteille trouvée sous le lit donnoient trop de matière à ses justes soupçons, pour qu'elle se contentât des tartuferies de la vieille. Elle fit cependant mine d'être un peu rassurée, lui disant que si elle connoissoit le cœur d'une mere, elle ne se formaliseroit point des recherches qu'elle faisoit; qu'au reste l'idée avantageuse qu'elle avoit de ses soins la tranquillisoit, qu'elle la prioit de les continuer & de veiller sur ce qu'elle avoit de plus cher. Mais comme il lui restoit encore un peu d'inquiétude, elle l'engagea de parler à Louise & de s'informer de la vérité. L'attachement qu'elle a pour vous, ma chere, la fera parler. Elle use peut-être de réserve avec moi, peut-être la crainte l'empêche de m'avouer ce qu'il en est. Faites vos efforts pour lui tirer son secret, & ne manquez pas de me faire part aussi tôt de ce que vous aurez découvert à ce sujet. La Ménagere se chargea de la commission, promit que s'il y avoit  
du



du mystère, elle ne tarderoit point à le pénétrer par l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de Louise & par l'affection qu'elle lui portoit.

Après cette conversation Madame R. . . se trouva plus agitée & plus inquiète: ce fut dans ce moment de trouble que Monsieur R. . . son mari, son fils unique & sa fille cadette arriverent, ils furent surpris de ne voir personne à leur rencontre comme à l'ordinaire. Ils volèrent à la chambre de Madame; ils y étoient depuis un moment, Madame R. . . rêveuse & absorbée dans ses pensées ne les voyoit point; après les embrassemens de part & d'autre, Monsieur R. . . lui dit en riant: Par Dieu, Madame, vous rêviez sans-doute à nos anciennes amours, ou à vos nouveaux galans? On plaisanta quelque tems sur ce chapitre. Quoique Madame R. . . eut le cœur navré de chagrin elle ne laissa point de répondre à la plaisanterie de son mari, disant qu'après vingt ans de constance dans le mariage, elle pouvoit bien songer à faire quelque conquête, qu'il étoit seulement honteux qu'elle s'en avisât si tard; que si les femmes du bon ton pouvoient la soupçonner d'avoir poussé si loin  
la

la fidélité conjugale, elle en auroit honte & craindroit d'être réputée pour une sottise, une folle, ou une dupe. En vérité, Monsieur, vous qui venez me troubler dans mes rêveries, je compte bien que vous avez pris les devans, & je vous pardonne, pourvu que je n'en sache rien. Vingt ans de constance! Vingt jours sont bien assez pour des époux du bel air. Combien ne vont pas encore jusqu'au vingtième! Eh bien, reprit Monsieur R. . . puisque nous en parlons, je vais vous faire une question. Au reste c'est en plaisantant: car je me tiens bien sûr de votre vertu. Ma chère femme, si séduite par la mode vous aviez jamais eu l'envie de travailler à la fabrique des cornes, me l'eussiez-vous avoué? Non ma foi, dit-elle, mon petit mari? . . . Dans ce cas, je ne suis point trop assuré de n'être pas de la grande confrère. Que j'en sois ou non, cette isle brillante est trop pleine de ces honnêtes-gens hautement coëffés, pour m'en faire une peine. D'ailleurs, comme dit Sganarelle, on n'en a pas la jambe plus mal faite. Mais à propos, s'écria-t-il, où est la chère Louise: je ne l'ai point encore vue, que fait-elle? Pourquoi ne vous tient-elle pas compagnie.

Mada-

Madaime R. . . parut un peu confuse & embarrassée à cette demande. Ah! mon cher, j'ai oublié de vous dire qu'elle ne s'est pas trop bien portée depuis votre départ. Je ne fais ce qu'elle a, mais il est sûr qu'elle n'est pas comme il faut. Bon, bon, dit Monsieur R. . . cela se passera, je vais lui donner un mari, une fille de dix-huit ans, ma chere, est plus mûre aujourd'hui, qu'une fille de trente ne l'étoit de notre temps. Une fille de dix-huit ans ne se porte jamais bien qu'elle ne soit mariée; je suis peut-être sur le point de la fiancer avec l'aîné de mon ami Monsieur S——d, c'est un fort joli garçon, bien élevé, d'un caractère propre à rendre une femme heureuse, & ce qui ne gâte rien, d'une fortune considérable: enfin nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire.

Les enfans étoient allés à la chambre de Louise & l'avoient prévenue de l'arrivée de son pere: elle s'habille au plus vite pour aller lui rendre ses devoirs. Dès qu'elle le voit, elle court à lui avec le plus grand empressement, lui prend la main, & la baise du meilleur de son cœur qui ne jouoit pas un petit rôle dans cette scene

ne

ne: car il battoit comme s'il eût voulu sortir de force de sa prison. Monsieur R. . . la reçut avec sa tendresse ordinaire & la regardant avec des yeux tendres, il lui dit: Comment, tu es bien pâle, mon enfant? Madame m'a conté que tu ne te portois pas bien? Qu'as-tu donc? ma foi, je ne la trouve pas maigre, au contraire il me semble qu'elle a plus d'embonpoint. Madame étoit faisie de ces derniers mots & rougissoit de tems en tems. Enfin tout alloit à merveille: chacun étoit content ou feignoit de l'être. Quand l'heure du coucher vint, les enfans se retirèrent, & un peu après Monsieur & Madame R. . . se mirent au lit. Dès qu'ils y furent, car c'est au lit que se font les confidences, Madame se jetant au cou de son mari, commença par le prier de ne se point chagriner ni s'emporter de ce qu'elle alloit lui dire. Elle lui confia ensuite les soupçons qu'elle avoit sur l'état de Louise. Ce tendre pere étourdi de cette nouvelle comme un homme qui tombe des nues, fut quelque tems sans parler; mais revenant peu-à-peu, la tristesse & l'étonnement firent place à la colere; il s'arracha des bras de son épouse, se leva, prit de chaque main

main un pistolet, & alloit dans sa rage enfoncer la porte de la chambre de Louise & lui brûler la cervelle, lorsque Madame sortant du lit, court à la porte & la ferme à la clé. Il ouvre une fenêtre, elle le prend dans ses bras, & le ramene avec peine sur un fauteuil, où les yeux baignés de larmes elle lui dit: Cher époux, je suis au desespoir de vous avoir confié mes soupçons. Mais devois-je penser qu'un homme de votre bon sens, s'emporteroit comme vous le faites? Dans quel état je vous vois? Si vous pouviez vous voir aussi bien, vous seriez surpris? Qu'est devenu cette douceur & cette bonté qui vous étoient propres, vous n'avez plus que la fureur du Lion. Rien n'est plus consolant, il est vrai, que d'avoir des enfans qui répondent aux desirs de leurs parens; mais hélas! je ne suis pas encore certaine du malheur de Louise, je l'ai interrogée, j'ai questionné Elliot: elles nient tout; & je n'ai pour balancer leurs protestations, que la parole du Médecin. Suspendez donc les effets de votre colere. Vous pouvez également faire demain ce que vous voulez faire ce soir. Possédez-vous: travaillons de concert à approfondir cette

affai-

affaire. Monsieur R... pour toute réponse, ne fit que jurer, tempêter & maltraiter Madame; mais voyant qu'il lui étoit impossible de sortir, il se recoucha; passa la plus cruelle nuit du monde & agité de mille pensées affreuses il attendoit avec impatience le retour du jour. Madame ne reposa pas mieux: outre tous les chagrins de son mari, elle avoit encore la crainte qu'il ne s'échappât & ne montât à la chambre de sa fille.

Monsieur R... se leva de bon matin. Son esprit étoit un peu tranquillisé, il n'étoit plus si furieux que la veille. Après avoir promené, comme à son ordinaire, il résolut, avant de se livrer à toute son indignation, de prendre les voyes de la douceur pour s'assurer de la vérité du fait. Il fit descendre Louise; l'ayant moralisée longtems, il lui dit ce qu'il venoit d'apprendre, la priant de ne lui point cacher son état, que si elle étoit malheureusement dans ce cas, il vouloit y pourvoir, & conserver son honneur & celui de la famille, qu'on agiroit très-secrètement sans que personne se défiât de rien; qu'il la meneroit à la campagne où tout se passeroit sans éclat. Voyant qu'il ne gagnoit rien sur  
l'esprit

l'esprit de sa fille toujours obstinée à nier, il parla sur un autre ton. Louise en étoit extrêmement émue, mais elle étoit résolue de tout souffrir plutôt que de s'avouer coupable: elle se jeta aux pieds de son pere & lui parla à peu près dans les mêmes termes qu'elle avoit fait à Madame R. . . . Il sentit qu'il ne pouvoit rien arracher d'elle: il lui ordonna de se lever en disant: Je souhaite que vous soyez innocente; je l'espère, quoique j'en doute fort. Mais comptez que plus vous me trahissez en niant votre crime, plus le supplice qui vous attend sera dur si vous êtes coupable, allez, sortez de ma présence, n'y reparaissez pas que je ne vous fasse appeller. Louise en montant dans sa chambre pensa presque revenir sur ses pas & tout déclarer à son pere. Ses douceurs & ses promesses l'avoient attendrie. Elle savoit que ce bon pere lui avoit témoigné en tout tems une tendresse particulière, elle l'aimoit plus que sa mere. Elle savoit que malgré ses vivacités, ses emportemens, son cœur étoit tendre & compatissant aux siens. Pourquoi Louise ne suivit-elle pas ce dessein? Qu'elle se seroit épargné de malheurs! Mais voyant des-

prendre la Ménagère elle alla à elle, lui raconta ce qui s'étoit passé, & le dessein qu'elle avoit de confier le secret au sein paternel. L'autre s'écria: Mon Dieu! As-tu perdu l'esprit? O! qu'on siffle doux quand on veut attrapper les oiseaux! Toutes ces feintes douceurs sont des pièges tendus à ta simplicité. Dès qu'on t'aura arraché l'aveu qu'on te demande, ces promesses se changeront en fureur: on te maltraitera, tu seras enfermée: n'en doutes point. Adieu donc l'espérance de revoir celui que tu adores, qui t'aime & qui doit faire ton bonheur. Ne craignez rien, ma chere Louise; je vous ai aidée jusqu'ici: je ne vous abandonnerai qu'après avoir trouvé les moyens de vous tirer d'embarras. Louise se laissoit persuader: il étoit aisé de la résoudre à tout, en lui faisant craindre de perdre son amant.

Monsieur qui se promenoit dans la salle tout pensif, se résolut de parler à la Ménagère: il alloit l'appeller lorsqu'en ouvrant la porte il la vit au bas de l'escalier: il la prit un peu rudement par le bras, & la fit entrer. Eh bien, lui dit il, Madame la confidente, je suis aise de vous trouver si à propos. Je dois vous remercier des  
pei-



peines que vous êtes données pour la perte de ma pauvre Louise. Va, va: ne crois pas que tu m'en imposeras par tes fausses larmes: je connois trop le monde pour être ta dupe. Il seroit trop tard de nier la vérité: la malheureuse vient dans l'instant de m'avouer tout & m'a fait un récit du charmant rôle que tu as joué. Ma foi! rien de plus vrai que le proverbe: Jeune P——n vieille macquerelle. La Ménagère sachant par Louise même qu'elle n'avoit rien déclaré, reconnut la feinte, paya d'impudence, & d'un ton fâché, même insolent, elle lui dit: Monsieur, je suis surprise de votre manière de me traiter. Vous devez savoir que je suis Chrétienne & non pas votre Nègre: c'est le ton dont vous vous êtes servi en Amérique: il n'est point permis dans ce pays. Je vous ai servi, que dis-je! j'ai été votre esclave pendant vingt-ans, je m'en trouve bien récompensée. N'importe, Monsieur, croyez-moi coupable, défaites vous d'une créature qui vous est odieuse & qui vous a fait tant de tort. Monsieur R... prit le change, commença à douter & à s'adoucir. Elliot sentant que tôt ou tard la fusée se débrouilleroit, souhaitoit qu'on la renvoyât: elle ajouta avec

effronterie que pour se débarrasser d'elle, il n'avoit qu'à lui donner son congé. Il s'impacienta de tant d'impudence, lui ordonna de se retirer, ajoutant qu'il la renverroit dès que son temps seroit expiré. Mais Dieu qui veille sur le bien-être des vertueux n'est pas moins attentif à ce qui regarde la perte des méchans.

Le lendemain étoit un jour de prieres. La Ménagere jouoit la dévote & ne manquoit guere un sermon. La Religion sert de manteau au vice. Empressée d'aller à l'Eglise l'après midi & se hâtant pour y arriver, elle avoit laissé la clé du grenier sur une table dans sa chambre. Le jeune R. . . & sa petite sœur, ne la sachant pas sortie, monterent chez elle. Ne la voyant point, ils fouillerent par-tout, selon la coutume des enfans, trouverent la clé du grenier, se rappellerent qu'il y avoit des pommes, & transportés d'aïse ils monterent vite au grenier pour en prendre. En jouant, la petite fille tomba; elle fit un grand cri. Madame effrayée suivit les cris de l'enfant qui pleuroit. Elle les trouva tous deux au grenier. Le blessure n'étoit pas dangereuse. Un autre spectacle la frappa. En regardant indifféremment au  
tour

tour d'elle, elle apperçut une échelle, des cordes attachées au toit; elle eut la curiosité d'y monter. Elle toucha avec la tête une tuile du toit qui se défit: levant les autres, elle vit une grande ouverture qui aboutissoit à la fenêtré du fermier. Dès ce moment ses soupçons se changerent en certitude. Elle remit les tuiles, défendit sévèrement aux enfans de dire qu'ils étoient montés au grénier, leur demanda où ils avoient pris la clé, la remit où ils l'avoient trouvée, & vint rejoindre Monsieur R... sans lui faire part de ses découvertes, déterminée à poursuivre la connoissance de cette intrigue, à son insçu, craignant son violent emportement.

Le lendemain de grand matin, néanmoins sans trop d'affectation, Madame alla chez Wood. Celui ci étonné & confus de cette visite matinale, la reçut de son mieux, & lui fit tous les complimens qu'il avoit jamais sus. Madame R... y répondit avec sa douceur accoutumée, s'informa de toute sa famille, & lui demanda ensuite qui couchoit dans la chambre dont la fenêtré joignoit le toit de son grénier. Wood répondit que c'étoit sa servante Kitty.

Elle lui dit de la faire appeller, & de la laisser seule avec elle.

On dit à Kitty que Madame R. . . la demandoit. Kitty vint; son air la décéla d'abord. Madame sûre de l'avoir-pénétrée au premier coup d'œil, la prit avec bonté par la main, en lui disant: Ma foi, tu deviens bien jolie, si tu n'avois point donné dans le travers, je t'aurois prise à mon service; mais si! une fille de ton âge se laisser ainsi tromper! Kitty étonnée de ce début, lui dit en baissant les yeux: Comment moi, Madame, donner dans le travers, me laisser tromper! Et par qui, s'il vous plait? Mon enfant, ne plaide point ton innocence; tout est découvert, ma misérable fille & la Ménagere ont tout avoué. Monsieur R. . . & moi, nous sommes trop instruits de la part que tu as eue dans cette affaire. Tu en feras récompensée comme il faut; il y a des gens à quatre pas d'ici qui t'attendent pour te conduire, où les méchantes créatures comme toi, méritent d'être toute leur vie.

La pauvre fille se crut perdue: elle se mit à pleurer, à s'arracher les cheveux, & se prosternant à ses pieds elle ne vouloit

loit point se lever, ni lâcher sa robe qu'elle tenoit de toutes ses forces, avant qu'elle eût obtenu sa grace. Madame la lui promit à condition qu'elle répondroit exactement à toutes les questions qu'elle alloit lui faire. Kitty fut sincere, elle dit tout ce qu'elle savoit, & protesta en pleurant, que si elle l'avoit offensée, c'étoit par ignorance, & sans aucune envie de lui nuire, qu'elle avoit été entraînée par les instances de la Ménagere.

Madame parut satisfaite. Mais que sa curiosité lui coûta cher! Quelle douleur pour une mere tendre & vertueuse d'apprendre ce mystere d'iniquité! De voir tous ses soins récompensés par l'opprobre éternel de sa famille!

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle que Madame R. . . sentit toute l'amertume de sa douleur. Elle ne faisoit que gémir: ses yeux en larmes se tournoient malgré elle vers les fenêtrés de la coupable Louise. Fille infortunée, s'écrioit-elle! Mere plus malheureuse! O ciel! Est il possible que tu m'ayes fait donner le jour à une créature capable d'une telle infamie! Qu'ai-je fait pour mériter ta colere! Va, fille dénaturée, je t'arrache de mon cœur, je

t'abandonne à ton malheureux sort. Suis le torrent de ton infame passion, tu n'as plus de mere. . . Le moment d'après la pitié calmoit son trouble. C'est ma fille, c'est mon sang, se disoit-elle, elle a fait une faute; mais on est foible à son âge. C'est son indigne confidente qui lui a facilité les moyens du crime. Abandonnerai-je mon enfant? Quel affreux avenir l'attend, si je la livre à elle-même! O Dieu! pardonne à l'excès de ma douleur, pardonne mes imprécations indiscrettes. Daigne lui inspirer un sincere repentir, & à moi les moyens de cacher & de réparer sa faute.

Ainsi la pitié maternelle l'emportant sur toute autre considération, Madame R. . . prit le parti de la douceur, de dérober sa fille à la colere d'un pere du meilleur naturel du monde, que sa droiture même rendroit inflexible envers un enfant coupable à ce point. Elle monte à la chambre de son mari, le trouve encore au lit, & lui en fait la guerre, d'un air enjoué. Il se leve, déjeune & monte à cheval pour faire une promenade.

Madame, pour mettre à profit ce moment d'absence, fait appeller sa fille & la

Ména.

Ménagère. Louise parut d'un air assez consterné. Elliot, ignorant que la servante du fermier avoit tout découvert, voulut brusquer sa Maîtresse, comme elle avoit manqué à son Maître. Elle lui dit avec la même effronterie: Madame, je me lasse des examens criminels que l'on me fait subir chaque jour. C'est pour la dernière fois que je réponds. Monsieur m'a donné mon congé quand mon terme sera expiré; vous me feriez plus de plaisir de me laisser partir dès ce moment, car avec le tems je crains qu'on ne dise aussi que je suis enceinte, puisqu'on ose le dire d'une fille vertueuse qui, je jure, ne connoit point encore la différence des sexes. Madame R. . . outrée de cette impudence extrême, lui dit d'un ton ferme: Coquine, crois tu m'en imposer jusqu'au bout? Rien n'est plus hardi qu'un coupable convaincu de son crime. Je fais le tien: tu en seras punie, comme tu le mérites: tu auras ton congé, mais ce ne sera que pour être conduite où le Juge de paix t'enverra. Ces paroles dites d'un ton fort & assuré ébranlerent Elliot qui cacha mal sa frayeur par ces mots: Tout ce que vous me dites, Madame, est une énigme où je

n'entends rien. Ce dont je suis certaine, c'est que je n'ai rien fait pour mériter vos menaces & encore moins pour craindre Mr. le Juge de paix. Eh bien, répliqua Madame d'un air froid & sec, puisque c'est une énigme je vais te faire venir un interprète qui n'est pas loin d'ici. Tu n'as qu'à aller au grenier, monter l'échelle, ôter les pierres du toit, te présenter à la fenêtre de Kitty, & l'appeler. . . Eh bien. . . après, Madame, . . . Rien du tout, mais Kitty t'expliquera l'énigme comme elle me l'a expliquée ce matin. Je ne me suis pas levée de bonne heure pour rien. Louise & la Ménagère furent pétrifiées. La première voyant qu'il étoit inutile de dissimuler davantage, que sa mère étoit informée de tout, se prosterna à ses pieds, se frappant la poitrine, & levant les bras au Ciel, elle s'écria: Oh la plus tendre des mères! Je suis coupable, j'ai mérité votre colère pour m'être engagée sans votre consentement, sans celui de mon père; devois-je douter d'un cœur aussi bon que le vôtre? Mon imprudence, ma jeunesse & le bon choix que j'ai fait m'excuseront peut-être; ma grossesse qui paroît si odieuse à vos yeux, ne le seroit



feroit plus, si mon mari vous étoit connu. Votre mari! reprit Madame R. . . en tournant les yeux vers sa fille. Oui Madame, répondit Louise. La Ménagere, qui pendant toute cette scene étoit restée immobile reprit avec vivacité: Oui, Madame, son mari tout aussi réellement que Monsieur R. . . est le vôtre. Elle est mariée & même par un Ministre des plus dévots que vous connoissez très-bien. Si vous ne voulez pas nous croire, vous n'avez qu'à appeller Kitty l'interprète: elle vous expliquera aussi ce point, ayant été témoin du mariage comme moi. Mariée, repliqua encore Madame, à qui? Ah! ma chere Dame, continua Elliot ne croyez point que j'eusse été assez bête que de laisser tromper Louise; non, non, nous prîmes trop bien nos mesures. Elle se mit ensuite à conter tout ce qui s'étoit passé, celui qui avoit fait la cérémonie; elle fit un grand narré de la beauté, des richesses & de la noblesse de Monsieur C. . . & termina son discours par mettre en ligne de compte les obligations qu'elle croyoit qu'on lui devoit, ajoutant d'un air plaisant qu'elle étoit charmée des récompenses qu'elle avoit reçues pour avoir fait à

Louise

Louise un parti auquel elle n'auroit jamais pu s'attendre; que tout le tort qu'elle avoit dans cette affaire c'étoit de l'avoir conduite à l'insçu de Madame, qu'elle lui en faisoit mille excuses. Louise unit les siennes à celles de sa Bonne, & témoigna les regrets les plus sensibles d'avoir manqué à son devoir. Madame R. . . ravie que l'affaire ne fût point désespérée, fit une réprimande à Louise, disant qu'elle espéroit que ce parti étoit avantageux, & qu'elle se mettroit par là dans une situation des plus heureuses, mais qu'il n'étoit point permis d'entreprendre une affaire si sérieuse & de tant de conséquence sans consulter ses parens. Elle étoit encore sur ce chapitre, quand Monsieur R. . . entra. Elle fit signe à Louise & à la Ménagere de se retirer.

Après qu'elles furent sorties, Madame s'adressant à son époux lui dit : Mon Dieu ! que les hommes sont aveugles ! Qu'ils savent peu apprécier les événemens ! Souvent ils prennent pour des malheurs, ce qui est le plus grand bien pour eux. Nous en avons un exemple aujourd'hui, dans ce qui vient de nous arriver. Vous savez les craintes, les peines, les troubles,

bles, les chagrins que nous avons essuyés par rapport à notre Louise. Eh bien! me direz vous, dit-il en l'interrompant, que la chose est fausse? Non, je dirai mieux; elle est mariée à un Gentilhomme de la première famille, de beaucoup de mérite. Ah! s'écria-t-il, a-t-il de l'argent? J'en doute, car Messieurs les aventuriers n'en sont pas chargés. S'il est tel qu'on vous l'a dépeint, qu'avoit-il besoin d'entrer par la fenêtre? Pour moi, ma chere, je crois plutôt que c'est un de ces chasseurs de fortune plus amoureux de mes coffres que de ma fille. Quoi qu'il en soit, il est toujours bon qu'elle soit mariée, j'en suis ravi: cela me tenoit au cœur. Mais à propos qui les a mariés? C'est notre Ministre, Monsieur Godly; & sûrement il ne l'aura pas fait sans s'informer si le parti étoit convenable. Vous savez que Mr. Godly est un homme pieux, un honnête-homme qui nous a trop d'obligations pour faire quelque chose qui puisse nous être desagréable. Ah! parbleu, ma femme, je n'en crois rien, ces Messieurs de robe noire sont pour moi des oiseaux de mauvais argure. Fi donc, Monsieur, n'avez-vous point de honte de vous défier des

En-

Envoyés du bon Dieu? C'est, ma chere, que je n'ai point encore vu leurs lettres de créance.

Louise arriva sur ces entrefaites. Monsieur R. . . la félicita d'un air assez froid sur son prétendu mariage, accompli sans son consentement, dans un grenier, sous les yeux de deux servantes, au seul clair de la Lune; ajoutant que, n'y ayant point de part, il ne feroit point responsable des suites funestes qui ne manquent guere d'accompagner les œuvres de ténèbres. C'est un parti, ma fille, que vous avez choisi à mon insçu; s'il n'est pas tel que je vous l'aurois souhaité, tant pis pour vous: parbleu! je ne m'en soucie pas, *imputet sibi*, tu en porteras tout le fardeau. Louise étoit un peu émue de ce discours: elle fit mille excuses à son pere, d'avoir ainsi agi sans son consentement. Il parut appaisé.

Mr. & Madame R. inviterent Mr. Godly à dîner pour le lendemain, & l'engagerent à leur faire cet honneur pour consommer le mariage de leur fille. Le Ministre prenant la chose à la lettre demanda au domestique s'il avoit ordre de prier Messieurs les anciens & le marguilliers. Non, répondit-

dit-il. Eh bien, ne dis pas que je t'ai fait cette question: je me charge de les amener. Dis à Mr. & à Madame R. . . que je me rendrai à leur invitation.

En effet le Ministre vint avec sa Bande Ecclésiastique toujours avide des bons repas. Madame R. . . les appercevant, fut au devant d'eux, prit Mr. Godly par la main & le conduisit dans la salle où étoit Louise. Le Ministre s'avança vers elle avec un air apostolique, la félicita sur l'état qu'elle alloit prendre en l'assurant qu'il feroit des vœux au Très-Haut, pour faire tomber sur elle *la rosée celeste*; que si le Ciel écoutoit la foible voix de son serviteur inutile, elle seroit, comme Marie, *pleine de grace*. Louise le remercia de sa politesse & des marques d'affection dont il vouloit bien l'honorer, & le pria avec beaucoup de modestie, de les lui continuer: ce que le Ministre promit. Alors il commença à lui faire un petit discours sur les devoirs d'une femme envers son mari, qu'il savoit les bons principes qu'elle avoit succés dès le berceau, que la vertu & la religion auxquelles elle avoit toujours été attachée, lui faisoient croire que Satan n'auroit pu pénétrer dans les *cavités obscures*

*obscures* de son esprit & de son cœur, qu'il n'auroit pu y exciter des mouvemens criminels, *attentives* à la loi, qu'elle n'étoit point de ces *filles de Babylone*, qui boivent dans la coupe de la Prostituée, qu'elle prenoit le parti du mariage pour faire des serviteurs à Dieu & engendrer des enfans à son Evangile, qu'il espéroit que le Ciel la rendroit féconde comme Lia. Il alloit continuer quand Monsieur R. . . entra avec son voisin Mr. Drinckwell (\*). Il salua la compagnie & leur dit: Soyez les bien-venus, Messieurs, parbleu! je suis aise de vous voir tous & vous sur-tout Ministre Godly. Comment va-t-il, mon ami, il y a longtems que je ne vous ai vu. Combien y a-t-il? Le Ministre lui demanda, si c'étoit chez lui ou à l'Eglise. Ah! ma foi, l'un & l'autre. Il y a quatre mois que j'ai eu l'honneur de souper chez vous. Mais pour vous avoir vu à l'Eglise. . . . Voyons: comptons. . . . Oui. . . il y a de ça. . . c'étoit après la bataille de Colloden. . . justement, je fis des prieres pour remercier le Seigneur de cette victoire. . . . & c'étoit alors. . . . Oui parbleu! répondit Monsieur R. . . vous avez bonne mémoire: ah

(\* ) Mr. Bois . bien.

ah! Monsieur, dit le Ministre, des époques aussi extraordinaires, je les marque toujours dans mon journal.

On servit. Le Ministre en parut surpris, demanda à Louise si on ne faisoit pas les cérémonies de la noce avant de manger, où étoit Monsieur le futur. Elle répondit qu'il étoit en Ecosse, également étonnée de sa demande. Les questions de Mr. Godly avoient tellement frappé Louise que son cœur noyé de tristesse ne fit que soupirer pendant tous le repas; la compagnie s'en aperçut & l'attribuant à l'absence de son amant, cela fit naître plusieurs plaisanteries. Le vin parut; Monsieur le Ministre en prit des doses si fréquentes, si fortes, qu'il trouva bientôt toute la Théologie noyée: il se retira à la fourdine dans un Belveder au coin du jardin, où il se mit à ronfler. La nuit approchant, les convives se retirèrent & laisserent leur Divinité dans les bras du sommeil.

Madame ne fut point fâchée de cette aventure. Le but de l'invitation étoit d'apprendre du Ministre des nouvelles de son prétendu gendre, elle alloit de tems en tems

voir si sa Sainteté étoit éveillée, la trouvant encore endormie; elle lui laissa le tems de revenir de sa pieuse ivresse. A six heures le Révérend s'éveilla & se frotant les yeux, il disoit: Oh! je ne boirai plus de ce vin, ou plutôt de ce nectar, il est vrai qu'il est délicieux; mais, Seigneur, quels terribles rêves, quelle émotion j'ai sentie! Je ne m'étonne pas que les François soient si pétulans, s'ils boivent des vins si exquis. Ma foi si j'en prenois deux fois la semaine, j'engraisserois de ma Théologie toutes les femmes & les filles de ma Communauté. Après ce soliloque il se leva pour aller rejoindre la compagnie; il fut bien surpris en entrant dans la salle, de ne voir que Monsieur & Madame R... avec leur fille. Il leur fit bien des excuses & prenant son chapeau il alloit partir, lorsque Monsieur & Madame l'engagerent à coucher chez eux. Il refusa d'abord, mais Madame le pressant, & lui disant qu'elle avoit des choses de conséquence à lui communiquer, il se laissa enfin persuader. Après le soupé, Madame commença par lui dire: Vous savez, Monsieur, les égards que notre famille a toujours eus pour vous: vous n'ignorez point l'affection que nous tâchons de vous témoigner quand  
les



les occasions se présentent. Comme je suis sincère, je vous avouerai que vous y avez mal répondu ; & je ne conçois pas qu'avec l'intégrité de votre caractère, vous ayez été si peu reconnoissant. Oui parbleu ! Ministre ma femme a raison, s'écria Monsieur R. . . c'est un bel exploit, un joli tour que vous venez de nous jouer. Mais, ma chère, que vous ai-je dit ? fiez vous à un homme de robe, pour moi, je me fierois plutôt au . . .

Le Ministre surpris de ce discours interrompit Monsieur & le supplia de laisser continuer Madame ; Qu'elle m'explique un peu plus clairement de quoi il est question, & comment j'ai manqué à la reconnoissance que je vous dois. Il se peut, Monsieur, que quelqu'un, suscitè par Satan notre ennemi commun, m'ait dénigré dans votre esprit par quelque fausseté. Si cela n'est point, & que vous cherchiez à vous défaire de moi, je suis prêt de quitter votre Cure quand bon vous semblera. Tirant alors un Nouveau Testament de sa poche ; voilà, ajouta-t-il, mon appui ; avec lui je ne manquerai point de pain, je marche droit, je crains le Seigneur, je suis incapable d'une mauvaise

action: au moins j'ignore en avoir commis à votre égard. Comment, Monsieur, n'est-ce pas une action bien mauvaise, répliqua Madame, de se joindre à un enfant & à des servantes pour tromper un pere & une mere? Si la crainte de scandaliser le peuple ne me retenoit, je vous ferois sentir ce que c'est que de faire des mariages clandestins. Oui, Monsieur le Ministre, dit le mari, prenez garde que ce mariage soit convenable, & que ma fille ait fait un bon parti; ou je vous ferai sentir les peines portées par les loix contre ceux qui ont l'audace de faire de ces sortes d'alliances; vous savez sans doute qu'il y a un Acte du Parlement qui défend les mariages clandestins.

Rien n'égalait la surprise du Ministre, il ne savoit que répondre. Monsieur & Madame, dit-il tout interdit, il faut qu'il y ait une destinée bien malheureuse attachée à notre métier! Se voir ainsi persécuté & calomnié contre toute justice! Notre Maître nous a donné l'exemple de la patience: je le suivrai. Je puis protester de mon innocence; mais je ne puis que cela. Je me croyois à l'abri de tout reproche.

che. J'espère qu'un jour vous reconnoîtrez ma droiture & ma probité. On vous a trompé, Madame, jamais je ne me suis uni avec un enfant & des domestiques pour faire tort à qui que ce soit. La seule chose qui m'afflige, c'est de passer pour un monstre coupable des crimes dont j'abhorre la seule pensée. A ces mots toutes les fureurs de Monsieur R... se réveillèrent: il se déchaîna contre le pauvre Ministre avec un emportement & une rage inexprimables. Comment, dit-il, faquin, scélérat, tartuffe, tu as encore l'audace de me nier un fait dont j'ai trois témoins que je te produirai? Ne vous l'avois-je pas bien dit, Madame, qu'il ne falloit point se fier à ces maraunts? ils n'ont rien de l'honnête homme, que l'extérieur.

Madame R... voyant la colere de son mari, craignit que l'affaire ne devint serieuse, prit un air plus serein, & après avoir un peu calmé l'orage, elle se tourna vers Monsieur Godly & lui dit: Sans disputer inutilement, je vais produire les témoins qui vous condamneront, Monsieur. Elle fit appeler la Ménagere & Kitty qui racontèrent l'affaire comme elle s'étoit passée. Le

pauvre Ministre rêva quelque teins, puis se tournant vers Louise, il lui demanda si tout ce que ces gens venoient de dire étoit vrai. Je suis étonnée, répondit Louise, de votre demande; vous devez vous rappeler que je vous donnai cinq guinées. Monsieur Godly répliqua d'un air sérieux & le sourcil hérissé: Comment, Mademoiselle, vous osez dire que vous m'avez vu au grenier, que je vous ai donné la bénédiction nuptiale? La Ménagere, Kitty & Louise se mirent à rire & lui dirent: Certes, Monsieur, vous ne savez que trop qu'on ne pouvoit vous y voir, puisqu'il n'y avoit point de lumière; mais je suis aussi sûre que vous avez été au grenier, que je le suis de mon existence. Ah! parbleu, s'écria Monsieur R... voilà un tour bien ecclésiastique & bien frippon; si je peux, je vous ferai pendre. Le Ministre étourdi de l'aventure, né fit point attention à ce que Monsieur venoit de lui dire; il pria Madame de lui permettre de parler à Louise en particulier.

Monsieur Godly seul avec elle commença par l'assurer qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de tout ce qu'il avoit appris d'elle: il protesta n'avoir jamais mis le  
ped

ped au grenier. Louise intriguée l'assura de son côté qu'elle n'auroit point avancé un tel fait, si son mari ne lui avoit promis qu'il l'ameneroit avec lui pour les marier, qu'elle avoit cru que c'étoit lui qui avoit fait la cérémonie.

Alors Monsieur Godly craignit ce qui n'étoit que trop vrai. Il la questionna sur le nom & la demeure de son prétendu mari, le temps de leur connoissance & de leur mariage. Louise satisfit naïvement à tout & montra même la dernière lettre de Monsieur C. . . Dès qu'il fut son nom & qu'il demeurait aux environs de Covent-garden, il ne douta plus que Louise ne fut tombée entre les mains de quelque scélérat. Il lui fit une courte leçon, lui fit considérer jusqu'où la passion l'avoit égarée, lui dit de se consoler, & lui promit d'aller lui-même trouver l'infame qui avoit abusé de sa simplicité. Eh comment le trouver, reprit-elle? Il est en Ecoffe. Autre ruse de l'imposteur, dit le Ministre! Il vous en impose grossièrement. Je saurai bien le trouver. Soyez tranquille jusqu'à mon retour. Je vais partir pour Londres, & je vous en donnerai des nouvelles.

Ils rentrèrent dans la chambre ; Madame demanda d'un air gracieux au Ministre si son colloque avec sa fille l'avoit déterminé à leur avouer la vérité. Monsieur Godly levant les yeux au ciel, lui dit : Plût à Dieu, Madame, que je les eusse mariés ! Mademoiselle m'a raconté l'affaire, j'en suis parfaitement instruit ; mais je crains, hélas ! que ce prétendu mari ne soit un fourbe, un homme sans honneur, un de ces scélérats qui n'ont d'autre métier que de corrompre l'innocence. Dieu veuille que je me trompe ! Dans peu de jours, Madame, vous en serez éclaircie : je n'ai que cette voye pour me justifier à vos yeux, du crime indigne dont vous m'avez cru coupable.

Monsieur & Madame R. . . furent frappés de ce discours. La fermeté du Ministre, son caractère d'honnête-homme leur firent juger qu'il étoit innocent. Ils lui firent des excuses ; ils le prièrent de s'informer exactement de cette misérable affaire.

Monsieur Godly partit le lendemain pour Londres, il alla loger dans une auberge près de Covent-garden, où ayant rafraîchi un moment, il se rendit chez Monsieur

sieur

ſieur C——. L'ayant demandé, l'hôte de la-maiſon le fit paſſer dans une chambre où étoit ſa femme, à qui il dit d'un air riant : Tiens, ma chere, voilà encore un Miniſtre qui vient demander Monsieur C. . . Madame fit beaucoup de politeſſe au Miniſtre qui répondit à ſes honnêtetés ; & lui marquant être ſurpris de l'accueil du mari, il lui dit qu'il n'ignoroit pas que les gens d'E-gliſe étoient toujours mal venus dans ces quartiers, qu'il ne voyoit pourtant rien de ridicule dans le caractère d'un Miniſtre, qui fût propre à exciter la riſée. L'hôteſſe lui fit les excuſes de ſon mari, & tâcha de l'adoucir.

Monsieur Godly parla de l'objet de ſon voyage. Madame lui dit que depuis le départ de Monsieur C. . . elle avoit eu la viſite de quinze Miniſtres & de vingt cinq filles enceintes. C'eſt ſans doute ce qui a fait rire mon mari, il a cru d'abord que vous veniez lui parler de prétendus mariages, de promeſſes faites à de pauvres innocentes abuſées par cet homme débauché. Je ſuis charmée d'être quitte de lui. S'il eut demeuré plus longtems chez moi, il m'auroit attiré les malédictions du Seigneur par

ses débauches abominables. Monsieur Godly charmé de trouver de la piété dans une personne de ces quartiers-là, lui prit la main, la ferra avec extase, en s'écriant: Seigneur, la lumière de ton Evangile est répandue dans cette terre infernale, il est vrai que la vérité pénètre par tout. Mais, chere Dame, si vous avez des égards pour votre ame, pour celles de votre famille, comme je n'en doute point, sortez bientôt de ces régions de péché & d'impiété qui tôt ou tard subiront le sort de Sodome & de Gomorrhe. Le Ministre s'informa ensuite qui étoit ce Monsieur C. . . Il apprit que c'étoit un jeune-homme de condition, de plaisir, de débauche & de prodigalité. L'hôtesse lui conta plusieurs de ses aventures infames & très-ressemblantes à celle de la malheureuse Louise. Il est à présent marié, ajouta-t-elle en finissant, il a épousé une femme d'esprit & d'une grande vertu qui peut-être le rendra plus sage. Le Ministre profita de cette ouverture, lui demanda le nom de son épouse & leur demeure. Madame C. . . se nommoit autrefois Mlle. E. . . Elle est cousine de Madame L. Ils demeurent avec la tante de Monsieur C. à Richemont au Comté de Surry.

Dès



Dès le lendemain, Monsieur Godly partit pour Richeмонт, & le fit annoncer chez Monsieur C. . . qui n'y étoit jamais pour ces sortes de gens. Un domestique vint donc dire que son Maître n'y étoit pas. Il y est, repartit le Ministre d'un ton ferme. Fils de Satan, ose-tu mentir impudemment au serviteur de ton Dieu. Retourne, dis à ton Maître que je viens lui parler de la part de Mlle. Louise R. . . & que je ne m'en irai pas sans le voir, ou sans parler à Madame sa tante. Le Message fut rendu mot pour mot. Monsieur C. . . craignant un éclat, dit de faire entrer le Prêtre dans la salle, qu'il alloit l'y rejoindre dans l'instant.

En effet il descendit aussitôt, fit asseoir le Ministre, & lui demanda pour tout compliment, quelle espece d'homme il étoit, que son air pédant & son air lugubre lui faisoit croire qu'il avoit le bonheur de parler à quelque individu respectable du Clergé, que cette visite le surprenoit d'autant plus que depuis quatorze ans qu'il avoit quitté les Ecoles, il n'avoit eu aucune conférence avec les gens de sa robbe. La seule affaire que j'aye eue avec eux, ce fut l'un de ces jours, & ce jour ne fut point malheureux

pour

pour moi, qu'un Ministre en marmotant quelques paroles, le Diable fait quoi, il m'a rendu possesseur de cent mille livres sterlings & d'une assez jolie fille. Le Ministre lui répondit qu'il étoit charmé qu'il s'en fût si bien trouvé, & tâcha de lui persuader d'avoir plus de commerce avec ces sortes de gens; que cela seroit mieux pour lui. Mais cette jolie fille, ne l'avez-vous point achetée au prix de votre ame? Ne craignez-vous point la vengeance céleste? Depuis quand la poligamie est-elle permise aux Chrétiens?

Monsieur C... faisant mine d'ignorer ce que Monsieur Godly vouloit dire, le prit pour un fanatique, un enragé, un échappé de Bedlam, & après l'avoir traité en conséquence avec cet air supérieur que donnent cent mille livres sterlings, le menaçant de le faire mettre à la porte par ses gens, ou jeter par la fenêtre, il lui dit: Monsieur, laissez-là tout votre fanatisme: parlons raison: qui êtes vous? que voulez-vous dire? qui vous amene? Expliquez-vous laconiquement. Les longs discours me font peur, & je n'ai pas le tems de vous entendre, j'ai une partie faite avec quelques Dames  
de

de ma connoissance qui m'attendent. Vous sentez que les Dames méritent la préférence sur l'Eglise. Le Ministre sentant à quel monstre il avoit affaire, lui dit en deux mots: Je suis le Ministre Godly: je viens de la part de M. demoiselle Louise R. . . Vous savez le reste. Oh! serviteur au Ministre Godly. Eh! comment se porte cette petite folle? j'avois presque oublié son nom: ma foi, Ministre, elle est bien pétillante. C'est une petite fille qui en veut. Ah, ah! je crois, ma foi, que vous en savez bien long? Là dites-moi, combien d'enfans de cette sorte baptisez-vous par an dans votre village? Elle est donc enceinte? Eh bien, dites-lui de ma part qu'elle ne fasse point baptiser celui-ci par d'autre que vous. Je ne fais pourquoi j'ai certains égards pour votre personne, quoique je déteste votre métier. Je veux que vous profitiez de quelques guinées: tenez, en voilà cinq d'avance, baptisez l'enfant comme il faut: donnez lui son saoul d'eau. Je veux absolument, si quelque chose de parfait peut sortir de moi, qu'il soit bon Chrétien, en faire même un Ministre. Il alloit continuer sur ce ton impie, quand Monsieur

sieur Godly le regardant d'un œil méprisant & lui jettant aux pieds ses guinées, lui dit: Monsieur, je regarderois comme le moment le plus malheureux de ma vie, celui où'accepterois quelque chose d'un perfide tel que vous. Ne vous imaginez point que les petits airs libertins avec lesquels vous traitez cette pauvre malheureuse fille, vous tireront du mauvais pas que vous venez de faire. Songez que vous avez armé une famille entière qui aura assez de pouvoir en Cour pour se faire rendre justice. Comment, marié à Mademoiselle R. . . en prendre encore une autre, parce qu'elle est plus riche! Non, non, Monsieur, vous n'en ferez pas quitte à si bon marché. Moi, marié à Mademoiselle R. . . qu'appellez-vous marié? Oui, très-marié, continua Monsieur Godly. Nous savons l'aventure du grenier. Monsieur C. . . se mit à rire à pleine gorge: Oui, vous avez raison, Ministre, c'est un mariage de grenier & non de cave. Quand je pense à cette petite ruse, à la sottise de la prétendue mariée, & au caractère de l'Officiant, je ne puis m'empêcher de rire. Etes-vous curieux de voir votre Confrere *Ministral*? Je le ferai monter.

Mon-

Monsieur Godly curieux de savoir à quoi aboutiroit cette scene de plaisanterie, pria Monsieur C. . . de lui faire voir celui qui avoit officié. Je le veux bien, mais à condition que vous ne ferez point éclater cette partie de l'histoire : car, si elle se fa-voit dans le public, elle feroit tort à quantité de jeunes gens qui se font un scrupule de conscience de gâter les nœuds du mariage. Vous savez mieux que moi le commandement de Dieu qui ordonne de croître & multiplier. Ainsi, Ministre, foyez prudent, ne divulgerez point le secret. Alors le Ministre Jean entra & salua respectueusement Mr. Godly qui pressentit d'abord le malheur de Louise & l'indignité du tour qu'on lui avoit joué. Il demanda néanmoins à son Confrere prétendu où il avoit étudié, dans quelle Université, à Oxford ou à Cambridge ? Jean lui répondit qu'il avoit appris ce qu'il savoit au village de D——n, qu'il n'avoit d'autre degré doctoral que celui que son Maître lui avoit conféré, qu'il n'avoit jamais fait les fonctions de son ministère, qu'une seule fois dans un grenier pour y marier son Maître, & que depuis ce tems, il avoit pris la résolution d'abandonner la robe.

Mon-

Monſieur Godly avoit le cœur ſi pénétré de douleur, que les larmes lui couloient des yeux : il fut quelque tems dans cette ſituation, quand reprenant foiblement la parole, il s'écria d'un ton bas & tremblant ; Juſte Dieu ! combien grande eſt ta miſéricorde ! Combien eſt lente ta vengeance ! Peux-tu voir une telle ſcene de méchanceté ſans écraser les acteurs ! Il paroît que tu ne punis que ceux que tu aimes & que tu réſerves des créatures telles que celles que je vois ici, pour être les inſtrumens de tes vengeanceſ. Applaudiffez-vous, Monſieur, du tour affreux que vous venez de jouer, égayez-vous des plaiſirs paſſagers & criminels que vous avez goûtés ; mocquez-vous des maux que vous avez faits à une famille entiere ; mais ſoyez ſûr auſſi des punitions que le ciel deſtine dans ſa colere, à des crimes ſi exécrables. Je ne vous parle point des peines de l'enfer : peut-être n'y croyez-vous pas. Sachez que Dieu punit auſſi dans ce monde ; vous êtes à préſent marié, vous aurez ſelon tout apparence des enfans ; & quelques ſcélérats en les débauchant, vous feront ſentir les peines que vous cauſez à d'autres. Si vous n'en

avez

avez point, le poids de la vengeance céleste tombera seul sur votre tête, craignez quelque catastrophe funeste. La seule chose qui me reste à vous demander, c'est que vous étant servi de mon nom, vous me donniez à l'instant une attestation par laquelle vous me déclariez innocent, & qui explique la manière & par qui ce faux mariage a été fait, afin que je puisse témoigner que je suis incapable d'un crime dont la seule idée me fait fremir. Monsieur C. . . fit d'abord quelque difficulté; mais voyant que le Ministre insistoit, & le menaçoit en cas de refus de le demander en justice, il lui donna le certificat, tel qu'il le vouloit.

Monsieur Godly partit incontinent. Il arriva le soir chez le pere de Louise, où tout le monde impatient l'attendoit. Le Ministre voyant leur impatience inquiète, leur dit: Plût au ciel que j'eusse des nouvelles propres à calmer vos inquiétudes! Je n'ai que des malheurs & des crimes à vous apprendre. La pauvre Louise a été sacrifiée, Le scélérat qui l'a séduite, s'applaudit de sa noire perfidie. Il leur fit l'histoire de son entrevue avec Monsieur C. . . Louise n'en put soutenir le détail: elle perdit toute

connoissance & tout sentiment; la respiration s'éteignit peu-à-peu, les yeux se fermerent, & ses membres devinrent roides & immobiles. Madame R... tomba en défaillance, jamais scene ne fut plus Tragique, on ne s'occupoit que du soin de les faire revenir. Madame revint; mais pour Louise, on la crut morte, elle commençoit à respirer à peine; son pere dans un accès de colere courut à elle l'épée à la main, & l'auroit assurément percée, si Mr. Godly & Madame R... ne l'avoient arrêté.

Sa fille, voyant son transport & ne pouvant se supporter elle même, le conjura de lui donner la mort, qu'elle avoit méritée. Elle se tourna ensuite vers la mere & serrant tendrement ses genoux qu'elle arrosoit de ses larmes, elle s'écria: Daignez regarder d'un œil de pitié une infortunée, qui n'ose plus se dire votre fille. Non, je ne la suis plus; j'ai sacrifié à la fougue de mes passions, un titre qui faisoit autrefois mon bonheur, mes plaisirs & ma gloire. Je l'ai perdu à jamais avec la tendresse maternelle qui y étoit attachée. Il est juste, Madame, que vous m'en priviez après la faute que j'ai commise, je suis une créature trop vile pour porter



ter désormais un titre qui vous deshonore. Plût au ciel que le pouvoir paternel s'étendît encore sur la vie des enfans comme autrefois! La seule priere que je vous ferois, seroit d'immoler la mienne. Oui, Madame, je le mérite: j'ai taché le sang illustre de votre naissance, j'ai terni pour jamais la gloire d'un nom respectable. La seule grace que j'ai à vous demander, c'est de me bannir de votre mémoire, assurée que vous ne pourrez supporter qu'avec horreur, la vue d'un monstre tel que moi. Mais permettez, Madame, d'intéresser votre pitié, votre charité & un peu votre tendresse pour l'innocente créature que je porte. Votre justice, Madame, oui, votre justice, & vos nobles sentimens ne vous permettront jamais d'envelopper ce miserable objet, dans le crime détestable de sa coupable mere; vous ne l'accablerez point de votre ressentiment, il doit s'appesantir sur moi seule.

Monsieur R. . . trop irrité pour que ce discours fit impression sur lui, la saisit rudement, la fit asseoir auprès de lui, lui ordonna de répondre à tout ce qu'il alloit lui demander, & commença par lui de-

mander où elle avoit fait la connoissance de Monsieur C. . . s'il lui avoit écrit, qui avoit porté les lettres? Louise croyant alors qu'il étoit de son intérêt d'abandonner le parti de la Ménagere, déclara que c'étoit elle qui avoit conduit toute cette intrigue. Le pere lui demanda si elle avoit récompensé ce mauvais service. Elle avoua qu'elle lui avoit donné une piece d'Indienne qu'elle avoit dérobée à sa mere. Monsieur, outré de colere, fait ouvrir le coffre de la Ménagere, trouve l'Indienne avec d'autres nippes que la vieille avoit volées. Content de cette découverte qui lui donnoit occasion de tirer vengeance de cette indigne creature, il lui dit d'un air moqueur: Venez ici, ma Bonne, connoissez-vous cette Indienne, je voudrois en acheter de pareille pour me faire une robe de chambre. Ma foi, tu es de bon goût. Combien l'as-tu payée? La Ménagere confuse, & versant un torrent de larmes, (car c'est la ressource des femmes), se jeta à ses pieds, lui demanda mille & mille pardons, & le pria de la congédier sans éclat, par compassion pour une pauvre mere qui mourroit de chagrin, si elle apprenoit une telle conduite. Bon, bon, dit

dit Monsieur R. . . jolie affaire! Tu veux que j'autorise un vol pour complaire à ta mere. Quand tu aurois cent meres & que leurs vies en dépendroient, cela ne t'empêcheroit pas, coquine, d'aller au gibet. Le vieille répandit tant de larmes, fit tant d'instances, donna tant de signes d'un vrai repentir que Madame R. . . & Monsieur Godly attendris s'employèrent pour obtenir sa grace. Monsieur R. . . tint ferme, mais il ceda à la considération qu'en livrant cette malheureuse à la Justice, c'étoit révéler le malheur de leur fille, & couvrir d'opprobre toute la famille. La prudence exigeoit donc qu'on la renvoyât sans éclat. Les bonnes raisons du Ministre, & l'amour qu'il avoit pour Madame fortifiant cette réflexion, il se tourna vers la Ménagere. Va, Monsieur, lui dit-il, voleuse, corruptrice, c'est à Monsieur & à Madame que tu dois la vie: fors à l'instant de ma maison. Elle vouloit répondre: il lui imposa silence: elle sortit.

Monsieur R. . . ordonna ensuite qu'on ôtât à sa fille tous ses habits précieux & ses bijoux, qu'on lui donnât pour toute parure un méchant habit de servante & que

dans cet état on la lui amenât. Ses ordres furent exécutés. On dépouilla la pauvre Louise, on la couvrit de sales haillons & dans ce triste équipage on la conduisit dans la salle. Comme elle traversoit un corridor, son frère & sa sœur qui avoient entendu d'une chambre voisine tout ce qui s'étoit passé, curieux de la mortifier, allerent sur son passage. Le frere l'invectiva; la sœur la regardant avec un air de mépris, lui cria: Voilà la tache & la honte de notre famille, la perte de mon bonheur & de ma fortune. Monsieur R... en la voyant si misérablement équipée, lui dit: Voilà un habillement qui convient à une créature qui s'est comportée comme toi. On va t'enfermer dans une chambre où l'on te fournira une nourriture médiocre jusqu'à ce que tu sois délivrée du fardeau ignominieux qui tu portes, alors on t'infligera des punitions plus dignes de tes crimes. Louise pouvoit à peine parler. Cependant elle tâchoit d'attendrir son pere, mais à peine avoit-elle fait mine d'ouvrir la bouche, qu'il lui dit de se taire, & de monter à l'instant à sa chambre, où il la suivit pour l'enfermer.

Louise

Louise passa quelques jours dans cette prison pleurant & gémissant, espérant néanmoins qu'après le départ de son pere, Madame R. . . répandroit sur elle quelques rayons d'une tendresse & d'une compassion maternelle. Mais voyant qu'on la traitoit avec la même dureté, elle se détermina à quitter la maison paternelle, & à aller dans quelque endroit où elle seroit inconnue. Ayant ramassé le peu qu'elle avoit de nippes, & se voyant encore un colier de perles & deux bagues qu'on lui avoit laissés par oubli, croyant que ce foible secours la mettroit à l'abri des besoins de la vie, elle se hâta d'exécuter son dessein. Vers les quatre heures du matin elle prit les draps de son lit, les noua ensemble, & après avoir jetté son paquet, elle descendit par la fenêtré qui donnoit sur la terrasse du Jardin. Elle courut à la porte: la trouvant fermée elle fut obligée, au risque de sa vie, d'escalader une muraille. A peine avoit-elle fait un quart de lieue, que lasse & hors d'haleine, elle fut contrainte de se reposer sur une barriere où elle resta quelque tems. Le stage-coach qui venoit de Cantorbery à Londres passa dans ce moment. Elle profita de l'occasion, & arriva quelques heures

res après à Londres, où montant dans un fiacre, elle se fit conduire à l'extrémité de la ville. Elle se logea dans une petite chambre, & prit une femme pour avoir soin de son ménage. Le tems de ses couches approchoit. Le peu d'argent qu'elle avoit, étant dépenfé, il fut tems d'attaquer les meubles, elle commença par donner ses bijoux à sa garde en qui elle avoit beaucoup de confiance: elle lui dit d'aller à Lombardstreet, les vendre au plus offrant. Cette femme voyant les bijoux dans ses mains, crut que c'étoit l'occasion la plus heureuse de s'enrichir, s'appropriâ les bijoux & ne revint pas.

Louise qui l'attendoit avec impatience, ne la voyant pas revenir, étoit inconsolable: elle pria l'hôtesse de monter chez elle, lui compta l'affaire, lui demanda si elle ne savoit pas la demeure de cette femme, ou si elle ne la connoissoit pas. L'hôtesse prenant cette histoire pour un aventure que Louise faisoit exprès pour s'acquiter du loyer qu'elle lui devoit, lui dit qu'elle ne la connoissoit point, qu'elle trouvoit mauvais qu'elle cherchât à deshonorer sa maison. Depuis vingt - ans que j'ai des locataires, jamais rien

rien de semblable ne m'est arrivé; mais c'est ma faute, j'ai juré mille fois de ne jamais prendre chez moi des coureuses, des créatures enceintes: que faire? je suis trop compatissante; c'est la faute de mon bon naturel. Cela ne n'arrivera plus. Louise lui fit mille excuses, la pria de ne pas croire qu'elle eût trempé dans ce vol, qu'elle l'avoit seulement fait appeler pour se plaindre de son malheureux sort & du triste événement qui venoit de lui arriver. Bon, dit-elle avec un petit air railleur, je fais qu'à vous autres petites coureuses, il vous arrive toujours de l'extraordinaire. Louise piquée d'un titre qui bleffoit sa vanité, lui répondit d'un air un peu fâché: En vérité, ma Bonne, vous vous trompez: si mon état, & ma famille vous étoient connus, vous seriez peut-être honteuse de vous être servie d'un pareil terme. La femme lui répondit en riant: O! je connois ces chansons: je parie que vous vous dites la cadette de quelque Mylord, d'un riche marchand, d'un Evêque opulent, ou peut-être fille naturelle de quelque Duc! Ma petite, que je connois ce jargon! Allons, point de finesse avec moi: où est le certificat de votre mariage?

riage? Montrez-moi le passe-port du petit que vous portez: point de fard: parlez naturellement. Vous me trouverez peut-être en état de ranger vos petites affaires, vous mettre dans une situation brillante: au moins ne feriez vous point la première. Courage, courage, il y a de braves Cavaliers qui viennent de tems en tems me faire visite. Vous êtes jolie: peut-être vous pourrez en attrapper un: je vous aiderai à faire un bon marché.

Louise ne put contenir sa colere: elle dit à son hôtesse qu'elle ne vouloit plus l'écouter davantage, qu'elle sortiroit dès le lendemain de chez elle, qu'elle aimoit mieux coucher dans les rues que dans une maison telle que la sienné. La vieille lui répliqua qu'elle partiroit quand elle voudroit, qu'elle pouvoit faire plus de profit de sa chambre en la louant à quelque fille, qui ne seroit ni si haute ni si capricieuse, qu'elle & que puisqu'elle faisoit tant la grande, elle la feroit payer en grande. Cette femme compatissante lui demanda pour huit jours le loyer du mois entier. La pauvre Louise se trouvant sans argent & sans bijoux, craignoit que tout ce qu'elle avoit, ne lussit pas pour  
la



la contenter. Elle lui dit en pleurant, qu'après le malheur qui lui étoit arrivé, elle n'avoit plus de quoi la satisfaire. O ma foi, dit-elle, vous suivrez la voye que je vous montre, ou vous me payerez jusqu'au dernier farthing. Louise à la fin offrit son petit paquet, ne se conservant que quelques nippes de peu de valeur. La vieille s'en fait en l'assurant qu'elle étoit dans une honnête maison, qu'elle étoit une femme integre & scrupuleuse, qu'elle auroit soin de ses effets, & qu'elle pourroit toujours les retirer en lui payant le loyer d'un mois, avec les intérêts seulement de vingt pour cent.

Louise que tant de chagrin accabloit, se coucha; mais se souvenant des propos de la vieille, elle eut la précaution de se barricader des meubles qui se trouvoient dans la chambre. Elle étoit trop vivement pénétrée de la situation malheureuse, pour reposer: tantôt elle songeoit à l'état dont elle étoit déchue, tantôt à celui où elle étoit réduite; tour à tour elle étoit sur le point, ou de se donner la mort, ou de retourner dans sa famille. Misérable pour misérable, il vaut toujours mieux l'être chez soi. Mais comment  
m'al-

m'aller offrir aux cruautés de mes parens justement irrités, être maltraitée de mes cadets, détestée de l'univers? O! que mes ennemis qui envierent autrefois ma beauté & ma vertu se rejouiront! Non, il vaut mieux surmonter cette lâche passion qui nous attache à la vie. Un moment douloureux m'épargnera une vie ignominieuse. Alors tirant un petit canif de sa poche elle étoit prête à s'en frapper. . . Un moment après elle s'écria: Seigneur! Qu'allois-je faire? L'honneur me l'ordonne, mais la Religion me le défend. L'un ne m'offre que la honte de survivre à mon crime; l'autre me menace d'un avenir bien plus terrible. L'un est le langage de l'orgueil, l'autre est l'organe de la vérité. Seigneur, soutiens ma foiblesse. Ne permets pas que je hâte les instans marqués par ta justice. Conduis-moi plutôt dans les sentiers d'un repentir sincere. Pardonne le nouveau crime que j'allois commettre contre toi, contre mes parens, contre moi-même; regarde le premier, comme la foiblesse d'une jeunesse entraînée par la violence de la passion.

Louise étoit agitée de ces différentes pensées, quand il lui vint à l'idée d'aller  
voir

voir une Demoiselle qui tenoit une pension à Chelsea, où elle avoit demeuré; elle se leva & partit sans dire mot à son hôtesse. Elle arriva à Chelsea, en entrant elle se jeta au cou de sa bonne amie, les yeux mouillés de larmes, elle l'embrassa tendrement. Mademoiselle D. . . qui ne la remettoit pas, recula quelques pas, lui demandant son nom. Elle répondit qu'elle étoit Louise R. . . autrefois la plus heureuse, mais à présent le plus infortuné & le plus vil objet de la terre. Mademoiselle D. . . la reconnoissant courut à elle & l'embrassa tendrement à son tour, & la serrant dans ses bras: Grand Dieu, s'écria-t-elle, êtes-vous ma chere Louise, croirai-je mes yeux? Comment, ma chere, ne me cachez rien, contez-moi quels malheurs ont pu causer le changement que je vois. Louise lui fit un récit fidele de tout ce qui lui étoit arrivé: récit qu'elle accompagna de larmes & de sanglots. Quand elle eut fini, Mademoiselle D. . . lui donna quelques leçons de morale, lui fit envisager la grandeur du péché qu'elle avoit commis contre Dieu, ses parens & elle-même; elle lui exposa les malheurs qui étoient ordinairement la suite de ces fortes

fortes de démarches. Enfin elle lui conseilla de retourner dans la maison paternelle, & n'omit rien pour lui persuader que c'étoit le parti le plus sage, & le meilleur à tous égards pour elle, l'assurant au reste qu'elle alloit s'employer de tout son pouvoir, pour fléchir Mr. & Madame R. . . qu'elle se flattoit de réussir ayant toujours été bien dans leur esprit, & se proposant de représenter sa fuite sous les couleurs les plus propres à les attendrir & à les toucher. Ne l'entreprenez pas, ma chere amie, répondit Louise. La mort m'est devenue moins affreuse, que la vue de mes parens, sur-tout depuis que la juste punition qu'ils m'imposoient pour mon crime, m'a fait quitter leur maison. La seule grace que je vous demande, Mademoiselle, est de m'accorder un azy-le chez vous jusqu'à ce que j'aie mis au monde l'innocente créature que je porte. Je vous en aurai une obligation éternelle: je n'échapperai aucun moment de vous en marquer toute ma gratitude. Si vous ne voulez point le faire par amour pour moi, faites-le au nom de Dieu, par charité, par pitié pour mon enfant. Mademoiselle D. . . surprise de la proposition de  
Louise,

Louise, lui dit que, malgré l'envie qu'elle avoit de l'obliger, son état ne le lui permettoit pas; qu'elle se perdrait de réputation; qu'il n'en faudroit pas davantage, pour faire tomber sa pension. Vous savez, ma chere Louise, que j'ai toujours ici de jeunes Demoiselles. Que diroit-on dans le voisinage de voir entrer & sortir un accoucheur? c'est ici un petit endroit, on n'y peut rien faire qui ne soit su de chacun. L'honneur de mes élèves, & ma réputation m'obligent à vous refuser un grace que je voudrois pouvoir vous accorder. Rendez-moi justice, & n'imputez pas à mauvaise volonté ce qui n'est que l'effet des circonstances où je me trouve. Permettez-moi d'écrire à Madame votre mere, je connois son bon cœur, sa généreuse maniere de penser, elle vous recevra à bras ouverts; j'en suis sûre. Allons, ma chere, bon courage; si elle gronde, ce ne fera qu'un moment. La colere des parens, est comme celle des amans qui se fâchent, qui grondent pour faire la paix, & s'aimer après davantage. Louise un peu picquée de la réponse & du refus de Mlle. D. . . lui dit: Puisque vous me refusez la seule grace que je vous demandois,

dois, je vous prie au moins d'excuser l'importunité de ma visite. Epargnez vous aussi la peine de vous mêler des malheurs d'une fille infortunée que tout le monde rebutte : n'écrivez point chez moi. Cela seroit inutile. Je partirai demain de bonne heure. Pour la maison paternelle sans-doute, reprit Mlle. D. . . toute joyeuse? ah! chere Louise, que vous faites bien, que je suis charmée que vous suiviez mes conseils! vous n'avez rien de mieux à faire. Je vous garantis que tout se passera tranquillement, & que vous éviterez par-là cent facheux accidens qui pourroient vous arriver, si vous étiez abandonnée à vous seule dans une ville comme Londres.

Louise fatisfaite de voir Mademoiselle D. . . prendre le change, la laissa dans sa bonne persuasion, mais au-lieu de retourner chez ses parens, elle alla se loger dans un grenier. Sa nouvelle hôtesse étoit une femme plus humaine que la première. Elle lui dit en la voyant : Madame, à vos mains, aux traits de votre visage, & à vos manieres je soupçonne que vous n'êtes point ce que le malheur vous fait paroître.

roître. Louise frappée de ce compliment, rougit de honte, & ne répondit que par un profond soupir. La femme curieuse de savoir son histoire, la pressa tendrement de la lui raconter. Louise lui dit que si le récit de ses malheurs pouvoit lui être de quelque utilité, elle le feroit volontiers. La vieille la pressant davantage, elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, lui cachant seulement le nom de sa famille. La Bonne attendrie, l'engagea à supporter avec patience le triste état où elle se trouvoit, à se résigner surtout à la volonté de Dieu; qu'elle-même avoit essuyé de pareilles infortunes & que toute pauvre qu'elle étoit, elle n'étoit pas moins la fille du Duc. . . . Elle interrogea Louise sur l'état de ses affaires, comment elle feroit pour fournir aux fraix de ses couches, l'assurant qu'elle ne lui feroit point une telle demande, si elle avoit elle-même de quoi y pourvoir, qu'elle s'en feroit un plaisir particulier, qu'elle avoit appris par ses propres malheurs, à être sensible pour celles qui se trouvoient dans de semblables embarras. Louise répondit avec franchise qu'elle ne savoit comment faire, qu'elle étoit au désespoir, car à quelque shellings près elle

M

avoit

avoit dépensé tout ce qu'elle avoit, qu'il lui manquoit jusqu'à la moindre petite chose nécessaire pour la pauvre petite créature qu'elle devoit mettre au monde. La bonne femme lui conseilla, comme Mademoiselle D. . . de retourner chez ses parens. Louise s'y opposa avec beaucoup de fermeté & lui répéta plusieurs fois qu'elle choisiroit plutôt la mort, que d'embrasser ce parti. La Bonne la voyant si déterminée, lui dit qu'elle n'avoit donc d'autre ressource que de se présenter à l'hôpital pour y accoucher; qu'elle y seroit reçue en qualité de pauvre, & comme hors d'état de se procurer & à son enfant les secours absolument indispensables dans la situation où elle se trouvoit. Louise agréant cet extrême, ne balança pas à prier son hôtesse de l'y conduire dès le lendemain: ce qu'elle promit.

Le jour que l'infortunée Louise se présenta à l'hôpital étoit un jour où le Directeur, & les autres membres s'assembloient: on la fit entrer. Le Directeur voyant une jeune femme qui avoit bonne mine, beaucoup de modestie & de honte, la questionna sur son nom de fille, celui de



de son mari & la paroisse où elle demeurait. Louise interdite se jeta aux genoux du Directeur, lui raconta en gémissant ses malheurs dans les termes les plus touchans & le mieux assortis à sa douleur. L'assemblée en fut tellement émue & attendrie, que les larmes coulerent des yeux de tous les spectateurs. Le Directeur la faisant lever, lui dit qu'il étoit fâché du malheureux état où il la voyoit, d'autant plus qu'il étoit dans l'impossibilité de la secourir, l'hôpital étant fondé seulement pour les pauvres bourgeoises, & non pour les filles, desorte qu'en la recevant, il iroit contre l'esprit du fondateur & l'objet de la fondation.

Louise au désespoir, raconta ce contre-tems à la bonne femme qui l'avoit accompagnée. Celle-ci en parut d'abord affligée, mais tout-à coup prenant un air plus gai, elle lui dit: Ma chere, s'il n'y a que cet empêchement, j'ai trouvé le moyen de le lever: tranquillisez-vous: demain nous y travaillerons. Elles sortirent de bonne heure, & furent trouver le Juge de paix, qui occupé alors ou peut-être frappé de la misere de leur habillement, qu'il vit au travers de sa fenêtré, leur fit

dire par un clerc qu'il n'avoit pas le tems de leur parler, qu'elles n'avoient qu'à lui dire ce qu'elles vouloient. La vieille prit la parole & dit au clerc, que Madame étoit de son voisinage, qu'elle la connoissoit, qu'elle avoit été présente à son mariage: elle offrit même de faire serment que son mari l'avoit abandonnée depuis quelques mois, & que se voyant obligée d'aller accoucher à l'hôpital, elle venoit demander au Juge de paix une attestation pour y être reçue. Le Juge de paix fit demander par le même clerc si cette femme avoit de quoi payer l'attestation. Louise avoit trois shellings, elle les offrit, le priant néanmoins de la donner gratis, si cela se pouvoit, en considération de son extrême pauvreté. Le clerc touché de leur misère l'auroit volontiers donnée pour rien: mais il rend leur réponse & leur offre à son maître, & tâche en vain de le toucher en leur faveur. Le Juge lui dit en colere: Dis à ces misérables que cinq fois autant ne suffiroient pas pour mes peines, mais que, puisqu'elles sont si pauvres, elles m'apportent dix shellings, & je leur donnerai un attestation: sans cela elles n'auront rien. Vous êtes

êtes encore jeune & novice dans ce métier-là. La charité ne nous donne point d'équipages: charité bien ordonnée commence par soi-même. Tant de dureté fit pleurer ces deux pauvres femmes. Louise surtout déplorait son sort; elle ne savoit comment faire pour se procurer l'argent qu'on lui demandoit. La vieille la voyant accablée de douleur lui dit: Vous voyez à quelle extrémité vous êtes réduite, votre situation demande un prompt secours, il faut oublier ce que vous avez été, & penser seulement à la nécessité présente. Je vais vous proposer un moyen, dont la seule pensée me fait frémir; je fais trop, hélas! par moi-même combien il est difficile, combien il est dur à un cœur bien né de se résoudre à des bassesses. Mais que faire? vous avez péché, vous devez faire pénitence: peut-être que le pas que vous allez faire effacera une partie de vos fautes. Il faut vous déterminer à mendier jusqu'à ce que vous ayez amassé l'argent que le Juge de paix exige; & pour vous montrer combien je desirerois de vous assister, je ferai avec vous & pour vous ce que je n'ai jamais pu faire pour moi-même.

Louise effrayée d'une pareille proposition, & charmée en même tems de l'humanité de la bonne femme, l'embrassa en lui marquant combien elle avoit de répugnance à faire un métier si indigne de sa naissance. Vers la nuit, elles restèrent au bout d'une rue, exciterent tellement la compassion des passans par des sanglots & des expressions que leur situation réellement malheureuse rendoit naturelles, qu'en moins de deux jours elles eurent deux shellings de plus qu'il ne leur falloit pour payer l'attestation. Louise vouloit que sa compagne acceptât ce surplus. La vieille refusa en disant à Louise qu'elle en avoit plus de besoin qu'elle. Louise fut donc obligée de les garder. Elles retournerent chez le Juge de paix qui prit l'argent & leur expédia une attestation.

Mademoiselle R... commençoit déjà à ressentir des douleurs qui lui annonçoient qu'elle touchoit au terme. Elle se déguise, prend un voile pour n'être point reconnue, & accompagnée de la Bonne, elle va à l'hôpital, présente son attestation au Directeur qui alloit lui donner un billet d'entrée, quand la regardant de plus près & lui disant de lever son voile, il la recon-

connoit. Comment, lui dit-il, n'êtes-vous pas cette aventuriere qui est venue il y a quelques jours? Louise tremblante l'avoua ingénument. Le Directeur indigné lui dit: Coquine, tu as l'impudence de faire la fauffaire & de nous en imposer! Tu croyois nous toucher par ta feinte histoire. tu manques ton coup, tu viens aujourd'hui nous surprendre par des fauffetés. Ce cœur de rocher ne faisant point attention aux pleurs de Louise, il ordonna qu'on la mît au cachot. Deux gardes monterent, la prirent par les bras, & l'enleverent fans lui donner le tems de dire un seul mot. Sa compagne qui l'attendoit avec impatience, la voyant maltraiter par les barbares qui l'avoient faisie, jugea qu'on l'avoit reconnue, s'enfuit & laissa la pauvre Louise dans cette situation déplorable à laquelle elle se reprochoit d'avoir contribué contre son intention, par l'expédient qu'elle lui avoit proposé. Hélas! combien cette pauvre femme auroit été touchée de son sort, si elle l'eût vue dans les horreurs d'un cachot!

Si la malheureuse Louise fut accablée de desespoir & de chagrin, ce fut dans

ce lieu sombre & lugubre semblable à un tombeau, propre à nourrir la mélancolie & la tristesse. Que de pensées effrayantes s'offrirent en foule à son esprit pour la tourmenter ! Le souvenir de ce qu'elle avoit été, le spectacle de sa misère actuelle, la perte de son honneur, sa fuite inconsidérée, la fausseté qu'elle venoit de commettre, les menaces du Directeur, tout cela s'offroit à son imagination sous des traits propres à la désespérer. Egarée & troublée elle résolut de se donner la mort. C'étoit une occasion favorable pour mon émissaire. Il vint la trouver dans son cachot, & chargea avec tant de succès l'effrayante perspective des maux qui l'attendoient, que dans un accès de frénésie, elle tira un canif & se perça de plusieurs coups. Mon émissaire l'ayant vu expirer, se retira.

La vieille vint demander à l'hôpital si l'on n'avoit point mis une femme en prison ; le portier lui ayant dit oui, elle demanda à lui parler : elle lui apportoit quelque nourriture. Le portier fit d'abord des difficultés ; mais ayant ensuite appelé le geolier, il lui dit qu'il y avoit une vieille qui vouloit parler à la faussaire. Le garde  
la

la conduisit au cachot, ouvrit la porte, & lui dit: Descendez. La pauvre femme craignant de tomber, pria le garde de lui donner une bougie qu'on lui refusa. La vieille descendit comme elle put, appella plusieurs fois Louise, enfin voyant qu'elle ne répondoit point & sentant de l'humidité sous ses pieds elle se mit à jeter des cris. Le garde accourut avec de la lumière & vit la pauvre Louise baignée dans son sang: il parut, pour la première fois peut-être de sa vie, touché de compassion, & alla avertir le Directeur & le Chirurgien. Ils vinrent, mais Louise étoit morte: ils voulurent sauver l'enfant; on fit l'ouverture du cadavre, mais quel spectacle effrayant! quelle horreur! Par les feux de l'enfer, tout Diable que je suis, je ne puis vous en faire le récit sans frémir. On trouva deux petits garçons percés de plusieurs coups, expirans & prêts d'accompagner leurs malheureuse mere au tombeau.

Aussitôt que j'eus fini mon histoire, on admira mon adresse, on me félicita sur la conquête de cinq âmes dont j'avois tiré si bon parti. Je me laissois de leur compagnie, je fis le rêveur quelque tems,

après avoir empaqueté mes papiers, je fis mine de m'en aller; on vouloit me faire les mêmes honneurs qu'on m'avoit rendus à mon arrivée; je les priai de me laisser partir sans cérémonie. Le Recteur & le frere Judas m'accompagnerent seuls à la porte. Je ne fus pas plutôt sorti du couvent pour entrer dans l'avant-cour, que le frere Judas s'apperçut que mon pied fourchu ne pendoit qu'à mon froc, que je n'étois point Diable, que j'en avois imposé. Il s'écria: Au voleur, arrêtez ce prétendu Jésuite. Ce mot ne fut pas plutôt lâché, que je me trouvai entouré d'une foule de canaille, & sur-tout de bouchers: je n'eus de ressource que dans mes jambes. Je courus jusqu'à ce je fus arrêté par un fiacre qui me prenant brutalement au collet, me dit: Arrête, faquin. J'étois trop épouvanté de ce compliment & trop essoufflé de ma course pour répondre à cette douceur qui fut accompagnée de quelques coups de poing bien appliqués. Heureusement pour moi un patron de St. Ignace survint à propos. Je le pris pour un descendant de la race de Molack en voyant son embonpoint, & le couteau dont il étoit armé. Ce boucher levait son



fon couteau sur mon antagoniste, le menaça de l'en percer, s'il ne lâchoit prise. Les deux champions se dirent quelques injures: le fiacre jugea à propos de me lâcher, quand mon ange tutelaire lui eût dit de réfléchir sur le péché qu'il alloit faire, & les peines qui en réulteroient, s'il osoit supposer qu'un enfant de St. Ignace pût être coupable. Dans le tems que cette guerre se terminoit à mon avantage, le frere Judas arriva & entrant dans le cercle qui m'entouroit, il loua beaucoup cette populace du service qu'elle avoit rendu à la Société en saisissant le plus grand coquin de la terre, un infâme Calviniste, qui pour les détruire davantage dans l'esprit des vrais fideles, étoit venu sous de faux prétextes fouiller dans leurs archives, dans l'espoir d'y trouver de quoi les noircir. Au mot de Calviniste, la populace s'échauffa, je faillis être la victime de l'envie que j'avois de perdre les Jésuites. Mon boucher les arrêta, & prenant un ton de maître, il leur dit avec l'orgueil d'un Chancelier: Messieurs, comme il s'agit ici de procéder avec justice & avec conscience, si les juges en peuvent avoir, il ne faut point que la violence

ce ni le préjugé nous guident. Quand nous ferons sûrs du fait, il sera puni. N'agissons donc pas à la hâte, ni avec témérité: mettons bas toute partialité. Un homme, quel qu'il soit, doit être cher à votre équité naturelle, & la différence de Religion ne peut jamais balancer les droits sacrés de l'humanité. Apportez dans cette affaire l'attention dont vous êtes capables. N'imitiez point ces juges qui condamneroient plutôt à la hâte vingt innocens, que de manger leur soupe froide. Que le Révérend plaignif achève ses occasions, & après avoir examiné le prétendu criminel, nous délibérerons sur ce qu'il y aura à faire. Une grande partie des auditeurs applaudirent à l'éloquence de ce nouveau Ciceron, à la sagacité de son génie, & à la justesse de ses sentimens, & furent d'avis de suivre son conseil. Les autres aveuglés par le fanatisme, étoient d'un avis contraire. Ils crioient: Non, non, il ne faut point l'écouter, il suffit qu'il soit Calviniste pour le perdre, qu'il périsse. Ce débat dura longtems, & ma vie paroissoit dans un état assez critique, quand un petit Esope habillé de noir, chargé d'une énorme perruque, s'avança à pas graves &

& d'un air un peu colérique demanda ce qu'il y avoit, s'il étoit question de quelques nouveaux refus de Sacrement, ou de quelque attendat sur la personne sacrée de Sa Majesté. Mon antagoniste pâlit à ces paroles, & fut bien plus étourdi lorsqu'on lui dit que c'étoit un Conseiller du Parlement. Mon boucher prit la parole & répondit au grave Sénateur qu'il ne s'agissoit que d'un vol. Oh, si ce n'est que ça, pendez-les tous deux. Heureux si l'on exécutoit la Société entière, car tant que cette vermine sera sur la terre nous n'aurons point de repos. Le Conseiller se retira en nous lançant un coup d'œil qui faisoit voir combien il desiroit de voir sa sentence exécutée. Aussitôt qu'il fut parti on m'interrogea. Mon juge le boucher commença par me demander avec un cri barbare, si j'étois Calviniste. Je fus si interdit de cette demande que je restai muet. Mon juge secoua la tête & dit: Voilà, mes amis, un fait d'abord avoué par le silence; car suivant le proverbe, qui se tait consent. Cet homme est coupable. Alors continuant de m'interroger, il me demanda si, déguisé sous la robe d'un Jésuite, je m'étois glissé dans les archives

chives du convent, si j'y avois dérobé des papiers, comme Judas m'en accusoit. Je ne savois que répondre. Nier le fait? On pouvoit m'en convaincre: j'avois encore les papiers sur moi. Le silence fut ma réponse. Mon juge alors se mettant en colere, ordonna que sans autre forme de procès on me jetât dans la Seine. Je n'étois point las de vivre. Il n'y avoit point de tems à perdre. Je reprends courage, & m'avance vers mon juge d'un air d'assurance en lui adressant ce discours. Votre amour pour la justice, la droiture de votre cœur, & votre impartialité me font espérer que vous écouterez favorablement la voix de l'innocence & que vous ne me condamnerez point sans m'avoir entendu. Je me félicite du bonheur d'être tombé entre les mains d'un autre Agrippa, dont je n'attends que la justice la plus integre, aussi bien que de tous ces dignes spectateurs. Après ce compliment, je lui racontai l'histoire de mon prétendu Jésuitisme, lui faisant accroire que j'étois venu de Lisbonne, pour une affaire qui concernoit une jeune Demoiselle que je dirigeois. Je m'en vais, disois-je, Messieurs: mais hélas! que vais-je

je dire? faut-il encore que je noircisse davantage notre chere Société? faut-il que je fois destiné à divulger des choses que je voudrois me cacher à moi-même? Me tournant alors vers le frere Judas, tout baigné de larmes: Pensez, cher frere, quel supplice vous m'allez attirer en me contraignant à déclarer ces mysteres, mais puisque vous le voulez, que le Ciel que j'invoque, fasse tomber sur vous seul les supplices que méritent les crimes que vous me forcez de découvrir. Vous savez combien il est odieux parmi nous de faire connoître le moindre de nos secrets: vous savez que nous sommes engagés par les sermens les plus solennels, à ne rien faire transpirer de ce qui se passe dans notre Société, si même l'anéantissement du genre-humain en dépendoit; mais puisque vous m'y forcez, il faut donc que je parle.

Il y avoit chez nous un marchand riche & du meilleur caractère du monde. Il avoit une fille unique reste d'un grand nombre d'enfans qu'il perdit dans leur premiere enfance. Cette fille tendrement chérie faisoit les délices de son pere: sa beauté, sa vertu & ses talens la rendoient encore

encore plus précieuse à son cœur. Dans un âge où tout séduit la foiblesse du Sexe, le frere Judas... excusez, chers auditeurs, l'abondance de mes larmes; quel Thrace pourroit raconter ou entendre un fait si horrible, sans en verser. Le frere Judas arriva à Lisbonne, il fut reçu dans cette maison avec toute la distinction possible & les marques de la plus vive amitié. Les parens de cette fille étoient pieux. Le frere Judas captiva leur bonnes graces en leur prêchant la morale & les devoirs de la Religion. Jamais Tartuffe ne fut plus adroit; les parens trompés par sa feinte piété le prièrent de vouloir diriger leur fille. Il accepta volontiers cette commission qui lui procuroit l'occasion de parvenir à ses fins.

Les tête-à-têtes où il se trouvoit avec elle, la liberté qu'il avoit d'aller à toute heure dans sa chambre & même quand elle étoit au lit, étoient des occasions trop avantageuses à la jeunesse du frere Judas, pour n'en point profiter. Il ne tarda pas à triompher de l'innocence de cette sage fille. Il ôta bientôt de son cœur les semences précieuses de la vertu en bannissant ses scrupules, & lui faisant accroire

croire que le crime avec un religieux étoit une action méritoire, qu'elle avoit le bonheur singulier d'être élue du ciel pour recevoir les caresses & les faveurs d'un homme tel que lui; & pour la confirmer davantage il lui citoit quelques amourettes tirées de l'histoire sacrée. L'indécence qu'il donnoit à ces histoires, les blasphemes qu'il prononçoit en les contant, me font horreur quand je me les rappelle, & ma langue ne se fouillera point en les répétant. Que ne font pas les hommes quand ils sont entraînés dans les sentiers du péché par le torrent de leurs passions déchainées!

Avant de se rendre, son élève ne manqua pas de lui opposer tout ce que la vertu & la modestie lui dictoient. Elle lui marqua sa surprise de voir un religieux sensible à l'amour. Dieu! s'écria-t-elle, y a-t-il tant de passion dans les âmes célestes? Comment, répliqua-t-il, Mademoiselle, croyez-vous donc que l'état spirituel éteint en nous l'amour des plaisirs temporels? Rien moins que cela. C'est dans cette partie où nous brillons. Si vous connoissez Madame la Princesse, . . . la Duchesse . . . la Baronne. . . & toutes les Dames

titrées, elles vous donneroient des témoignages bien différens. La jeune fille parloit de son honneur, & des suites qui pouvoient faire connoître sa foiblesse. Le Moine lui disoit en riant. C'est justement à cet égard que vous serez plus heureuse, notre état ne nous permet point de nous vanter des faveurs que nous recevons, comme font la plupart des jeunes-gens. Elle lui fit entendre que si elle étoit assurée du secret, elle n'étoit point à l'abri d'avoir des témoins parlans qui déposeroient contre son honneur. Il la persuada par mille sermens qu'il possédoit un secret qui l'empêcheroit d'appréhender les suites qu'elle craignoit. La fille ébranlée par ses discours, & tranquillisée sur les dangers de sa réputation, se livra aux desirs de cet infâme. Comme il fut rapellé en France quelque tems après, les chagrins de son départ & les remords de son crime occasionnerent à la Demoiselle une maladie violente accompagnée de convulsions dans les quelles elle faisoit mille contorsions & mille geste ridicules. Plusieurs enfans d'Hippocrates furent consultés, mais leurs secours étant inutiles & la superstition s'en mêlant, on la crut possédée; on appella



la le P. N. Capucin homme réellement devot. Il commença sa cure par faire donner des charités & force aumones à son couvent: il n'oublia pas même les domestiques. Après quoi, pour implorer la grace du ciel, il n'épargna ni signes de croix ni l'eau bénite: il ne se contenta point d'en inonder la chambre, il en jetta sur tous les trous des murailles craignant sans doute que les mauvais esprits Lilliputiens ne trouvassent assez d'espace pour s'y nicher. Cette farce dura longtems, & se dénoua enfin heureusement.

Un soir que le pere avoit redoublé ses prieres en faveur de la possédée, il s'endormit & crut voir un spectre qui approchant lentement de son lit, lui dit: Favori du ciel, le Seigneur a entendu ta voix, il te fait savoir par moi son fidele ange, que si tu veux guérir Mademoiselle N. . des maux dont elle est accablée, il faut aller ou envoyer quelqu'un trouver le frere Judas, & lui arracher le pied fourchu que Lucifer lui a donné. C'est par sa vertu qu'il a le pouvoir de se transporter par-tout, de se rendre invisible, & de faire mille tours semblables. Car apprends que quand Made-

moiselle N. fait ses contorsions, c'est qu'elle croit voir les attitudes indécentes dont le frere Judas réveillloit chaque jour sa passion. Après avoir dit ces paroles le spectre disparut.

Le pere se leva & se prosternant à terre, il commença à compter les grains de son chapelet, en disant cinquante *pater noster* & autant d'*Ave Maria*. Sa priere finie, il alla trouver les parens de la possédée, il leur conta sa vision mystérieuse, & ce que l'ange lui avoit dit. Il falloit donc à présent trouver quelqu'un qui voulût bien se charger de la commission. Comme j'étois bien dans la famille, on jetta les yeux sur moi. Les obligations que je leur avois, le plaisir que trouve un religieux à tirer une belle fille d'embarras, car dans ces circonstances chrétiennes nous surpassons de beaucoup les mondains, tant de motifs enfin m'obligerent d'accepter cette malheureuse commission. Je fus expédié, & graces au Seigneur, j'ai rempli mon but. Mais si quelqu'un d'entre vous doutoit de la vérité de ce que j'avance, en voici la preuve infailible. Je tirai alors de dessous mon froc le pied fourchu, à l'aspect duquel

quel ceux qui me tenoient, me lâcherent. Les Spectateurs effrayés s'enfuirent en criant: Grand Dieu, aide-nous, préserve nous, de grace. Quelle odeur de soufre! nous étouffons! Je crus ce moment trop favorable pour n'en point profiter, & sans regarder derrière moi, comme la femme de Loth, je m'échappai par des chemins détournés & je vins tout essouffé chez moi. Fatigué & encore altéré de la peur que cette aventure m'avoit causée, je me jettai sur un canapé pour prendre quelque repos. A peine fus-je couché que j'entendis heurter lentement à la porte, je me levai en sursaut, je fus saisi d'une terreur panique, craignant qu'on n'eût découvert ma demeure & qu'on ne vint m'enlever. J'entrouvris en tremblant ma porte. C'étoit l'Archiviste; il me fit des reproches d'avoir gardé si longtems son pied fourchu, m'assurant que je l'avois mis dans le cas d'encourir les disgrâces de son cher maître Satan. Je le priai de me dire quelle expédition il alloit faire. Il me répondit qu'il étoit trop pressé pour s'arrêter: il me fit entendre cependant qu'il s'agissoit d'un assassinat dans le Nord, qu'une femme devoit exécuter avec lui:

Quelle figure ferois-je là avec un seul pied ? A ces mots, il partit comme un éclair. Son récit me mit dans une terrible inquiétude. Je fremissois encore pour mon cher Monarque sur qui l'on avoit déjà fait tant de tentatives, lorsque me rapellant ses dernières paroles, je fis attention qu'un femme devoit, de concert avec lui, exécuter ce crime. Le Sexe, disois-je en moi même, tâcheroit plutôt de captiver le cœur de ce Prince que d'attenter à ses jours. Dès qu'il fut parti, je passai une nuit assez tranquille. Le lendemain, mon hôtesse monta chez moi. Cette femme sur le retour avoit encore de beaux restes d'un ancienne beauté. Revenue des débauches de sa jeunesse, elle donnoit dans la dévotion. C'est assez le foible des vieilles gens. Elle tenoit bonne table : les moines lui rendoient de fréquentes visites. Elle me demanda de quelle religion j'étois. La peur de rappeler l'aventure du boucher, me fit éluder sa question qui me parut extraordinaire, & je le lui témoignai. Je crains que vous n'en ayez aucune, me dit-elle, & cela confirme mes soupçons sur un autre point. Que voulez-vous dire, Madame ? expliquez-vous. Ne me com-

comprenez - vous pas, Monsieur ? Vous mêlez - vous de magie, êtes - vous nécromancien ? Depuis que vous logez ici, on entend souvent du bruit dans votre cheminée : quand vous êtes seul, c'est comme si deux personnes s'entretenoient ensemble, & quand vous n'y êtes pas on voit des phénomènes encore plus extraordinaires, des voix vous appellent par votre nom ; hier un pere Capucin vit monter chez vous un homme qui n'avoit qu'un pied qui vouloit venir à lui. Le révérend pere fit un signe de croix : il disparut, les chandelles s'éteignirent en laissant une petite fumée bleuâtre, & une odeur de soufre se fit sentir dans toute la maison. Ah ! Madame, répondis - je en souriant, pouvez - vous être assez bigotte pour croire de pareils contes ? comment les gens de bon sens peuvent - ils se laisser aveugler par ces bonzes trompeurs ? Des contes, Monsieur ? non, non, ce ne sont point des contes, le révérend pere me les a trop bien expliqués, ce sont des commerces que vous avez avec Satan & ses adhérens. Qu'il en soit ce qu'il voudra, ma maison ne sera pas le théâtre de vos sortilèges ; si vous ne forcez de chez moi

avant deux fois vingt-quatre heures, vous m'obligerez de vous dénoncer au Commissaire; je l'aurois déjà fait, mais je pensois que quelques années de plus, & la réflexion vous corrigeroient. Elle se leva en me lançant un coup d'œil qui confirmoit sa résolution.

J'avois rempli le but de mon voyage, je n'avois plus affaire à Paris, je quittai cette ville après avoir pris congé de mon ami par une carte, usage reçu parmi les Diabes modernes. Je pris le chemin de la Flandre pour m'en retourner par la Hollande à C. . . N'écrivant que les tours diaboliques, je ne ferai pas un détail du climat, du négoce & des mœurs des Flamans. Je dirai seulement qu'ils sont polis & humains envers les étrangers, & sans leurs pagodes remplies de superstitions Sataniques, je les aurois pris pour des anges. De là je passai en Hollande. Il seroit superflu de parler des Hollandois, il faudroit des milliers de volumes de papier blanc, pour donner une légère idée de leur politesse. C'est-là que j'ai vu le Dieu de l'intérêt recevoir des hommages publics: chaque comptoir y est comme un autel où cette Divinité fordide élevée au milieu  
des

des sacs de ducats, de florins & de pieces de cinq sols & demi, préside à tous leurs projets. La crainte d'être sa victime, comme plusieurs étrangers, me fit hâter mon départ.

Quelques jours après je me trouvai vers les quatre heures après midi, à la vue de C... Je descendis de voiture à un mille de cette ville pour jouir un moment du plaisir de me promener dans les charmantes allées qui y conduisent de toute part. Extasié de voir ma patrie, je fus tenté, à l'exemple du fils du Prétendant, de me prosterner pour baiser la terre, quand je vis un grand train de Diables habillés de rouge & les paremens jaunes, s'avancer vers moi, avec quelques jeunes Diablesses de la ville, bien métamorphosées de ce que je les avois connues autrefois. Leur cheveux ci-devant simplement trouffés par devant & liés par derrière, étoient frisés en crépe, les uns avec de petites boucles qui sembloient faire une échelle pour monter à leur cervelle, les autres avec une boucle au haut de la tête comme la crête d'un coq, pour marquer apparemment qu'elles étoient francisées, heureuses si elles n'en eussent porté de marques

qu'à la tête: un tein frais qui faisoit le prix de leur beauté, étoit tout à fait terni, soit par un exercice trop violent, car les François aiment la promenade, soit par des veilles prolongées au bal, ou enfin par les voyages qu'elles avoient faits de tems en tems au Temple de la Déesse Lucine, ou par leurs courses fréquentes dans les bois qui entourent ce Temple, où elles alloient cueillir des branches de palmier (\*). Pour réparer ce défaut on recouroit à une composition de blanc & de rouge, dont les visages étoient plâtrés. Elles se promenoient de la maniere du monde la plus comique; tantôt elles couroient, comme si quelqu'un eût voulu les attrapper, tantôt elles marchaient en sautillant & cabriolant, dans certains momens elles ralentissoient leur marche, s'arrêtoient, se regardoient avec langueur, & après un peu de silence, elles s'entre-lajoient & avançoient en groupe: ce qui m'étonna davantage, ce fut de voir ces Diablesses ornées d'un énorme bouquet de fleurs.

(\* ) Le Palmier étoit respecté des anciens; les femmes en tenoient dans leurs mains, pour accoucher plus aisément. *Theognis Gnona. V. 5. item. Homeri Hym. in Apoll. V. 14.*



fleurs. On m'a assuré qu'il y avoit beaucoup de mystere dans le choix des fleurs, qui denotoient sur-tout certaine période: tantôt elles ne portoient que des fleurs blanches comme le lis, l'œillet blanc & la fleur des Dames: dans un autre tems des rouges, comme les roses, les œillets rouges & autres. Le bouquet favori & le plus en vogue, étoit une couple d'Oranges. Jamais on ne devoit excéder le nombre deux. Je ne fais quelle raison cabalistique rendoit ce nombre si cher & si respecté: au moins je n'en ai jamais remarqué ni plus ni moins. Ces deux Oranges étoient attachées à leur tige ordinairement de huit à dix pouces de longueur. Elles étoient si charmées de ces sortes de bouquets, ils étoient si recherchés, que faute de pouvoir s'en procurer par la saison, on y suppléoit par deux pommes d'amour, attachées également à une tige. On m'a assuré qu'il y avoit quelque chose de fort mystique dans cette dernière espèce de bouquet: je n'ai pu jusqu'ici le pénétrer, mais j'en ai écrit à mon ami l'Archiviste; ce mystere diabolique est de son ressort, il le saura sûrement. J'attends sa réponse & si je la reçois avant d'avoir fini cet ouvrage,

vrage, je ne manquerai pas de la communiquer au public.

Etonné d'un si grand changement opéré en si peu de tems, je levois les yeux au ciel pour lui en manquer ma surprise; rêveur & pensif j'avancaï quelques pas, je vis arriver deux Dames âgées environ de soixante ans qui me parurent d'une humeur enjouée: elles sembloient bondir après la troupe folâtre qui les précédoit. Mais je fus bien plus surpris de m'entendre appeller par mon nom de baptême, je tournai la tête, reconnus ma mere & ma tante. Je les embrasai; après les premiers transports de tendresse, elles me demanderent pourquoi je n'avois point salué mes sœurs & mes cousines, que je venois de rencontrer. Mes sœurs, m'écriai-je. Assurément, répliquerent elles? On vouloit dépêcher un domestique pour les faire revenir; je priaï ma mere de n'en rien faire, disant que je serois mortifié de les priver du plaisir de leur promenade, que j'aimois mieux les aller joindre. Nous arrivâmes bientôt à notre maison de plaisance. Ma mere m'annonça; dans l'instant mes sœurs quittant leurs Diables, vinrent m'embrasser. Ces Messieurs à leur  
tour

tour me firent mille complimens, & me demanderent d'une voix tremblante, si je venois de la Silésie, si j'avois vu Sa Majesté Prussienne, si j'avois passé à Berlin, & s'il y avoit encore beaucoup des prisonniers faits à la Bataille de Rosbach. Ayant répondu que je venois de France, leurs esprits parurent alors se tranquilliser. Nous nous divertîmes bien, mais comme je venois de voyage, tout le monde s'empressa de revenir en ville. Je ne fus point fâché de cet empressement. J'avois un mal de tête terrible que l'odeur de leurs parfums & l'haléine de mes sœurs qui ne sentoient que l'ail & l'oignon, avoient augmenté.

Une de mes sœurs, que j'aimois davantage, parce que je la croyois moins susceptible de diablerie que les autres, me donna le bras; un de ces Diables rouges s'en apercevant, accourut au plus vite & présenta le sien. Je fus mortifié de cet excès de politesse Françoisse. Je voulois m'entretenir avec elle le long du chemin, j'étois curieux d'apprendre des nouvelles de la ville. Il me fallut dissimuler; mais je perdis contenance quand je l'entendis demander tout bas à ma sœur

sœur si je couchois chez mon pere, si mon appartement étoit près du sien, & sur-tout si mon arrivée ne l'empêcheroit point de venir dans sa chambre la nuit. Ma sœur s'appercevant que je changeois de couleur, lui fit signe de se taire, ce qu'il fit : peu après nous arrivâmes en ville.

On prépara le souper, le dialogue que j'avois entendu, m'avoit tellement dérangé que j'étois au desespoir. Nous nous îmes à table; on m'interrogea beaucoup sur les belles choses que j'avois vues à Paris. Entre autres un Diable Colonel me demanda avec un petit air riant & badin, si la frisure en aile de pigeon étoit encore à la mode, si l'on portoit toujours des épées damasquinées, si j'avois vu Madame la D... de P... quelle sorte de coëffure elle avoit, & celle qui étoit le plus à la mode, les cabriolets, les Pompadour, les négligées, les papillons, les couches à la reine, les barbes & vingt autres especes qu'il me nomma. Je lui répondis fort poliment que j'étois peu au fait des modes, que mes occupations ne m'avoient pas laissé le tems de m'instruire de ces minuties.

Comment! Monsieur, s'écria-t-il, vous appelez minuties des objets qui regardent le Sexe: assurément tout ce qui le touche de si près, mérite nos plus tendres soins. A ces mots ma cadette sembloit sauter de joie, & s'écria avec transport: Ah! vive un François! Envoyez un Allemand où vous voudrez, il restera toujours Allemand. Je vous promets, cher Comte, que si vous lui parliez de poudre à canon, de fusil, de bombes & d'escalades, ils fauroit vous répondre; mais lui parler galanterie, c'est le desorienter. Ah! vivent les François! Dieux! que ne donnerois-je point pour pouvoir passer ma vie en France? Je suis persuadée, & à la vérité Monsieur le Marquis me l'a dit cent fois, qu'une Dame est plus heureuse dans le moindre village de France, que dans la Cour la plus brillante d'Allemagne; si, si, l'Allemagne. A peine pouvois-je me contenir, je regardois avec des yeux égarés à l'entour de la table. J'esperois au moins que mon pere & ma mere ne seroient point endiabolisés, & qu'ils alloient faire payer cher à ma sœur son insolence; mais hélas! quel fut mon étonnement, quand loin de la corriger, ils parurent par leurs ris & leurs applaudissemens, être flattés de son goût.

Ma

Ma mère même commençoit à faire le Panégyrique des François en s'écriant : Oui, mon fils ! cela est vrai, il n'y a pas une nation dans l'univers plus gracieuse, plus polie, plus bienfaisante, plus obligeante & plus sincère que la Françoisse. Elle fait distinguer son monde ; les François ont des déférences particulières pour les gens de distinction ; à peine furent-ils arrivés dans la ville, qu'ils eurent pour nous toutes les attentions imaginables ; nous n'avons dit qu'une seule fois à un de leurs Officiers, que nous étions du premier rang dans le pays, il eut la bonté de le croire sur notre parole & le publia même dans toute l'armée. Oui, mon fils, jamais il n'est venu un Général dans la ville qui n'ait été regardé ici comme un enfant de la maison, & aussi jamais ils n'ont donné de fête où nous n'ayons été invités : qu'en dites-vous mon fils ? Je répondis assez froidement que dans ce cas on avoit raison de se louer de ces Messieurs, que de mon côté j'en étois très-reconnoissant. Piqué de ne pouvoir répondre comme j'aurois voulu, je crus qu'il étoit plus prudent de me retirer. Le discours de ma mère m'avoit frappé au point de me faire  
craîn-

craindre qu'elle ne fût devenue diableſſe : je réſolus de m'en éclaircir. En partant je laiſſai tomber mon mouchoir auprès d'elle : en le ramaffant, il me fut aifé de toucher fon pied. Quelle horreur me faiſit quand je ſentis qu'il étoit fourchu. Seigneur, penſois je en moi-même, eſt-il poſſible que ces Diables ayent gagné une femme de fon âge ? Ah ! mon pauvre pere, que je te plains ! je ne penſe pas que tu ſois auſſi endiable, je le crains pourtant. Comme je ne pouvois toucher ſes pieds, je regardai avec les yeux d'un Linc ſi je ne verrois pas pouſſer des cornes ſur ſon front. Graces au Seigneur ! je n'en voyois aucunes traces. Je regardois ſ'il n'en ſortoit point des côtés de la tête : mais malheureuſement, ſes oreilles d'une longueur immense m'empêchoient de bien voir. Je remis donc cet examen à une autre fois, & me retirai ſans prendre congé de la compagnie. La douleur m'accabloit : je n'étois pas au bout.

A peine eus je monté quelques degrés pour aller à ma chambre que j'entendis une petite voix douce qui appelloit lentement, Monsieur le Major, Monsieur le Major, eſt-ce vous ? Je répondis, Oui. Ah,

O

mon

mon Dieu! me dit-on, que venez-vous faire si tôt? On vous avoit dit à une heure: il n'est pas encore minuit: Mademoiselle n'est point montée à sa chambre, retirez-vous au plus vite, allez vous cacher dans votre coin ordinaire, à l'écurie. Dès qu'elle sera ici, j'irai vous prendre. Je voulois partir, mais elle me rappella pour m'avertir que le frère étoit arrivé, & d'être plus circonspect qu'à l'ordinaire; car, s'il découvroit quelque chose, sa maîtresse & elle courroient risque de perdre la vie. C'est un jeune étourdi qui se désespéreroit, s'il savoit que sa sœur eût une intrigue avec un François. Je la remerciai de son avis, & promis d'en profiter.

Rentré dans ma chambre, je me jetai dans un fauteuil, résolu de veiller pour découvrir l'auteur de cette intrigue, & de le punir de l'affront qu'il faisoit à notre Maison.

Ayant délibéré sur le parti le plus sage, je crus devoir ne rien précipiter, retarder les effets de mon juste ressentiment, jusqu'à une parfaite instruction. Il y avoit plusieurs Officiers logés chez mon pere, je ne voulois pas me méprendre.



Je me jettai tout habillé sur mon lit, où je passai la nuit à faire mille tristes réflexions. Je craignois surtout que ces Diables, après avoir corrompu les mœurs de mes sœurs élevées dans les sentimens d'une vraie religion, & qui avoient marché constamment dans le chemin de la vertu; je craignois, dis-je, que Mlle. S——n, une des plus belles filles de la ville, n'eût subi le même sort. J'en étois éperduement amoureux. J'appris bientôt avec la plus grande satisfaction, que la constance, son attachement à Dieu, à sa Religion, à son Roi avoient résisté aux pièges de ces perfides. Je dois cet éloge à sa vertu, pour expier mes soupçons. Heureux le genre-humain, si notre première mère eût ainsi résisté aux ruses du Diable, leur ayeul! Outre les avantages de l'immortalité, que nous avons perdus, nous eussions encore mené une vie tranquille & vertueuse sur la terre. Mais qu'elle a bien transmis à son Sexe la dose d'esprit diabolique que Satan lui communiqua! c'est ce qui remplit ce monde de babillardes, de furieuses, & d'Honestas.

Sans cette dose d'esprit diabolique on ne verroit point de femmes abandonner le soin de leur ménage, l'éducation de leurs enfans & le bien-être de leurs époux, pour

jouer, ou chanter un air Italien, faire une partie de picquet, broder une piece d'étoffe, ou des chaises, pour faire présent à Madame la Baronne, tandis que leurs enfans vont avec des bas percés ou des cravates déchirées. Je ne dirai rien du ridicule usage de se farder. Le Sexe a le privilege des marchands, d'embellir sa marchandise pour la faire valoir. Encore si les femmes le faisoient du consentement de leur mari, & pour lui plaire, on n'auroit rien à dire. Autant de femmes que je verrai desormais mettre du rouge à l'insçu de leur mari, je les regarderai comme les affiches de ces maisons où l'on voit écrit *cubacula locanda*, ou d'une vente par octroi au plus offrant. Que l'on me passe cette petite digression: je reviens.

L'aurore commençoit à percer de ses rayons les voiles de la nuit: je me levai: j'allai dans la chambre de ma sœur, je la trouvai endormie, mais fort pâle. En regardant de plus près, je vis sur le chevet de son lit le chapeau d'un de ces Diabes. Je fremis d'horreur. La colere me transporte, je l'éveille brusquement. Elle ouvre foiblement la paupiere, & me dit d'un ton languissant: O cher Chevalier! je n'en puis

puis plus, retirez-vous au nom de Dieu? Je lui répliquai avec vivacité que je n'étois point le Chevalier, je la questionnai sur ce qui caufoit son abatement. Elle me répondit avec une hardiesse furprenante: En vérité, mon frere, je crois que votre voyage vous a rendu fou: Non, non, ma sœur, ce n'est pas mon voyage, c'est mon retour qui me fait perdre la tête; que signifie ce vilain chapeau? O! me repartit-elle avec un grand éclat de rire, est-ce là ce qui cause la colere de Monsieur? Seigneur! que vous êtes novice, pour un homme qui a voyagé? Attendez encore, vous verrez bien d'autres choses; quelquefois nos lits sont garnis de vingt chapeaux, d'une douzaine de montres & au moins d'autant de croix de S. Louis: Car nous travaillons nuit & jour à faire du ruban pour les attacher & les orner. Se peut-il, mon frere, qu'après avoir été si longtems à ce cher Panthéon, ce temple des Dieux, Paris, vous vous entendiez si peu en galanteries? Ma foi, à vous voir, on croiroit que vous venez plutôt de la Sibirie que de la France. J'étois fort mécontent de ces galanteries, je craignois pour les suites. Je lui demandai ce que

difoit mon pere de tout ce train, s'il avoit connoissance de ce qui se passoit. Oh! répondit-elle d'un air aisé, il prend cela le mieux du monde: il n'est jamais plus content, que quand il nous voit entourées de ces chers François; aussi en avons-nous à la maison du matin au soir. Si nous allons à l'Eglise, ce que nous faisons rarement, elle en est toute remplie; depuis qu'ils font ici, elle a plus l'air d'une ruche d'abeilles, que d'un endroit consacré au service divin. Comment, lui dis-je encore tout rêveur, mon pere est content de tout cela! Oui, mon frere, & très-content: ce n'est pas sans raison. Et quelle raison peut-il avoir de sacrifier l'honneur de ses enfans & l'amour de sa patrie? Ah! vous ne savez pas tout: savez-vous le tort qu'on lui a fait en lui ôtant une charge qu'il avoit? Mr. le Commandant Barral, & Mr. le Général de St. Chamant lui ont promis sur leur honneur, & des gens aussi braves n'y manquent jamais. . . Et bien. . . Ils lui ont promis, comme les François garderont sans-doute le pays, de le faire nommer Président de la Régence par le Roi leur maître, & nous ne doutons pas qu'ils ne lui procurent de plus la

croix

croix de S. Louis. Quant à nous, ils nous ont promis de nous marier à des Comtes, des Marquis, des Barons, & que sçais-je, peut-être à des Cordons bleus: qu'en dites-vous mon frere? Vous êtes folle. Je sortis sans autre réponse. En descendant je rencontrai une foule de domestiques, & de coureurs qui alloient & venoient portant des papiers à la main. J'eus la curiosité de demander à les lire, disant que j'étois le fils de la maison. On me répondit qu'ils étoient adressés à mes sœurs. On me laissa seulement voir les inscriptions. Voici à-peu-près celles dont je me souviens.

*Billet doux pour Mlle. N.*

*Chanson nouvelle pour Mlle. C.*

*Rêve pour Mlle. M.*

*Vers Anacréontiques sur une mouche qui vint se placer sur la levre de Mlle. A.*

*Vers Pindarique sur l'arrivée du frere de Mlle. B.*

*Cupidon démasqué pour Mlle. N.*

*Venus percée d'une fleche par son fils pour Mlle. C.*

Et plusieurs autres dans ce stile. Je quittai mes sœurs: elles me dirent que j'étois prié chez ma Tante. Je promis d'y

aller. Je passai quelques heures agréables chez mon aimable & vertueuse maîtresse. Au sortir de cette visite, je montai en carrosse avec ma famille, pour me rendre chez ma Tante. Quoique le chemin ne fût pas long, je m'ennuyai d'autant plus que je pensai être étouffé par ces Diables rouges qui nous accompagnoient. Les uns étoient montés derrière le carrosse, les autres étoient sur le siege du cocher ou debout à côté de lui, mais ceux qui m'embarassèrent le plus, furent ceux qui se placerent aux portieres en dehors, auxquels mes sœurs donnoient la main, crainte qu'ils ne tombassent. Nous arrivâmes & je m'imaginai que notre triomphe ne ressembloit pas mal à celui du Diable menant des âmes Chrétiennes aux enfers. Je ne détaillerai point ce qui se passa chez ma Tante.

Le salon étoit plutôt la salle de l'Impératrice Messaline, que la chambre d'une femme respectable. Je ne vis que le désordre & l'impudence dans une maison où la vertu, la modestie & la religion avoient habité si longtems. J'en conçus tant d'horreur que je résolus de n'y pas remettre les pieds, & d'éviter tant que je pourrois, ce commer-

ce Satanique. J'allai le lendemain chez un de mes cousins, avec qui je liai une amitié intime: il me conta tout ce qui s'étoit passé dans mon absence. Ce garçon est sage & pieux: on peut se tenir sûr de la fidélité de ses rapports. Nous parlâmes d'abord de mes anciennes connoissances. Je lui demandai des nouvelles de mon ami l'Avocat M—r. Il me dit qu'il étoit mort de chagrin. Vous savez, mon cher, que les Avocats sont naturellement avarés & intéressés au dernier point: on lui a arraché des especes. Cela lui a touché tellement le cœur, qu'il en est mort. Je trouvai que presque tous ceux qui étoient un peu âgés, ne pouvant gueres résister aux tourmens qu'on leur faisoit souffrir, en perdoient la vie. Mon cher cousin, vous ne pourriez pas vous imaginer comment on nous a harcelés. Il y avoit entre autres un Diable qu'ils nommoient Mauvaise volonté: un homme à qui on avoit enlevé tout ce qu'il possédoit, ne pouvant plus contribuer aux énormes extorsions qu'on vouloit encore lui faire, on envoya d'abord Mauvaise volonté. Ce Diable a tyrannisé les plus grands Seigneurs du pays. Il n'a eu aucun égard pour les Nobles, ni pour les Conseillers, soit de la Régence ou de la

Chambre des Domaines. Il les faisoit prendre quelquefois dans leur lit, les jettoit en prison, ou les faisoit marcher pendant les plus grands froids aux risques de leur vie, sans égard à leur âge & à leur état. Qui je fais que ce Diable de Mauvaise-volonté a chassé de chez elle une Dame du premier rang, sans lui permettre de garder une seule chambre dans sa maison grande comme un palais. Qui cet infâme Diable eut l'audace de menacer une autre Dame, de lui faire donner des coups de bâton par un Général François, sans que ni son état, ni la dignité dont feu son mari étoit revêtu, pussent la mettre à l'abri de ces insultes. Vous m'étonnez, mon cousin? Comment! un François battre une Dame! Mr. de K. qui passoit à Paris me disoit qu'ils étoient adorés des femmes & des filles de C. . . qu'elles en faisoient leurs Idoles. Hélas! oui, elles les ont adoré, plus criminelles cent fois que les anciens Idolâtres. Ces peuples aveugles choisissoient des Dieux à leur gré, ils faisoient consacrer par leur prêtre, un arbre, une montagne, une queue de lion, un oignon, une vache, un mouton, un éléphant, un serpent, ou si vous voulez le Diable sous la



la forme de serpent. Le serpent sur-tout a été le fétiche favori. Le culte qu'on lui a rendu, n'égalé pourtant pas l'amour, l'adoration, & les hommages que nos belles C\*\*\* ont rendus aux serpens François. Voyons qui des uns ou des autres sont plus dignes de culte.

Le serpent est un bel animal, gros quelquefois comme la cuisse d'un homme, long de plusieurs pieds; il est agréablement varié de blanc, de bleu, de jaune & de brun. Nos Diables sont bigarrés de toutes sortes de couleurs, mais sur-tout d'une qu'on nomme Pompadour. Je ne fais par quelle raison Diabolique ils ont adopté si spécialement cette couleur. Ils ont ordinairement les joues d'un rouge très-vif: on dit que cette couleur ne leur est point naturelle, qu'elle couvre une peau jaune & fannée: on prétend même que cette couche de vermillon cache certaines playes qu'ils gagnent aux champs de cythere, où ils se montrent plus braves qu'aux Batailles de Crecveld, Minden ou Filingshausen. Les serpens sont d'une grande familiarité avec les hommes: autre différence, car nos Diables sont beaucoup plus privés encore avec le Sexe. Ces reptils  
entrent

entrent volontiers dans les maisons, ils se laissent prendre & manier; nos reptiles Diaboliques se glissent par la moindre ouverture: un toit, une fenêtre, une cheminée leur suffit, si la porte leur est fermée. Non seulement, ils se laissent prendre & manier, mais ils prennent & manient. On fait descendre les serpens d'un même pere, la Divinité principale. Nos Diabes au contraire, quoique tous Barons, Marquis, Comtes, ou Chevaliers ont une origine inconnue à tout le monde, à eux-mêmes. Il n'y a guere, je crois, que le grand Satan leur chef, qui en sache quelque chose. Les serpens font gagner beaucoup d'argent aux Prêtres payens. Nos Diabes ennemis du Sacerdoce ne font gagner que les Prêtresses de Vénus, ou ces Ministres aveugles qui attisent d'une main barbare & sanglante les rechauds brûlans de S. Cosme. Enfin les quatre parties du monde sont infectées de l'Idolâtrie. Satan a partout des esclaves, surtout à C. . . parmi nos femmes & nos filles: je vous nommerai les principales qui vous feront juger des autres. Vous avez sans doute connu Mlle. D., Madame la Douairiere R—d. Le croiriez-vous? Elle s'est aussi laissée en-  
 dia-

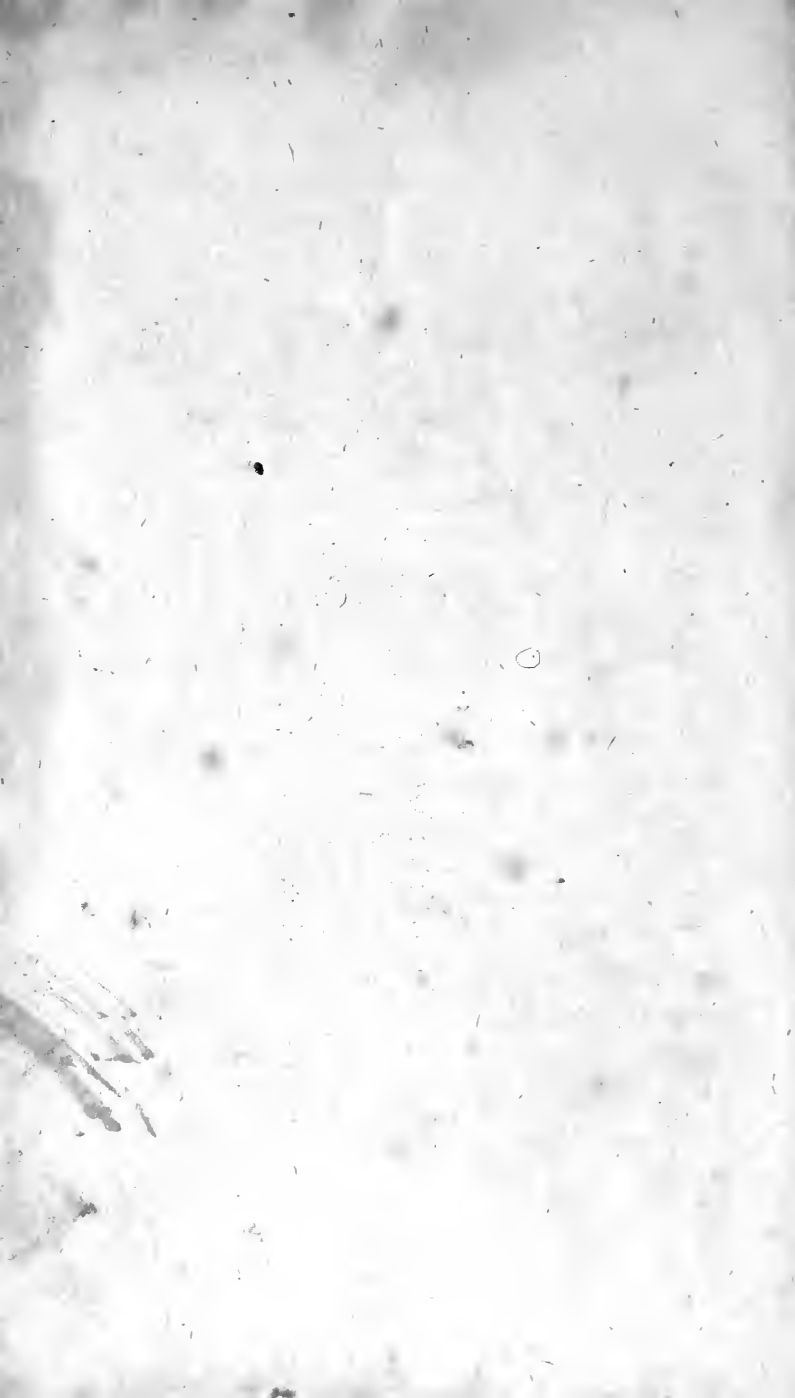
diaboliser par un de ces Diables; à la vérité il est agréable, jeune, bienfait, complaisant. Quand on lui passeroit tout le reste, on lui reprochera toujours, avec raison, d'avoir débuté trop tôt: il paroît qu'une femme qui avoit eu trois ou quatre enfans, pouvoit un peu patienter & ne se pas laisser ôter sa ceinture (\*), avant que les cérémonies fussent achevées. A peine avoit-il fini cette histoire, que nous entendîmes sonner des postillons. Nous nous mîmes à la fenêtre, nous demandâmes ce qu'il y avoit. On nous annonça que la paix étoit conclue entre Sa Majesté le Roi de Prusse, & l'Impératrice Reine. Dieu! que je fus ravi! J'allai l'annoncer chez moi, où je trouvai la maison toute en larmes. Je tachai de les consoler, transporté moi-même de joie de cette heureuse nouvelle, leur disant que la paix venoit fort à propos, que sans elle, les François ne nous auroient laissé avec le tems que des bourses vuides, des maris à cornes, & des filles dé—pu—cel—lées.

(\*) Les femmes d'Athènes ne laissoient ôter leur ceinture par leurs maris, qu'après la Cérémonie Neptiale.

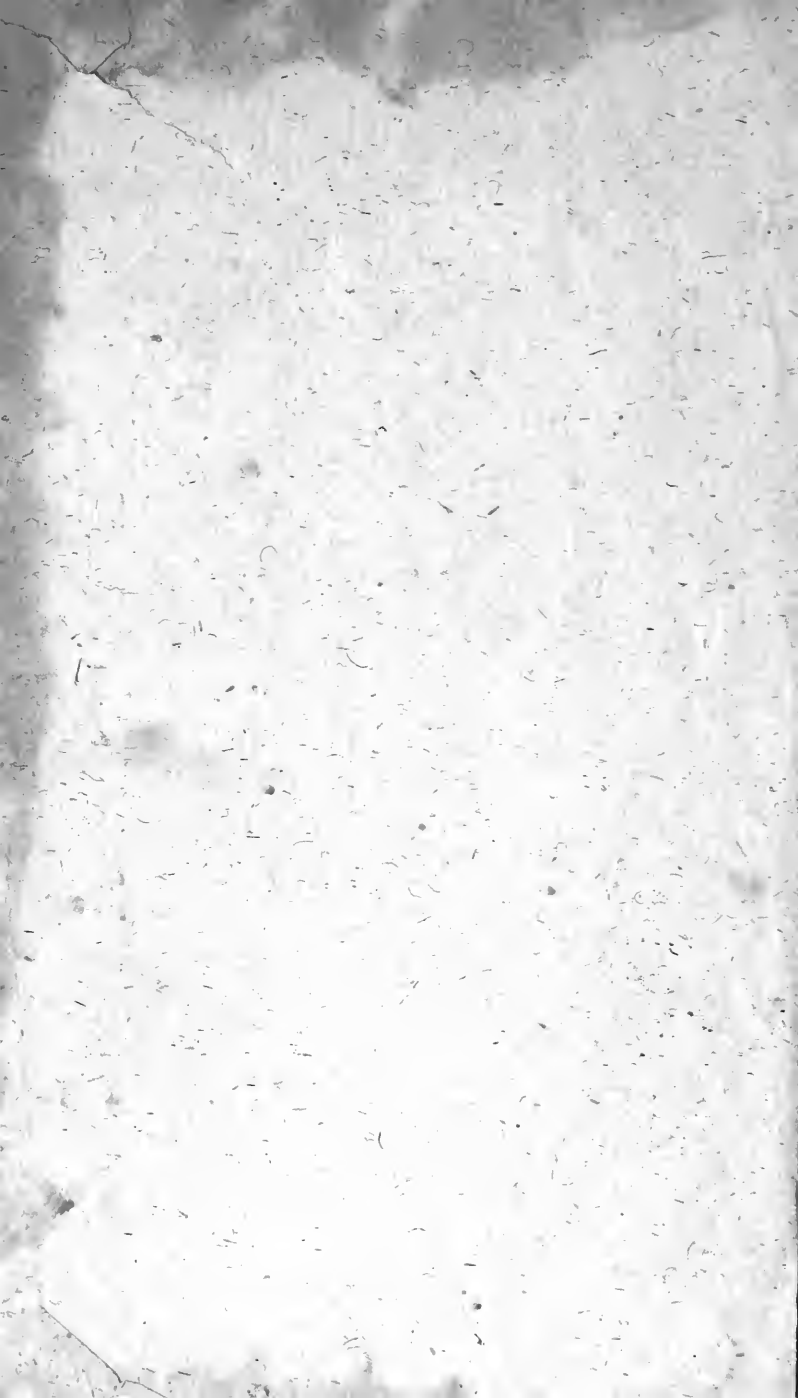
The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery by Columbus in 1492 to the present day. It covers the early years of settlement, the struggle for independence, the formation of the Constitution, and the various wars and conflicts that have shaped the nation's history. The author provides a detailed account of the political, social, and economic developments that have taken place over the centuries.

The second part of the book is a collection of documents and speeches that have played a significant role in the history of the United States. These include the Declaration of Independence, the Constitution, and various presidential addresses and legislative acts.











COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE

BF  
1555  
A72  
1771

RARE BOOKS DEPARTMENT

